
PALLI

LA CIGALE

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.

LES INVISIBLES DE PARIS

LA CIGALE

PAR

GUSTAVE AIMARD

ET

HENRI CRISAFULLI





PARIS

AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX

MDCCCLXVIII

LES INVISIBLES DE PARIS

LA CIGALE

I

Fléau de Dieu... Fléau du diable!

Le trou débouché par la Cigale se trouvait, on le sait, à environ vingt-cinq mètres au-dessous du sol.

Il avait sept pieds de haut et quatre pieds dans sa plus grande largeur.

En somme, c'était un des nombreux points de repère de l'un de ces conduits souterrains que les bons Parisiens foulent aux pieds sans s'en douter le moins du monde.

Ce conduit, coupé en plusieurs endroits, finissait par se relier à l'ancien ruisseau de Ménilmontant, si important jadis, aujourd'hui si généralement ignoré.

A quelle époque et par qui ce conduit avait-il été enserré de murailles?

Dans quel but l'avait-on voûté de la sorte?

Nul ne s'en doutait, ces constructions remontant à la plus haute antiquité.

Elles avaient été établies avec une solidité à toute épreuve ; par une intelligence remarquable, et malgré la profondeur où le travail de tant d'années successives les avait enfouies, l'air y circulait avec la plus grande facilité.

Depuis un siècle peut-être nul pied humain ne s'était trouvé à même de fouler ce ruisseau perdu.

Le hasard seul, suite de recherches concernant l'affaire de Belleville, au sujet de laquelle M. Jules, l'ex-chef de la police de sûreté, et le comte de Warrens, chef de la société des Invisibles, se trouvaient en guerre ouverte, en avait révélé l'existence à ce dernier.

On comprend tout le parti qu'un homme de cette trempe devait en tirer.

Le comte de Warrens n'oubliait et ne négligeait rien.

Tout lui devenait un avantage.

Tout devenait une arme redoutable dans ses habiles mains.

Mais, quelles qu'eussent été sa vigilance et l'activité des ingénieurs affidés attachés à l'association des Invisibles, on ignorait encore la source de ce ruisseau.

Passe-Partout, San-Lucar, Mortimer et Martial Renaud s'étaient enfoncés assez avant dans le souterrain.

Par prudence et surcroît de précautions, ils avaient dépassé la courbe faite par le souterrain afin que la lueur des torches ne décelât pas leur présence.

Quoique le chef de l'expédition se crût certain de ne rencontrer aucun œil indiscret sur sa route souterraine, le hasard qui lui avait donné la clef de ce labyrinthe pouvait le trahir, à la rigueur, et Passe-Partout tenait à se prémunir, même contre le hasard.

Par précaution aussi, la Cigale et son inséparable compagnon, le petit Mouchette, avaient été laissés en faction au bas de l'orifice du puits.

Le brave géant avait eu bien de la peine à ne pas répondre aux nombreuses questions, aux interrogatoires redoublés que maître Mouchette lui faisait subir depuis une bonne demi-heure.

Mais sa discrétion était sa seule force contre la malice du gamin.

Il se renferma dans son ignorance la plus complète des intentions de Passe-Partout.

Mouchette enrageait; mais en son for intérieur, tout en pestant contre l'honnêteté de son gigantesque ami, il ne pouvait s'empêcher de le priser et de l'estimer davantage, à mesure qu'il le voyait rompre les chiens ou dépister ses ruses, ses questions et sa curiosité endiablées.

Un moment le colosse prêta l'oreille et ne répondit rien aux calembredaines de Mouchette.

Une expression soucieuse se peignit sur sa physionomie d'ordinaire si placide.

D'une main il contint l'enfant, qui piétinait, de l'autre il lui fit signe d'écouter.

C'était précisément l'instant où le pauvre M. Piquoiseux venait de détendre la double chaîne et de couper aux Invisibles descendus dans le puits tout moyen de remonter dans la cour du *Lapin courageux.*

L'enfant comprit et se tut.

Peu après un coup de feu retentit.

Le géant murmura :

— Un coup de pistolet, ça!

Mouchette, qui ne savait pas encore distinguer les tonalités diverses des armes à feu, s'inclina silencieusement.

Quatre autres détonations suivirent presqu'aussitôt la première.

— Ça, c'est des coups de revolvers! continua la Cigale, avec une certaine angoisse.

— Eh bien! après? demanda le gamin.

— Silence, môme!

— Et attention, aussi.

Ce disant, Mouchette se colla contre le mur de soutènement, tirant par ses vêtements le colosse, qui se vit forcé de suivre son exemple, et se trouva lui-même, rangé, garé, parallèlement avec lui.

Bien leur en prit à tous les deux.

Une minute, une seconde de plus, et ils recevaient sur la tête l'enveloppe mortelle de feu Piquoiseux.

Or, de par les lois de la projection des corps et de leur vitesse acquise et multipliée, quelle qu'eût été la solidité du crâne de la Cigale et la flexibilité du cuir chevelu de Mouchette, ils auraient difficilement résisté à un choc de cette pesanteur, à une tuile de cette taille et de cette force.

Le corps du secrétaire de M. Jules vint brutalement s'aplatir aux pieds du géant.

Il y eut un clapotement sourd, un bruit sinistre.

Puis l'immobilité.

Malgré son habitude des luttes à main armée, bien que la mort fût pour lui une vieille connaissance, le colosse frissonna et ne se résolut pas tout d'abord à jeter un coup d'œil sur la masse inerte gisante devant lui.

Mouchette tremblait bien un peu et même beaucoup de tous ses membres; mais sa nature narquoise reprit bientot le dessus; il alluma un rat de cave et tout en se dandinant il se pencha vers le corps de Piquoiseux, en chantonnant en sourdine :

> Ah! mon brave camarade,
> Te v'là dans la limonade!

— Tais-toi, mouche..., dit le géant, c'est peut-être un ami.



— Eh bien ! si c'est un ami, ma vieille, tu peux épouser sa veuve. On ne se casse pas le nez aussi légèrement sans qu'il en reste deux narines endommagées.

Et Mouchette retroussant la tête du nouveau venu, qui ne donnait pas signe de vie, et l'éclairant, s'écria :

— Un ami, ça !

— Connais pas ! fit la Cigale avec joie.

— Bah ! pas possible !

— Je te dis que je ne le connais pas...

— Eh ben ! moi, je sais qui c'est.

— Qui donc ?

— Le secrétaire de M. Jules.

— Un mouchard ?

— Tu as bien fait de ne pas l'appeler *Mouche*...

— Bonne affaire ! continua le géant, qui, après avoir examiné les traits de Piquoiseux, s'aperçut de la blessure faite par la balle de l'inconnu. Il a été piqué à l'aile droite.

— Pistolet ou revolvers ?

— Balle de pistolet, répondit la Cigale.

— Diantre ! repartit le gamin, et les quatre coups de revolver, qui les a endossés ?

— Ah ! voilà ! dit la Cigale, inquiet. Bast ! le principal est que cette bête venimeuse ne nous nuira plus guère. Il est bien mort, le gueux ! hein ?

— Tout ce qu'il y a de plus décédé, répliqua le gamin, qui venait de tourner et de retourner le

corps, de lui tâter le pouls, sans trouver un battement de cœur ni une pulsation.

— Alors, il faut que le camarade d'en haut avance à l'ordre et nous rejoigne.

— Ça devrait être déjà emballé, murmura Mouchette.

— C'est vrai ; donnons le signal.

— Ah ! il y en a un?

— Parbleu! Tu le connais déjà.

— Moi!

— Oui.

— Attends donc! vieux, c'est celui que tu m'as lancé quand il s'est agi d'éteindre le gaz, dans le cabinet du père Tournesol?

— Juste.

— Alors! je vas vous le donner moi-même, s'écria Mouchette avec importance.

— Vas-y, consentit le colosse.

Mouchette enfla ses joues maigres et minces comme deux lames de couteau, porta deux de ses doigts à sa bouche et cria :

— Prrr! ouitch!

Ils attendirent.

Pas de réponse.

Un second appel fut aussi infructueux.

— V'là qui se gâte, grommela le géant.

— Ça m'en a tout l'air.

— Le camarade d'en haut doit avoir reçu quelque mauvais coup.



— Faut le savoir.

— J'y vas tout de suite.

Et le colosse leva les yeux et s'apprêta à lever les bras pour saisir la double chaîne, son escalier ordinaire et extraordinaire.

Plus de chaîne !

M. Piquoiseux avait pris la précaution de la détendre et de la remonter.

— Mille millions de..., jura la Cigale.

— De quoi ?

— Plus de chaîne.

— Eh ben !

— Impossible de remonter ! hurla-t-il avec rage.

— Voyez-vous ça ! fit le gamin de Paris avec un faux désespoir.

— Il faut que je voie Passe-Partout... que je le retrouve... Toi, petiot, tu resteras ici, jusqu'à ce que le chef ait pris un parti.

— Aïe donc ! aïe donc ! interrompit Mouchette, qui retint son compagnon par le pan de sa veste.

— Laisse-moi... c'est pressé !

— Ce qui est pressé, c'est de grimper là haut, hein ?

— Oui.

— Eh bien ! je vas y monter.

— Toi ?...

— Moi-même.

— Avec quoi ? ni corde, ni chaîne ! avec quoi ?

— Avec ceci.

Et Mouchette montrait ses poings.

— Avec cela.

Et Mouchette montrait ses pieds.

— Tu es fou !

— Moi ? non. Tu vas voir, vieux. J'ai gagné la timbale d'argent à la dernière fête du champ de Mars. Même que c'est m'man Pacline qui a la montre.

— Quelle montre ? quelle timbale ? demanda le géant, ahuri par son inquiétude.

— J'ai gagné deux prix. Voilà.

— Mais il n'y a pas de mât de Cocagne ici.

— Non, mais il y a de moellons, des pierres, des trous et des couteaux.

— Des couteaux ? Pourquoi faire? Ah ! oui, je sais... V'là le mien... Non, passe-moi le tien. C'est moi qui irai là haut.

— A la force des bras, n'est-ce pas ? répliqua le gamin de Paris en riant.

— Pardieu, oui !

— Tu pèses cent vingt kilos, mon bonhomme. Il n'y a pas de lame qui résiste à ça. Moi, je pèse quatre-vingts livres. Plus lourd que l'air, c'est vrai, mais je m'enlève.

— Brave enfant, dit la Cigale. Grimpe !

Et il lui fit la courte échelle.

Mouchette lui monta sur les épaules.

Planté sur ce solide piédestal, le gamin enfonça l'un des deux poignards que la Cigale lui avait

donnés dans l'interstice de deux pierres moussues, humides, mais résistant à la main.

Ce premier jalon planté, il en planta un second au-dessus.

Alors, se soulevant à la force du poignet, grâce au second jalon, il arriva à se maintenir d'aplomb, accroché d'une main aux trous des pierres ou aux excoriations de la muraille, et appuyé d'un pied sur le premier couteau.

Une fois d'aplomb et sûr de lui, il se baissa, et, de la main qui lui demeura libre, il arracha le premier couteau, qu'il replanta plus haut et toujours ainsi avec une vigueur qu'on aurait été loin de soupçonner dans un corps aussi frêle.

Pendant que le gamin exécutait cette pénible ascension, le géant se tenait en bas, juste au-dessous de lui, haletant, bien arc-bouté sur les poteaux qui lui servaient de jambes, les bras tendus, l'œil sur chacun de ses mouvements, prêt à le recevoir, à le sauver en cas de chute, au prix de sa propre existence.

Cela dura près de dix minutes.

Quand Mouchette atteignit la margelle et s'y cramponna avec un cri de joie, la Cigale se passa la main sur le front, et l'en retira baignée d'une sueur froide.

Jamais le colosse n'avait tant tremblé pour lui-même.

Ses muscles se détendirent.

La réaction fut si violente dans cette nature athlé-

tique, qu'il se vit obligé de s'asseoir pendant quelques instants sur un moellon détaché de la muraille, attendant et se tenant prêt à tout.

Cependant, le gamin qui venait de se tirer à son honneur du tour de force que la Cigale regardait peut-être avec raison comme une gasconnade avant de l'avoir vu exécuter, avait joyeusement enjambé le rebord du puits.

Son premier soin fut d'abord de regarder autour de lui.

Tout se taisait.

Rien ne donnait signe de vie.

Peu à peu ses yeux se familiarisèrent avec les ténèbres du dehors.

Il commença par chercher, trouver et rétablir la double chaîne afin de se ménager plus tard une descente plus facile que son ascension.

Cela fait, il tourna autour du puits.

Du côté opposé à celui où il avait retrouvé la double chaîne et le seau, il aperçut un corps étendu dans une mare de sang.

— Mâtin de chien ! s'écria l'enfant, c'est par là que j'aurais dû commencer, au lieu de soigner la toilette de mon puits...

Il s'approcha du corps, se baissa, se mit à genoux et souleva la tête de l'homme inconnu.

— Connais pas ! mumura-t-il.

Puis, comptant les blessures qui apparaissaient sanglantes sur la chemise entr'ouverte :



— Une, deux, trois, quatre !... Toute la batterie a porté. Ah ! v'là qu'il se réveille... Un rude gars, tout de même !

En effet, le blessé revenait à lui.

L'eau que Mouchette avait appliquée sur la première blessure, qui lui avait semblé la plus dangereuse, avait enfin tiré le blessé de son long évanouissement.

Il ouvrit les yeux et demanda :

— Qui est là ?

— Ne vous occupez pas de ça ! répondit le gamin, continuant le pansement avec une légèreté de main digne d'un interne de l'Hôtel-Dieu, c'est la main de l'amitié qui vous travaille ; soyez sans inquiétude, mon camarade.

— Qui vous envoie?

— Vous tenez à le savoir?

— Oui, fit le blessé en écartant la main qui le soignait, et se dressant sur son séant.

— Pristi ! quel nerf ! Il marcherait tout seul avec quatre trous dans la peau ! dit Mouchette avec une admiration profonde.

— Parlez, qui vous envoie ?

— La Cigale. Êtes-vous content?

— Bien.

Et le blessé tendit son bras gauche, effleuré par une des balles du revolver de feu Piquoiseux.

— Ça pique, ça ne tue pas, ces petits instruments-là, murmura Mouchette en pansant l'inconnu. Fau-

dra que je prenne garde à ça, moi, quand je me servirai de celui de mon Anglaise.

— Votre nom, mon enfant?

— Mouchette, à votre service.

— Depuis quand êtes-vous parmi les affidés des...?

— Des Invisibles, fit Mouchette, voyant que l'inconnu ne voulait pas achever la phrase, pour savoir si décidément il devait avoir confiance en lui.

Et il ajouta :

— Depuis deux heures.

L'inconnu l'examina avec étonnement.

— Ne bougez pas, mon brave, dit Mouchette, qui prenait son rôle de chirurgien au sérieux; je n'ai plus qu'un trou à boucher, et après cela je vous promets que tout ira le mieux possible; vous verrez; parole!

— Merci de vos soins, mon enfant... Je me sens beaucoup mieux, et...

— Et taisez-vous donc... et attendez... et vous parlerez plus tard... Sapristi! vous allez défaire mon ouvrage... ce ne serait pas amusant de recommencer, voyez-vous.

L'inconnu sourit et repartit :

— Il faut cependant m'apprendre...

— Rien du tout... Vous v'là pansé... Pouvez-vous tenir sur vos *guibolles?*...

— Quoi?

— Sur vos jambes... Ne faites pas attention, on

ne me prend pas souvent à parler cette langue étrangère avec des étrangers... Voyons, reprenez-vous votre assiette?

Le blessé se souleva; puis, après deux ou trois efforts surhumains, sa faiblesse l'emporta sur son courage et sur sa volonté.

Il retomba.

Le sang qu'il avait perdu en trop grande quantité le mettait dans l'impossibilité de se soutenir.

— Hum! je m'en doutais, c'est dur tout de même! fit Mouchette, qui lui passa le bras autour du corps et lui tendit une gourde. Essayez de ma tisane et puis nous recauserons.

L'inconnu avala deux ou trois gorgées d'eau-de-vie.

Puis il se redressa résolument.

— Descendons! dit-il avec fermeté.

Et il voulut monter sur le rebord du puits.

— Minute! s'écria le gamin, comme vous y allez, mon camarade! Descendons est bientôt dit, mais ce ne sera facile à faire que si vous m'obéissez comme un mioche de huit ans.

— J'obéirai, soit; mais dépêchons. On m'attend là-bas.

— Et moi donc... Croyez-vous qu'on ne m'attende pas? Je suis monté ici sans échelle ni escalier, pour venir à votre recherche, mon brave; mais j'étais tout seul, je n'avais pas avec moi un homme troué sous toutes ses faces.

Le blessé répéta avec stupeur.

— Sans échelle?

— Oui, ça vous étonne? Il n'y a pas de quoi. Tenez, asseyez-vous là-dessus où là-dedans, comme il vous plaira.

Tout en parlant, Mouchette avait posé le seau sur la margelle.

L'inconnu s'y installa de son mieux, les jambes pendantes et les mains accrochées à la double chaîne.

Avec le plus grand sang-froid, Mouchette tira une corde de sa poche et il l'attacha par le milieu du corps à la chaîne de droite.

— Que faites-vous? demanda le blessé.

— Je vous cale, mon bon, n'ayez peur.

— Je me sens assez de force pour me retenir...

— Oui... oui... on croit ça, et puis, on tombe sur la tête de Nononcle...

— Vous dites?

— Nononcle, c'est mon vieux la Cigale... il est fragile, pauvre vieux! je ne veux pas qu'on me le casse.

Et Mouchette, une fois le blessé solidement attaché et assis, monta lui-même sur la margelle, et il *s'affala* silencieusement.

— Y sommes-nous? dit-il, après avoir pris toutes les précautions utiles à leur descente.

— Partez!

— Prr! ouitch! cria le gamin.

— Prrr! ouitch! lui répondit aussitôt le colosse, du bas de l'orifice.

La double chaîne se déroula.

Peu d'instants après, la Cigale recevait le blessé et son chirurgien.

Seulement, la Cigale n'était plus seul.

Devant le cadavre de feu Piquoiseux se tenait Passe-Partout.

Le chef des Invisibles, inquiet de ne pas voir arriver le colosse et son compagnon au rendez-vous général, était revenu sur ses pas.

La Cigale lui avait tout expliqué.

Son premier soin fut de s'informer de l'état de l'inconnu.

Celui-ci leur apprit tout ce que Mouchette venait de faire pour lui.

La Cigale *jubilait* de contentement.

Il était fier de son élève.

Mouchette avait pris sournoisement son air le plus modeste.

Passe-Partout lui donna une légère tape sur la joue et lui dit :

— Merci, mon fils.

— Bon ! fameux ! répondit le gamin après trois gambades, me v'là maintenant une vraie famille. Neveu de la Cigale et fils de Passe-Partout ! pour le coup, M. Jules n'est plus mon cousin.

Dès qu'il fut rassuré sur la gravité des blessures de son affidé, le chef des Invisibles, lui serra la main et lui dit :

— Vous nous avez débarrassés d'une dangereuse

vermine, mon cher Rioban. C'est assez ; je ne veux pas que vous nous accompagniez plus loin, vos forces ne vous le permettraient pas.

— Pardon, mon cher Passe-Partout, se récria le blessé, mais ces égratignures ne me mettent pas hors de combat, je vous jure d'ailleurs, mon jeune sauveur — ici Mouchette salua — mon jeune sauveur possède un cordial qui ferait marcher un mort.

— Ça sort de la cave à mère Paeline, dit Mouchette en poussant joyeusement le coude à la Cigale.

— Et vous le voyez, continua de Rioban avec un sourire, je ne suis pas même mourant. Donc je serai des vôtres.

— Vous le voulez ? demanda Passe-Partout.

— Je vous en prie.

— Soit.

— Monsieur, mon ami ou mon camarade, dit Mouchette en s'avançant jusque sous le nez du blessé, qui que vous soyez enfin, vous êtes un joli garçon et je me suis reconnaissant de vous avoir tiré de là-haut.

— Nous nous retrouverons là-haut, comme tu dis, mon enfant... et je te prouverai que la vie d'un homme de cœur vaut mieux qu'un banal remercîment.

— Voilà pourquoi vous ne me remerciez pas, répliqua le gamin en riant.

— Tu l'as dit.

— Allons ! fit Passe-Partout.

Sur ce mot la Cigale chargea sur ses épaules le corps de ce qui avait été le jeune et séduisant Piquoiseux.

Passe-Partout ouvrit la marche.

De Rioban suivit, appuyé sur Mouchette.

Le trajet se fit en silence, avec autant de rapidité que les difficultés du terrain et les blessures de l'un des Invisibles le lui permirent.

La courbe dépassée, nos quatre aventuriers se trouvèrent en face de leurs compagnons, San-Lucar, Mortimer et Martial Renaud, qui les attendaient avec anxiété.

La Cigale posa le cadavre de l'espion au milieu du cercle formé par eux.

L'oraison funèbre du défunt ne fut ni longue ni gênante.

Aucun des Invisibles ne versa une larme.

Un seul d'entre eux proposa de lui donner une sépulture.

Ce fut SanLu-car, qui, en sa qualité d'Espagnol, regrettait l'absence d'un prêtre.

Passe-Partout ne lui répondit que trois mots :

— Fouillez-le d'abord.

En un instant, toutes les poches du mort furent retournées.

Mouchette s'était chargé de cette besogne, et il la remplissait en conscience.

Les poches du défunt Piquoiseux ne contenaient pas grand'chose : de la menue monnaie, une montre

en argent, une carte d'agent de police, enfin un portefeuille vert, graisseux, déchiré et bourré de papiers.

Mouchette offrit la monnaie, la montre et la carte d'agent de police à chaque aventurier; naturellement nul n'en voulut, pas même la Cigale.

— Tout ce qui tombe dans le fossé est pour le soldat. Je donnerai la monnaie au premier pauvre qui se rencontrera sur mon chemin, la montre à ma première maîtresse, et je garde la carte d'agent de police, murmura le gamin entre ses dents.

Passe-Partout prit le portefeuille vert et le serra dans une de ses poches.

Le temps manquait pour examiner les papiers nombreux qui y étaient contenus.

Cela fait, le chef des Invisibles dit :

— Il importe que ce cadavre ne nous dénonce pas; d'autre part, pour obéir au scrupule de San Lucar, nous allons ensevelir cet estimable M. Piquoiseux avec ses richesses.

Ici Mouchette leva le nez.

La Cigale lui fit un signe.

Mouchette rendit l'argent, mais garda la montre et la carte d'agent de police.

— Avec ses richesses, reprit Passe-Partout, qui s'était arrêté pour donner le temps au gamin d'exécuter sa restitution, comme un roi barbare, un fléau de Dieu... non, du diable... et cela, non pas dans un fleuve, le fleuve nous manque, mais dans



le lit même du ruisseau qui coule devant nous.

A mesure que Passe-Partout parlait, ses ordres étaient compris et exécutés.

Pendant que sir Harry Mortimer et San-Lucar élevaient une digue, au moyen de moellons arrachés à l'ouverture par la Cigale et par Mouchette, les autres, armés de pics, creusèrent une fosse dans laquelle le défunt M. Piquoiseux fut proprement étendu tout de son long.

Une couche de cailloux la recouvrit.

Une couche de terre recouvrit la couche de cailloux.

Enfin, la digue fut détruite, et l'eau reprit tranquillement son cours, comme si de rien n'était.

L'aimable secrétaire de M. Jules était à jamais rayé des contrôles de la grande famille humaine, dont, rendons-lui cette justice, il n'avait précisément pas été le plus bel ornement.

— *Sic transit gloria mundi!* murmura Passe-Partout.

Ce fut toute son oraison funèbre.

Les Invisibles reprirent leur route et guidés par leur chef, ils s'enfoncèrent alors dans les profondeurs ignorées du conduit souterrain, faisant lever sur leur passage des nuées de chauve-souris et fuir des myriades de rats gigantesques.

Il était une heure du matin.

Au-dessus de leurs têtes Paris-Carnaval dansait et chantait.

II

Le duc Macé et le baron Kernock.

Il y a vingt ans aujourd'hui, c'est-à-dire en l'année mil huit cent quarante-sept, la rue qui forme la montée de Belleville se trouvait bordée, à droite et à gauche, de guinguettes et de cabarets, dont quelques-unes ou quelques-uns jouissaient à tort ou à raison, d'une immense renommée aux yeux de la population sans souci, grouillante et batailleuse des faubourgs.

Les dimanches et les jours fériés, et Dieu sait combien il y en a dans l'almanach, chacun de ces établissements privilégiés, tels que le *Grand-Vainqueur* et l'*Ile-d'Amour*, regorgeait de monde.

Les ouvriers, les grisettes, les étudiants, pour citer en premier lieu ce qu'il y avait d'honnête dans leur clientèle; puis les forçats libérés en rupture de ban, les vagabonds, les chevaliers d'industrie de bas étage, et tous les membres déclassés des basses classes parisiennes, y formaient une société interlope bonne surtout à éviter.

C'était pendant le carnaval que tous ces éléments hétérogènes venaient se fondre, s'amalgamer à l'Ile-d'Amour et au Grand-Vainqueur.

De là, le mercredi des Cendres, sur les cinq heures du matin, partait cette masse abrutie, effarée, défigurée par l'ivresse et l'orgie.

De là dégringolaient vers Paris, en hurlant des chansons obscènes, ces masques crasseux, déchirés, couverts de boue, de vin et de sang dont la longue, hideuse et bruyante procession formait cette *descente de la Courtille*, si chère à nos pères, si regrettée de nos enfants.

Elle n'existe plus aujourd'hui, cette *descente de la Courtille* qui éveillait jadis tant de curiosité, tant de sympathies même, dans toutes les classes de l'ancien Paris.

Elle n'existe plus!

Bon voyage!

Disparue pour toujours, elle est allée s'engloutir dans l'abîme sans fond auquel l'honnête Villon redemandait ses *neiges d'antan*.

Grand bien lui fasse!

Pour notre compte personnel, nous ne la regrettons pas plus, et pour cause, cette famélique descente de la Courtille, reste égaré de la Cour des Miracles, que nous ne regrettons les susdites *neiges d'antan*.

Le passé est le passé.

Qu'il garde ce qui lui appartient.

A nous le présent.

A nos descendants l'avenir.

Foin de ces pleurards sempiternels qui sans rime ni raison jettent sans cesse les morts à la tête des vivants!

La descente de la Courtille est une verrue de moins sur la face plombée de l'antique Lutèce devenue le nouveau Paris.

Il en restera toujours assez!

Or, le bal du *Grand-Vainqueur* s'élevait sur la déclivité de la montagne de Belleville.

Le jardin, dans lequel se réunissait l'élite des viveurs du faubourg du Temple, était séparé, par une haute et solide muraille, d'un parc immense dont on ne connaissait pas le propriétaire.

Au milieu de ce parc s'élevait une grande et sévère bâtisse du dix-septième siècle, ancien château qui avait bien pu finir par dégénérer en petite maison.

Cette habitation, cerclée hermétiquement par la haute muraille en question, avait été construite dans des conditions telles, que nul œil curieux n'eût

pu en contempler le moindre détail, nulle oreille indiscrète en percer le silence et la taciturnité.

Tous les cabarets, toutes les guinguettes de la rue de Belleville, illuminés le plus brillamment possible, du haut en bas, avaient l'air de servir de repoussoir à cette sombre demeure.

Ils éclairaient son impassible et noire immobilité.

Les chants bachiques, les cris joyeux, les crincrin des violons et les notes aiguës de la flûte ou du fifre qui s'éparpillaient le long de tous les échos de Ménilmontant faisaient ressortir le silence immuable de cette mystérieuse maison, triste comme un cénotaphe.

Minuit venait de sonner.

Au moment le plus échevelé de la fête, un homme soigneusement enveloppé dans les plis d'un épais manteau, cachant son visage sous les larges rebords de son feutre, et glissant de son mieux à travers la foule avinée, atteignit le mur de ce parc silencieux.

Il s'arrêta devant une porte bâtarde, tira une clef de sa poche et après avoir jeté un regard inquiet autour de lui, il l'introduisit dans une serrure microscopique, dissimulée aux yeux des indifférents par des lierres entrelacés avec des plantes grimpantes.

La porte tourna sans bruit sur des gonds sans doute bien huilés à l'avance.

L'homme entra vivement.

Il referma la porte sur lui et remit la clef dans sa poche.

Il se trouvait au milieu du parc.

A deux cents mètres de lui tout au plus surgissait la masse sombre de l'ancien château.

Des arbres de haute futaie l'entouraient et le cachaient de toutes parts.

L'homme s'orienta.

Il chercha un phare, une étoile dans ces ténèbres inextricables.

Au bout de quelques pas, il découvrit un mince filet de lumière faible et tremblotant à l'une des fenêtres du rez-de-chaussée du château.

Mais ce n'était pas tout pour l'inconnu que de voir le but vers lequel devait tendre sa marche, il fallait encore qu'il arrivât à ce but qui semblait si proche.

Le parc, abandonné depuis de longues années sans doute, avait pris les allures d'une véritable forêt vierge.

Plus d'allées!

Plus de sentiers!

Herbes, plantes, branches, avaient grimpé, poussé, monté dans toutes les directions.

Des lianes entrelacées à hauteur de visage rendaient toute marche impossible.

L'homme au manteau s'arrêta d'un air désappointé.

2

Il écouta s'il n'entendait venir personne qui pût le guider ou l'aider à sortir de ce dédale.

Dans le parc, tout se taisait; le calme et la solitude; on se serait cru dans un désert, à deux cents lieues de Paris.

Au dehors, les hurlements des ivrognes et des danseurs, les accords peu mélodieux des orchestres du *Grand-Vainqueur* et de l'*Ile-d'Amour*.

Faisant contre fortune bon cœur, notre homme tira de son gousset un couteau à lame tranchante, l'ouvrit, et, tailladant bravement les branches qui le gênaient, brisant celles qui se trouvaient à la hauteur de ses genoux, il se dirigea autant que possible en droite ligne vers le corps de bâtiment éclairé.

Seulement, dès qu'il se vit parvenu en face d'un superbe perron en marbre, à double escalier, dont les marches étaient disjointes par les plantes parasites, il appuya un peu sur la gauche, longea l'aile qui y attenait, passa derrière, et, s'approchant d'une porte basse, il la poussa légèrement.

On l'attendait.

La porte n'était pas fermée.

Il s'engagea alors dans un étroit corridor qui, après maints détours connus de lui depuis longtemps sans doute, le conduisit enfin à l'entrée de la pièce du rez-de-chaussée d'où cette mince lumière lui était apparue.

Il y pénétra sans frapper.

C'était une grande salle style Pompadour, meublée avec élégance.

Un bon feu brûlait dans l'âtre.

Une vieille femme, vêtue d'un costume de paysanne basse bretonne, assise auprès d'une table, tricotait à la clarté d'une lampe à abat-jour, baissé de façon à concentrer toute son attention sur le bas qu'elle tenait dans ses mains tremblantes.

Elle tournait le dos à la porte.

L'inconnu fit si peu de bruit en entrant qu'il fut matériellement impossible à la vieille femme de l'entendre.

Mais si elle ne l'entendit pas, évidemment elle le devina.

Car un frisson subit agita tous ses membres, et, sans raison plausible apparente, elle se retourna vers lui comme si elle l'eût en réalité senti venir.

C'était une femme de soixante à soixante-cinq ans environ, aux traits réguliers, que la douleur ou les remords peut-être faisaient paraître beaucoup plus âgée.

En apercevant l'inconnu, elle releva la tête et lui dit sèchement sans cesser son travail :

— C'est vous, enfin !

— C'est moi ; dit l'autre.

— A cette heure ? murmura-t-elle.

— On vient quand on le peut, la mère ; répondit-il, sans paraître faire attention à la mauvaise humeur de celle qui le recevait ainsi.

— Il est tard !

— Je le sais bien.

— On ne vous attendait plus.

— On avait tort, répliqua l'inconnu en se débarrassant de son large chapeau et de son manteau à l'espagnole.

— Vous aviez annoncé...

— Eh bien, quoi ?... j'avais annoncé que je viendrais... je viens.

— A cette heure de nuit !

— Josué arrêta le soleil dans sa marche. Il ne nous a malheureusement pas laissé sa recette... sans cela, la mère...

— Bon ! grommela la vieille femme, qui continua son travail sans s'inquiéter davantage du nouveau venu.

Celui-ci, de son côté, roula un fauteuil devant la cheminée, s'étendit de son mieux, allongeant ses jambes devant le feu.

Le nouveau venu alors prit une attitude de propriétaire des lieux qu'il traitait avec tant de sans-gêne.

Et rien ne s'opposait à ce que cette attitude ne fût justifiée.

Cet homme était une vieille connaissance de nos lecteurs, le baron Jacob de Kirschmark, ce galion allemand qu'ils ont déjà vu figurer au bal du comte de Warrens, dans le récit fait par Rosette la Pomme

à M. Lenoir, son protecteur mystérieux et aussi dans l'histoire de la jeune Thérèse.

Seulement, transformation complète.

Rien ne restait de l'orgueilleux et suffisant banquier.

Sa physionomie avait pris une expression de raillerie *à froid*, son accent tudesque, si ridicule, avait disparu.

Sa voix rude, son ton bref, sa prestance décidée, son geste sobre, son regard ferme, en faisaient un autre homme.

Du reste, rien dans sa mise ne dénotait le parvenu.

Il était tout de noir vêtu, boutonné jusqu'au menton, et deux excroissances qui soulevaient à droite et à gauche les basques de sa redingote à la hauteur de l'ouverture de ses poches, témoignaient de certaines précautions que les indigènes, bourgeois de Paris, ne sont pas dans l'habitude de prendre, au centre de leur capitale, même aux heures les plus avancées de la nuit.

— Brrr ! Il fait froid, ce soir ! murmura-t-il en fourrageant le feu à l'aide d'une pincette.

La vieille femme ne lui répondit rien, et activa son travail.

L'inconnu se tourna alors vers elle, et lui demanda :

— Quoi de nouveau, Brigitte ?

— Rien.

— Comment, rien!

— Je ne peux pas vous dire qu'il y a quelque chose, quand il n'y a rien, n'est-ce pas?

— Au fait, tu as raison.

Il y eut un silence.

— Brigitte! appela-t-il quelques instants après.

— Quoi?

— J'attends quelqu'un.

— Quand?

— Tout de suite.

— Vous le recevrez... où cela?

— Ici.

— Dans cette salle?

— Parfaitement.

— Alors je m'en vais, fit-elle en se levant et en pliant son tricot.

— Non, reste! répliqua le baron; il n'y a pas de mal à ce que tu saches ce dont il s'agit.

Brigitte se rassit et se remit au travail avec une ardeur fébrile.

Son mutisme prémédité était loin du compte du baron.

Il y eut un silence, pendant lequel notre homme eut tout le temps de chercher à amadouer la sévère gardienne du logis.

— Tu ne me demandes pas le nom de la personne qui doit venir me rejoindre?

— Ça m'est bien égal.

— Hein?

— Ça ne me regarde pas. Jusqu'à présent je n'ai jamais voulu me mêler à vos affaires.

— Il y a commencement à tout.

— Je ne me soucie pas de commencer aujourd'hui.

— Mauvais caractère, va!

— Oui, parlons-en... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— De quoi, alors?

— Quelle que soit la personne attendue par vous, je vous en préviens, dès qu'elle arrivera je passerai dans une une autre pièce.

— Tu reviendras! fit le baron en souriant finement.

— Quand vous en aurez fini avec votre complice.

— Mon complice, à présent. Ne dirait-on pas que j'ai l'intention de lui faire commettre un crime?

— Ce sera ainsi.

— Soit, à ton aise, dit le baron de son accent le plus bourru.

Il y eut un nouveau silence.

Définitivement Brigitte ne prenait aucun goût à la conversation du baron.

— J'entends des pas sur le sable, s'écria tout à coup la vieille femme.

— Mazette! tu as l'oreille plus fine que moi, la mère. Mais ne te trompes-tu point?

Deux coups frappés sur un carreau répondirent pour Brigitte.



Elle se leva, plia son tricot et se mit en devoir d'allumer une bougie.

— Décidément tu t'en vas?

— Oui.

— Libre à toi de rien entendre; mais n'oublie pas, la mère, qu'il te faut fermer la bouche aussi bien que les oreilles.

— Bon!

— Tu sais qu'il y va de la vie.

— Vous menacez toujours! fit brusquement la vieille femme.

— J'aime mieux menacer que punir.

— A mon âge, on ne craint ni menaces ni châtiments. Ayez confiance, ou renvoyez-moi.

— Te renvoyer! que nenni! D'ailleurs, où irais-tu?

— C'est mon affaire.

— Silence! dit le baron.

On venait de frapper une seconde fois à la fenêtre.

— Va-t'en.

— Puis-je me coucher?

— Oui... non... Mieux vaut que tu attendes notre départ. On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Bien, on veillera, répondit-elle avec un imperceptible sourire.

Elle sortit.

— Hum! murmura le baron, voilà une diablesse bretonne qui nous manigance quelque tour de son métier. Il faudra voir.

Il alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

Un homme l'enjamba et pénétra dans la chambre.

Cet homme, vêtu tout aussi mystérieusement que le baron de Kirschmark, était de haute taille.

Ses cheveux et ses moustaches, d'une blancheur complète, coupés en brosse, lui donnaient une physionomie militaire.

Encore vert, malgré son âge avancé, il semblait doué d'une grande vigueur.

Ses yeux noirs, couronnés d'épais sourcils, jetaient un éclat fauve.

Ils ne regardaient jamais en face.

La franchise et la loyauté n'avaient certes jamais élu domicile sur ce visage, qui eût été superbe, sans cela.

Son costume, noir comme celui du baron, s'en distinguait par un détail, visible dès le moment qu'il jeta son manteau sur une chaise.

Une large ceinture de cuir verni, bouclée sur son gilet, soutenait un couteau de chasse à poignée bronzée et deux pistolets doubles.

Les deux hommes allèrent l'un vers l'autre.

Ils se serrèrent la main.

— Vous êtes exact, mon cher colonel, dit Kirschmark.

L'autre interrompit par un geste de mauvaise humeur.

— Pardon, reprit Kirschmark, la force de l'ha-

bitude; j'oublie toujours que depuis longtemps vous êtes passé général.

— Depuis quelque vingt ans.

— Tant que cela... Voyez comme le temps passe! Pardonnez-moi... Je n'ai employé cette qualification de colonel que pour vous rappeler notre intimité passée.

Le général se mordit les lèvres.

— Venons au fait, dit-il laconiquement.

— Nous y arriverons, soyez tranquille. Les chemins les plus longs sont souvent les plus directs. Posons bien nos situations respectives avant d'aller plus loin.

— Que de paroles!

— Elles sont nécessaires, mon cher duc... Ah! vous le voyez, je n'oublie aucun de vos titres. Vous en avez à revendre aujourd'hui.

— Encore!

— Jadis vous n'en portiez qu'un seul.

— Jadis, vous n'étiez pas baron non plus, riposta brutalement le personnage auquel Kirschmark donnait du général et du duc.

— Juste comme de l'or.

— Voyons, faisons vite.

— Soit, parlez... et tout d'abord laissez-moi vous complimenter, mon cher duc... Vous possédez des armes d'un grand prix... Voilà deux cukeinreiter à double gueule qui font à merveille le long de votre ceinture. Allons-nous en guerre ce soir?

— Vous êtes trop aimable de donner la moindre attention à ces détails, baron. N'avez-vous pas vous-même vos poches bien garnies, répondit le dernier venu en indiquant les crosses apparentes des pistolets de Kirschmark.

Kirschmark n'eut pas l'air d'entendre la réponse, et dit vivement :

— Au fait !

— Parlez.

— Non pas. J'écouterai, s'il vous plaît.

— Vous êtes plus grand orateur que moi, fit le général. A vous le dé.

— Mille grâces, mais j'attendrai.

— Quoi ?

— Que vous vouliez bien vous expliquer.

— Sur quel sujet ?

— Sur le motif pressant qui vous a forcé à me convoquer ainsi, à l'improviste, dans cette masure où je ne mets pas les pieds une fois par an...

Le général sourit avec ironie.

Kirschmark continua :

— Au lieu de m'assigner tout simplement un rendez-vous dans votre hôtel.

— Vous êtes resté jeune, mon cher baron !

— Ce qui veut dire que je suis toujours aussi... imprudent.

— C'est cela même.

— Que voulez-vous ? on ne se refait pas ! repartit le baron en prenant son air le plus modeste.

— Vous savez, ajouta son interlocuteur, qu'aux yeux de tous, amis ou ennemis, nous ne nous connaissons pas.

— Oui, nous sommes deux étrangers l'un pour l'autre.

— Cela nous donne une force double, et nous épargne le danger d'être soupçonnés...

— Soupçonnés de quoi? fit le baron à haute voix... Imprudent vous-même, ajouta-t-il tout bas.

Le duc s'arrêta et reprit sur une gamme plus modérée :

— J'avais une autre raison.

— J'en étais sûr...

— Mais cette raison me semble moins plausible depuis quelques instants.

— Quelle est elle?

— Le désir de vous entretenir en toute sûreté, sans crainte de laisser tomber une parole dans une oreille trop intéressée à la recueillir.

— Eh bien!

— Eh bien! vos terreurs, vos précautions me donnent à penser que vous n'êtes pas trop sûr de la discrétion de ces vieux murs.

— Bah! bah! répliqua Kirschmark, je ne suis pas sourd, et je n'aime pas que l'on crie, voilà tout.

— Tant mieux.

— D'ailleurs, un excès de précautions, comme vous dites, ne nuit jamais. Ce que vous avez à m'apprendre est donc bien important?

— Important! dites donc effrayant.

— Hein!

— Effrayant.

— Allons donc! fit le baron, qui le premier moment de surprise passé, se remit à tisonner, vous visez à l'effet, mon cher.

— J'ai bien peur d'y arriver, mon bon.

L'autre haussa les épaules.

Le général ou le duc, comme on le voudra, s'avança vers lui et lui posant la main sur l'épaule, il lui dit lentement :

— Tout est connu!

— Tout! s'écria le baron en se redressant.

— Les morts sont vivants!

— Quels morts?

— Vivants et forts, continua le duc, leur retour est notre perte! Leur résurrection notre ruine!

— C'est impossible! murmura Kirschmark, qui se leva pâle, tremblant, les traits décomposés par une terreur subite.

— C'est possible! c'est certain!

— Vous vous trompez, duc!

— Baron, je ne me trompe pas.

— Alors nous sommes perdus, cria Kirschmark avec angoisse.

— Si nous ne nous en délivrons à tout jamais.

— Et pour cela tu comptes sur moi, *Macé!* fit le baron.

— Je compte sur toi, *Yvon Kernock*, répondit le duc.

Ces deux noms leur rappelaient tout un passé funeste ou fatal, car *ils* ne les eurent pas plutôt prononcés que, poussés par le même mouvement, le même instinct de conservation et de crainte, ils se rapprochèrent l'un de l'autre, n'osant pas regarder si quelqu'un les avait écoutés.

III

Un allié qui tombe des nues ou monte de l'enfer.

Il y eut un silence funèbre.

Ces deux hommes demeuraient ainsi face à face, livides, frissonnants, jetant des regards effarés autour d'eux comme s'ils se fussent attendu, d'un instant à l'autre, à voir surgir de terre des fantômes vengeurs !

Enfin, le baron de Kirschmark parvint à dominer son émotion.

Il fit un effort suprême, retrouva un semblant de sang-froid et dit :

— Nous nous effrayons comme des enfants, à tort peut-être !.... Voyons, mon cher Macé, que s'est-il passé ?

L'autre fit un bond qui le tira à son tour de sa torpeur, et lui saisissant le bras, qu'il serra à le briser.

— Pour Dieu ! plus ce nom-là, Kernock !

— Ivon Kernock n'a pas de gants à prendre avec le colonel Macé le *Boucher*, répondit le baron, qui cherchait en vain à se délivrer de cette étreinte athlétique. Lâchez-moi le bras.

Le duc, le regardant avec des yeux de flamme, serra encore plus fort, tout en lui jetant à travers ses dents, contractées à se briser, ces mots entrecoupés :

— Par tous les saints, baron, il vous adviendra mal, si vous prononcez ce nom encore une fois... Le colonel Macé est mort, entendez-vous !... mort en brave soldat, à la tête de son régiment, à Somo-Sierra, en Espagne.

— Lâchez-moi ! hurla Kirschmark. Je vous crois... mais ne me brisez pas le bras.

— Le colonel Macé, ajouta lentement le duc, repose dans une tombe sanglante.

— Oui !

— Nul, si ce n'est vous, ne prononce plus son nom depuis plus de vingt ans.

— Je l'oublierai... mais ne serrez pas si fort.

Le général ouvrit la main.

Le pauvre baron se secoua le bras qui venait d'être mis à une si rude épreuve, tout en grommelant :

— Diantre! vous avez toujours votre poigne d'autrefois, vous!

— Encore! gronda l'ancien ami d'Ivon Kernock.

— Non! non! ce n'est pas à vous que je parle! s'écria vivement ce dernier en se reculant; je réfléchissais un peu haut, voilà tout! Voyons... que ce brave colonel repose en paix! Là n'est point la question pressée. Mon cher duc, expliquez-vous catégoriquement au sujet de...

Le duc l'interrompit.

— Baron, savez-vous d'où je viens?

— D'où vous venez?

— Vous doutez-vous de quel endroit je sors?

— Non.

— Je sors d'un cabaret...

— D'un...?

— D'un cabaret, sis rue d'Angoulême-du-Temple, à l'enseigne du *Lapin courageux*.

— Vous qui...

— Moi-même.

— Et qu'alliez-vous faire dans un pareil bouge?

— Ah! voilà qui vous étonne, mon cher!... Eh bien! ma présence dans ce bouge, en pleine nuit de carnaval, se rattache à la nouvelle que je vous donnais tout à l'heure.

— Aux morts-vivants?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— Je vais vous aider à comprendre. Je vous ai

appris, n'est-ce pas, que nous n'étions plus maîtres de notre secret.

— En effet, mais...

— Que tout était connu, et que d'un moment à l'autre nous pouvions être découverts.

— C'est-à-dire...

— C'est-à-dire perdus.

Pour le coup, le baron se leva, et se penchant à l'oreille du duc :

— Plus bas, au nom du ciel ! fit-il.

— Ne sommes-nous donc pas seuls ici, comme je vous l'avais instamment recommandé ?

— Seuls. Oui.

— Eh bien?

— Mais, vous le savez, mon ami, il y a des poisons si violents qu'ils brisent le vase dans lequel on les a renfermés.

— Je ne vois pas le rapport que...

— Les murailles de cette maison sont épaisses... J'ai toute confiance dans la vieille femme qui la garde... et pourtant je vous prie de baisser la voix quand vous parlez de ce terrible et funeste passé.

— Sortons, répliqua le duc.

— Chaque arbre du parc peut recéler un ennemi ! Que d'espions pourraient se cacher derrière le rideau de verdure qui nous envelopperait?

— Alors, je me tais, dit le général, frappant du pied avec une impatience fébrile.

— Non pas, mais revenez-en à notre point de départ. Parlez plus bas.

— Soit ; finissons-en.

— Je vous écoute.

— Baron, reprit le général, j'ai failli être tué dans le cabaret du *Lapin courageux*.

— Tué ?

— C'est même un miracle que je me trouve à notre rendez-vous.

— Seriez-vous blessé ?

— Blessé, non, je ne l'ai pas été; mais assommé, oui !... mais transporté sans connaissance chez moi, où les soins intelligents d'un homme que, depuis quelques jours, je viens de prendre à mon service, m'ont tiré d'affaire et remis sur pied.

— Cet homme?...

— Vous devez le connaître.

— Quel est-il ?

— On le nomme, ou plutôt on le surnomme généralement *M. Jules*.

— L'ancien chef de la brigade de sûreté?

— Oui, baron.

— Un ex-forçat ? Vidocq ?

— Oui, baron, lui-même.

Kirschmark ne dissimula pas l'étonnement que cette nouvelle lui causait.

— Pardon, cher, mais serait-il indiscret de vous demander pour quelle raison vous vous trouvez, vous duc et pair, un des premiers du royaume, en

relation avec un personnage taré et dangereux?

— C'est ici, justement, que notre affaire s'embrouille ou se simplifie, à votre choix.

— Je choisis le dernier cas... Vous avez dit : notre affaire?

— J'aurais dû dire : nos affaires.

— Ah! fit le baron avec curiosité.

— Ce M. Jules nous a servi d'intermédiaire.

— Il y a une quinzaine d'années, oui... oui...

— Dans certaine transaction épineuse.

— Il s'en est, ma foi, tiré comme un homme de talent.

— Ah! vous vous le rappelez?

— Certes.

— Il s'agissait, je crois, d'un enfant que...

— Passez! passez!... s'écria le baron avec une agitation extrême. Laissez M. Jules de côté et venons-en au fait important.

— J'y viens... j'y viens, répondit le général, qui reprenait peu à peu le sang-froid, base de son caractère déterminé.

Ce disant il se renversa sur son fauteuil, croisa ses jambes l'une sur l'autre, tourna à demi la tête du côté de Kirschmark, et reprit le plus paisiblement du monde :

— Seulement, avant d'y arriver, il faut reprendre les choses d'un peu hant.

— Reprenez, mais reprenez vite! Votre calme m'assassine.

— Là! là! mon ami, nous allons bien voir si votre fougue et votre ardeur extra-juvéniles nous tireront de l'impasse dans laquelle nous sommes.

— Je ferai mon possible, duc.

— J'y compte bien. Baron, vous souvient-il du bourg de Batz?

— Hein? s'écria son auditeur.

— Vous souvient-il de notre rencontre dans ce bourg?

— Oui.

— Rencontre qui eut lieu...

— Le treize novembre mil huit cent un.

— Entre cinq et six heures.

— Du soir.

— Baron, c'est plaisir d'avoir affaire à vous. Vous possédez une mémoire d'ange.

— Allez, allez, duc.

— Vous étiez alors un jeune homme assez évaporé, mangeant son blé en herbe, comme Panurge, et faisant sauter les écus de son digne père, tabellion au bailliage de Dinan.

— Je sais cela.

— Moi aussi, et pourtant je tiens à nous remettre ce temps lointain sous les yeux.

— A votre aise, général.

— Merci. Nos deux familles habitaient porte à porte sur la place du marché, mais depuis quelques années nous nous étions perdus de vue.

— Les événements politiques, grommela Kirschmark.

— Oui... c'est cela... En somme, nous nous estimâmes, ce jour-là, fort heureux de nous rencontrer ainsi à l'improviste.

— A quoi bon fouiller ces cendres? demanda-t-il avec un commencement d'irritation.

— Ne le devinez-vous pas un peu, baron? riposta le général, ne pouvant dissimuler un sourire.

Le baron connaissait son monde.

Il ouvrit la bouche pour répondre, puis, haussant les épaules, il se croisa les bras et attendit.

L'autre continua :

— Donc, le hasard nous remit en présence. La reconnaissance fut touchante. Nous nous aimions à cette époque-là, bien que d'opinions différentes, vous royaliste et moi...

— Et vous républicain, ou royaliste aussi. On n'a jamais pu savoir...

— Baron!

— Duc, sous tous ces détours, sous ces tergiversations, j'entrevois une demande déjà cent fois faite.

— Et cent fois repoussée.

— A deux cents nous ferons une croix.

— Ainsi, ces papiers, ces parchemins, gronda sourdement le général, vous les garderez toute votre vie?

— Avouez-le, je serais bien bête de m'en dessaisir.

— Ces papiers, vous les avez volés... fit le duc avec fureur.

— A votre profit... oui... dans l'étude de mon père. Vous le voyez, je ne nie rien. J'imite votre brutale franchise. Ces parchemins sont ma sauvegarde. Nous nous connaissons trop peu pour que je vous les remette. Si vous en deveniez le détenteur, vous me haïssez trop mortellement, vous, mon ancien ami, pour ne pas chercher à me nuire en tout, dans ma fortune et dans ma considération. Voyez-vous, Macé!... non... général, nous sommes tous deux fils de cette vieille terre armoricaine où les hommes poussent plus durs que les rochers de l'Océan. Une lutte entre nous deux n'amènerait de bon résultat ni pour l'un ni pour l'autre. Croyez-moi.

Le duc écouta cette véhémente sortie sans sourciller.

— Vous avez fini? dit-il.

— Oui.

— Eh bien! vous n'y êtes pas du tout, mon cher. Il ne s'agit nullement de vous redemander ces papiers.

— Mais vous-même...

— Oui... je me suis emporté... je vous ai suivi dans un chemin de traverse; retrouvons la grande route. Pour la première fois de ma vie, je me félicite de ce que ces maudites pièces se trouvent entre vos mains.

Kirschmark l'examina pour voir s'il parlait sérieusement.

— Peut-être votre prudence détournera-t- elle le danger qui nous menace.

— Expliquez-vous, au nom du ciel!... Plus de phrases, des faits!

— Soit. Baron, la chose vous touche autant que moi. Le duc et la duchesse de Dinan ne sont pas morts.

— Où vivent-ils?

— A Paris.

— Connaissez-vous leur demeure?

— Non, mais je la connaîtrai.

— Bien. On verra, fit Kirschmark avec un geste terrible.

— Attendez...

— Quoi?... Après tout... que nous importe, mon cher? Le seul duc de Dinan, c'est vous. Cela a été juridiquement prouvé.

— Attendez, répéta le duc, ce n'est pas tout.

— Vous vous effrayez facilement de fantômes qu'un souffle dissipera.

— Fantômes, oui, mais fantômes vengeurs!

— Allons donc!

— Les deux vieillards ne sont plus seuls, abandonnés, comme jadis.

— Qui les protége?

— Des amis dévoués, puissants.

— Mais encore?

— Les deux Kergraz.

— Les Kergraz?

— Oui. Quelques jours après la mort de leur père, ils ont quitté Cayenne.

— On les a vus à Paris? demanda anxieusement le banquier.

— Ils y sont.

— Diable!

Et Kirschmark ne sachant plus où donner de la tête, se leva, puis s'assit de nouveau.

— Vous en êtes sûr, duc?

— Sûr.

— Ah! vous aviez raison; la terre tremble sous nos pieds. Que faire?

— Attendez donc.

— Encore?

— Il y a autre chose.

— Mort de ma vie! vous vous moquez de moi, hurla Kirschmark, hors de lui.

— Je le voudrais bien, mon bon ami, repartit froidement le faux duc de Dinan.

— Qu'y a-t-il, voyons, dépêchez! Vous me faites *bouillir* le sang.

— Calmez-vous et écoutez.

— Parlez! parlez! Qu'est-ce?

— L'enfant vendue à des bohémiens...

— Encore cela!

— La fille de...

— Silence, donc!... ne nommez personne non

plus, vous... achevez... voyons... cette petite?... cette enfant?...

— Cette enfant vendue par l'entremise de...

— Oui... oui... Après?

— Elle est à Paris.

— Aussi! C'est impossible!

— L'homme que vous savez l'a vue!

— Et il n'a rien fait?

— Rien.

— Pourquoi?

— Il a perdu sa trace.

— Le diable s'en mêle! murmura rageusement le baron de Kirschmark, qui allait de long en large d'un bout de la chambre à l'autre, en proie à une agitation invincible.

Le duc, renversé sur le dossier de son fauteuil, suivait en dessous tous les mouvements de son complice.

— Mort de ma vie! Des mesures si bien prises! murmurait ce dernier.

— Des demi-mesures seulement.

— Comment?

— Sans doute.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple, pourtant; mon cher baron, dans les circonstances sérieuses de la vie, il ne faut se laisser arrêter par aucune considération.

— Vous voulez dire?...

— Que nous avons eu le cœur trop tendre. Vous

le savez comme moi. Les morts seuls ne reviennent pas, ne parlent, ne trahissent pas.

— Oh! si c'était à recommencer! dit Kirschmark en serrant les poings.

— Ce qui est fait est fait, nous n'y pouvons rien.

— Mort de ma vie! je le sais bien! Est-ce tout ce que vous avez à m'annoncer, oiseau de mauvais augure que vous êtes? demanda le banquier à son complice.

— Vous vous doutez bien que non, mon pauvre ami.

Kirschmark laissa échapper un éclat de rire plein d'amertume et lui répondit :

— Allez! allez! pendant que vous y êtes!...

— Ne riez pas, baron; je vous le jure, il n'y a pas de quoi rire.

— Je vous trouve charmant, mon cher général. Vous me cassez bras et jambes, puis, quand vous me voyez couché par terre tout de mon long, vous me criez : Casse-cou!

— C'est à peu près cela, fit ironiquement le faux duc de Dinan ; seulement...

— Seulement quoi?

— Seulement, vous feriez mieux de m'écouter et de m'interroger, plutôt que de bavarder comme une vieille femme?

— Merci. Voyons, qu'y a-t-il encore?

— Avez-vous entendu parler d'une redoutable association, que les polices de tous les États de

l'Europe cherchent vrainement à découvrir et à détruire ?

— L'association des Invisibles ! dit le baron avec un tressaillement de terreur.

— Précisément.

— Eh bien ! qu'y a-t-il de commun entre nous et les Invisibles ?

— Rien...

— Ah ! vous le voyez...

— Et tout.

— Ce qui signifie ?

— Que les Invisibles se sont constitués les auxiliaires de nos ennemis.

— Vous avez des preuves ? demanda Kirschmark, en proie à une agitation extrême.

— En mains.

— Depuis longtemps ?

— Depuis ce matin.

— Il fallait m'avertir sur-le-champ.

— Ne vous ai-je pas donné rendez-vous dans ce but ?

— Oui... pardon !... Qui vous a remis ces preuves ?

— L'homme qui mieux que personne pouvait se les procurer ; celui dont plusieurs fois déjà nous nous sommes servis.

— Monsieur Jules.

— Monsieur Jules, oui, qui possède trop de secrets nous concernant.

— C'est vrai. Comment a-t-il découvert ?...

— Qu'importent les moyens employés par lui? Il a découvert l'alliance de nos ennemis mortels, les Dinan, avec ces condottieri invisibles, insaisissables. N'en demandons pas plus.

— Si cela est... s'écria le baron avec un profond accablement, si cela est...

— N'en doutez pas.

— Je ne vois pas trop comment nous nous tirerons de là.

— Vous êtes homme de ressource; cherchez, baron, et vous trouverez.

— Je ne trouverai rien, duc; c'est la première fois que je m'incline devant une situation difficile. N'ayant que la famille des Kerouartz contre nous, j'aurais lutté, j'aurais vaincu avec votre aide. Mais que faire contre ces démons qui sont partout et qu'on ne trouve nulle part, dont le bras s'étend sur toutes les parties du globe, qu'on ne peut fuir ni attaquer? Que faire? que faire?

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

Une femme parut sur le seuil.

Cette femme, enveloppée dans les plis d'un long burnous blanc, avait le visage recouvert d'un voile épais.

A la demande deux fois répétée du baron de Kirschmark, elle répondit ce seul mot :

— M'écouter.

Les deux hommes se retournèrent effarés.

Le banquier n'eut pas la force de se lever sur

ses jambes tremblantes, tant la commotion reçue par lui et provenant de cette intervention imprévue avait été violente.

L'ancien soldat bondit vers l'inconnue et mit la main sur la crosse de ses pistolets.

L'inconnue l'arrêta d'un geste empreint d'une suprême autorité.

— Monsieur le duc de Dinan, revenez à vous! lui dit-elle.

— Qui être-vous? lui demanda-t-il d'une voix rauque.

— Votre alliée.

— Que voulez-vous?

— Vous sauver.

Le général la regardait avec stupeur.

Kirschmark, qui cherchait à se remettre de son effroi, dit timidement :

— Comment madame s'est-elle introduite ici?

— J'y suis, cela doit vous suffire, mon cher baron.

— Montrez-nous votre visage, au moins. Retirez ce double voile.

— Vous me connaîtrez plus tard... à l'œuvre.

— Enfin, que prétendez-vous exiger de nous? interrogea impatiemment le général.

— Je vous l'ai dit, je prétends vous servir dans vos projets.

— Et?...

— Et j'exige votre concours le plus actif pour mener ces projets à bonne fin.

— Vous savez donc?...

— Tout. J'ai entendu votre entretien depuis le premier jusqu'au dernier mot.

Les deux hommes se consultèrent du regard.

Elle continua sans prendre garde aux signes qu'ils se faisaient :

— Vous n'avez plus de secrets pour moi. Une dernière fois, je vous propose mon aide et mon alliance.

— Et si nous refusons?

— Vous aurez une ennemie de plus acharnée à votre perte, articula-t-elle nettement.

Tout en causant avec l'inconnue, le duc de Dinan avait manœuvré de manière à se placer entre elle et la porte, à lui couper la retraite.

Il y était parvenu.

Aussi, en réponse à sa dernière menace, il lui dit avec ironie :

— Vous ne serez ni pour ni contre nous, ma belle.

Et il arma ses pistolets à double canon.

L'inconnue ne se retourna même pas.

Seulement, saisissant un petit sifflet attaché à sa ceinture, elle en tira un son aigu, qui ne laissa pas d'étonner les deux vieux scélérats auxquels elle avait affaire.

Alors, voici ce qui advint :

Les fenêtres et les portes de la salle basse dans laquelle tout cela venait de se dire, s'ouvrirent en



même temps, livrant passage à une vingtaine de masques armés jusqu'aux dents.

Les nouveaux venus se ruèrent sur les deux hommes ébahis.

Deux secondes après, le faux duc de Dinan et le baron de Kirschmark gisaient renversés sur le sol, et mis dans l'impossibilité absolue de se défendre.

Tout ce que nous racontons là s'était passé en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour l'écrire.

Les deux complices s'étaient à peine rendu compte de cette attaque, que déjà les genoux de leurs adversaires fantastiques pesaient sur leur poitrine.

— Assez! cria l'inconnue. Attendez.

Les hommes masqués demeurèrent immobiles, les yeux fixés sur leur maîtresse.

Elle reprit, en s'adressant à ses deux prisonniers:

— Eh bien! messieurs, votre choix est-il fait?

— Oui.

— Parlez.

— Nous refusons votre alliance, dit le général, qui se secouait comme un taureau sauvage.

— C'est franc et brave.

— Et bête! grommela Kirschmark.

— Mais ajouta-t-elle, c'est bien imprudent. Pourquoi refusez-vous, duc?

— Parce que dans la position où nous nous trouvons, il est indigne d'un homme de cœur d'engager sa parole.

L'inconnue fit un geste.

Aussi rapides dans leurs évolutions de retraite que dans leur apparition soudaine, les hommes masqués disparurent par les baies de la salle, au grand étonnement du duc et du baron.

— Relevez-vous, et répondez-moi.

Ils obéirent.

— Nous acceptons votre alliance, s'écria le baron.

— Vous, bien; mais M. le duc de Dinan?

— Je me porte garant pour lui.

— Pour surcroît de précaution, ajouta l'inconnue après avoir détaché un crucifix suspendu à la muraille, jurez de m'être fidèles...

— Nous le jurons, dirent-ils tous les deux.

— Ce n'est pas tout.

— Aïe! aïe! pensa le baron.

— Vous jurez encore de ne jamais chercher à me connaître...

— Jamais! c'est long.

— Tant qu'il me conviendra de conserver mon incognito.

— Nous le jurons! répétèrent les deux hommes.

— Sur cette croix?

— Sur Dieu.

— Vous êtes Bretons, je me fie à votre parole, à votre serment!

— Nous n'y avons jamais manqué, repartit fièrement le baron.

— Jamais! c'est beaucoup dire! riposta l'incon-

nue avec malice. Mais le temps presse! l'ennemi approche, soyez sur vos gardes; l'action va s'engager.

— L'action? mais n'est-elle pas engagée depuis...

— Silence, baron.

— Je me tais.

— Et suivez-moi.

— Où cela?

— Vous le saurez tout à l'heure.

— Pourquoi ne pas demeurer dans cette salle?

— Ce serait folie!

— Ne sommes-nous pas gardés par les vôtres?

— Folie! vous dis-je, folie!

Les deux hommes se virent complétement subjugués par l'ascendant de cette créature extraordinaire.

Elle avait dit :

— Suivez-moi!

Ils la suivirent.

Ils quittèrent la chambre derrière elle.

A peine l'avaient-ils quittée, que Brigitte la vieille servante, rentra accompagnée d'un homme et d'une jeune femme.

L'homme était le vieux sergent, le père Pinson.

La jeune femme s'appelait Edmée, petite-fille du comte de Kérouartz, duc de Dinan.

C'est du vrai comte de Dinan que nous entendons parler à nos lecteurs.

IV

L'ancien ruisseau de Ménilmontant.

Quittons momentanément la maison de Belleville, où nous ne tarderons pas, du reste, à revenir, et rejoignons Passe-Partout et ses compagnons.

Nous avons laissé nos hardis aventuriers s'engouffrant dans les méandres souterrains faisant suite au lit du puits dont l'orifice se trouvait dans la cour du *Lapin courageux*.

Ils marchaient avec le courage froid et la résignation sublime que donne la conviction du devoir accompli.

Les accidents de la route mirent à côté l'un de l'autre le chef de l'expédition et le meurtrier du malheureux Piquoiseux.

Profitant de ce rapprochement, le vicomte de Rioban, au lieu de répondre directement à Passe-Partout, qui lui demandait si ses blessures ne le mettaient pas hors d'état de les suivre, lui dit vite et bas :

— Il faut que je vous parle.

Passe-Partout comprit que la communication future de son affidé ne devait être entendue que de lui, et il donna l'ordre à son frère et à ses amis de s'arrêter et de les attendre.

Puis, prenant une torche.

— Je vais reconnaître la route, fit-il, Rioban m'accompagnera.

On était tellement accoutumé à exécuter ses ordres sans les discuter, sans même les raisonner, que nul de ces hommes ne fit entendre le moindre murmure d'étonnement en voyant son chef choisir pour garde du corps le moins valide de ses compagnons.

Les deux Invisibles s'éloignèrent du gros de la troupe.

Après avoir traversé une centaine de mètres avec de l'eau montant jusqu'à leur cheville, ils s'arrêtèrent.

Passe-Partout ficha sa torche dans un des trous de la muraille, et se tournant vers le jeune homme.

— Nous sommes seuls, lui dit-il.

Rioban s'inclina, et malgré toute son énergie, fatigué par ce rude chemin, il chancela; ses bles-

sures le faisaient cruellement souffrir, il se soutenait avec peine, mais il se soutenait, et il restait droit devant son chef.

Celui-ci s'aperçut de ses efforts stoïques.

Il le força à s'asseoir sur une grosse pierre formant siége, et, debout lui-même, il l'écouta.

— Je suis porteur de mauvaises nouvelles, commença le jeune homme.

— Le messager fera passer le message, répondit mélancoliquement le comte de Warrens, dont la douce et sympathique nature perçait souvent la rude écorce de Passe-Partout.

— Je vous avouerai même, mon cher comte, que je ne sais pas par quel bout m'y prendre.

— Je suis prêt à tout entendre.

— Commençons par les dernières nouvelles.

— Sont-ce les moins graves?

— Oui.

— Comme il vous plaira, mon ami. Dites.

— La comtesse Hermosa de Casa-Real et son majordome sont délivrés.

— Déjà?

— Peu de minutes après avoir été bâillonnés et garrottés par la Cigale.

— Qui les a délivrés?

— M. Jules.

— Vous l'avez vu?

— Oui.

— Et vous l'avez laissé faire?

— J'étais seul, ils étaient dix.

— Continuez. Avez-vous pu entendre ce que cet homme a dit à la comtesse de Casa-Real?

— Quelques mots seulement.

— Répétez-les moi.

— Les voici, dit Rioban. — C'est M. Jules qui parle. — L'homme que vous haïssez, madame, je le hais! La vengeance que vous rêvez, je la rêve aussi.

— Après? fit Passe-Partout.

— Cette nuit même, nous en finirons avec notre ennemi commun, ajoutait l'ex-chef de la police de sûreté. Voulez-vous être de moitié dans mon jeu, madame la comtesse?

— Et ma belle ennemie lui a répondu? demanda le chef des Invisibles.

— Un *oui* pur et simple.

— Je la reconnais, dit Passe-Partout en souriant. Et ensuite?

— Ils se sont éloignés.

— Et vous n'avez plus rien entendu?

— Plus rien!

— J'aviserai.

Et Passe-Partout demeura quelques instants absorbé dans ses pensées.

Rioban attendait que son chef l'interrogeât pour continuer à le renseigner sur ce qu'il avait encore vu.

— D'autre part? demanda enfin ce dernier.

— Ce soir même, vers les neuf heures, je me trouvais chez René de Luz.

— Le mieux continue, n'est-ce pas? demanda tout d'abord Passe-Partout.

— Oui, maître. Mais il venait d'avoir une crise douloureuse, et plusieurs locataires de la maison de la rue d'Astorg étaient accourus offrir leurs services.

— Je sais cela. Le docteur Martel m'a dit qu'il répondait de ses jours.

— En effet. Aussi n'est-ce pas de la santé de notre ami que je tiens à vous entretenir.

— Parlez! parlez!

— Parmi les personnes venues au secours du vicomte se trouvait une jeune femme...

— Emménagée le matin même?

— Oui.

— Lucile Gauthier? demanda sourdement le chef des Invisibles.

— C'est son nom.

Le comte de Warrens essuya la sueur qui perlait sur son front et sur ses tempes.

— Je sais... je sais... murmura-t-il. Eh bien?

— Eh bien! répliqua Rioban, qui, dans l'obscurité, ne pouvait se rendre compte de l'émotion ressentie par Passe-Partout, il se passa alors un fait que nul des assistants ne s'est expliqué.

— Quel fait?

— Dans la chambre à coucher de René, en face de son lit, il y a un portrait.

— Le mien! fit le comte d'une voix indistincte.

— Le vôtre.

— En costume de pêcheur breton.

— C'est cela même.

— Achevez.

— Ce portrait attira les regards de la jeune femme.

— Ah! s'écria Passe-Partout en portant la main à son cœur pour en comprimer les battements précipités.

— Elle le regarda, devint livide comme une morte, s'en approcha convulsivement, et... et...

— Dites... mais dites donc...

— Et elle s'agenouilla devant lui, les mains jointes, les yeux pleins de larmes, murmurant à travers les sanglots qui l'étouffaient: — Pardon! oh! pardon!

— Lucile! Lucile! fit le comte s'appuyant contre la muraille humide, pour ne pas rouler aux pieds de Rioban.

— Celui-ci s'aperçut enfin de l'état dans lequel se trouvait Passe-Partout.

Il s'arrêta.

— Après? après? cria le comte fébrilement.

— En vérité, je ne sais si je dois...

— Vous le devez... il le faut... je le veux! Ne faites pas attention aux faiblesses de l'homme, Rioban. C'est votre chef qui vous interroge. Répondez-lui comme à une statue de marbre ou d'airain.

Rioban n'essaya pas une seconde objection.

L'intérêt commun l'exigeait.

Rioban reprit :

— Le docteur Martel était là. Il me fit signe d'emmener la jeune femme. Je lui obéis et je l'accompagnai chez elle.

— Est-ce tout?

— C'est tout pour ce qui concerne personnellement le comte de Warrens.

— Je vous comprends, mon ami.

— Il me reste une dernière nouvelle à donner au chef de notre association.

— Vidons le calice jusqu'à la lie, repartit Passe-Partout avec fermeté. De quoi s'agit-il encore?

— Au moment de quitter la maison de la rue d'Astorg pour me rendre au poste que vous m'aviez assigné, *Hurrah,* le chien de notre vieux serviteur, se mit à sauter joyeusement autour de moi en poussant ses plus doux aboiements. Cela fit sortir le vieux sergent de sa loge.

— Eh bien?

— Un jeune homme le suivait, un étudiant, je crois.

— M. Adolphe Blancas.

— Blancas, oui. Le bonhomme est peu causeur de sa nature... Il s'approcha de moi pourtant, et me dit : Monsieur le vicomte, vous allez là bas? Sur ma réponse affirmative, il ajouta : Vous *le* verrez? — Oui. — Répétez-lui textuellement mes

paroles. — Je le lui promis. — Ma jeune maîtresse, ajouta-t-il, a eu vent de *la chose.*

— Edmée ! s'écria Passe-Partout, malgré sa résolution de tout entendre sans rien interrompre.

— Elle veut aussi se rendre à Belleville, continua Rioban, parlant toujours au nom du père Pinson. Elle m'ordonne de l'y conduire. Je l'y conduirai. Son frère veut s'y rendre de son côté, j'en suis sûr. Dites-lui bien tout cela, à *lui.* Je compte sur vous. — Cela dit, il me salua et rentra dans sa loge. — Je lui ai promis de tout vous rapporter. J'ai tenu ma promesse. Vous êtes averti, maître. A vous de prendre les précautions nécessaires pour qu'il n'arrive rien aux êtres que vous protégez.

Rioban se tut.

Il aurait pu continuer ainsi longtemps encore. Sa voix eût porté dans le vide.

Passe-Partout, immobile, pâle, le regard fixe, semblait ne plus avoir conscience de ce qui se passait autour de lui.

Rioban attendit quelques instants, puis, s'approchant de lui, il lui prit doucement la main.

— Comte, lui dit-il, vous souffrez ? Vous m'effrayez.

Le comte de Warrens poussa un long soupir, se frappa la poitrine à deux mains, et, jetant ce cri désespéré :

— Non ! Dieu ne nous abandonnera pas ! Non, tout n'est pas perdu !

Il secoua tout son être d'un effort irrésistible, comme un lion qui chercherait à rejeter loin de sa puissante poitrine les flèches empoisonnées et les balles meurtrières lancées par des ennemis cachés.

Ce fut tout.

Il retrouva sa force et son impassibilité.

— C'est fini, mon ami, ajouta-t-il en s'adressant au jeune homme stupéfié devant cette redoutable émotion. Vous m'avez annoncé de tristes, de terribles nouvelles. Merci à vous. Sans vos avis, d'immenses désastres auraient fondu sur nous. Merci encore. Oubliez tout ce que vous avez vu, et que nul de nos compagnons ne se doute de cet instant de faiblesse et de désespoir.

Rioban allait protester de son dévouement et de sa discrétion.

Passe-Partout l'interrompit :

— Je suis sûr de vous. Pas de serment! Pas de parole inutile. Il est temps d'agir.

Alors, faisant quelques pas en arrière, il arriva à l'entrée du boyau où se tenaient ses autres compagnons.

Là il jeta, de toutes ses forces, le cri de ralliement convenu avec la Cigale.

Un cri pareil lui répondit.

L'écho le lui apporta, vingt fois répété.

Peu après, un bruit de pas se fit entendre.

Passe-Partout détacha la torche du mur et l'éleva au-dessus de sa tête.

Le reste de sa troupe l'eut bientôt retrouvé et rejoint.

Dès qu'il vit réunis autour de lui, attentifs et silencieux, San Lucar, Mortimer, Martial Renaud, la Cigale, Mouchette et le vicomte de Rioban, il leur dit :

— Messieurs, c'est l'heure de la lutte. Êtes-vous prêts ?

— Oui, répondit pour tous le colonel Renaud.

— Il faudra livrer bataille.

— Cela nous fera passer le temps, repartit sir Harry Mortimer.

— Et ça vaut mieux que de jouer au bouchon, ajouta le gamin de Paris.

— Je sais, continua le chef des aventuriers, que combattre n'a rien qui vous effraye, mes amis. Mais ce n'est pas combattre en risquant la victoire ou la mort qu'il faut, c'est vaincre à coup sûr que je veux.

— Pas dégoûté ! ricana Mouchette en faisant claquer sa langue contre son palais.

— Commandez, capitaine, et on sera vain... vain... queur, s'écria la Cigale dans un transport d'enthousiasme qui lui permit de ne bégayer qu'au dernier mot de sa phrase.

— Voici pourquoi je vous parle de la sorte, ajouta Passe-Partout. Là où je supposais ne rencontrer qu'une quinzaine ou une vingtaine d'adversaires, nous en rencontrerons le double, le triple, sans aucun doute.

— Il y aura du *tabac*, grommela le gamin en se frottant la cheville droite, geste qui lui donnait une pose à la Callot, mais qui dénotait chez lui une grave préoccupation.

— Que faire? quelles sont vos intentions? demanda Martial Renaud.

— Marcher en avant, répondit son frère.

— Marchons!

— Mais en égalisant approximativement les chances.

— De quelle manière?

Passe-Partout tira sa montre, et regardant l'heure.

— Il est bientôt une heure du matin.

— Pristi! M. Piquoiseux qui a cassé son grand ressort! fit Mouchette en portant la montre du défunt à son oreille. Pas de chance!

— A trois heures au plus tard, repartit le chef des Invisibles, il faut que nous soyons là-bas.

— On y sera, grommela le géant.

— Les nuits sont longues encore; nous aurons tout le temps nécessaire pour remplir notre tâche. Seulement...

— Voilà l'absinthe! pensa Mouchette.

— Seulement un de vous, messieurs, va nous quitter.

— Hein? gronda la Cigale.

— Retourner sur ses pas, continua Passe-Par-

tout, sortir du puits et se rendre à notre lieu ordinaire de rendez-vous.

— Je ne le connais pas. Ce ne sera pas moi le commissionnaire, se mit à dire le gamin.

— Là, celui de vous, messieurs, qui se chargera de cette mission prendra toutes les mesures commandées par la prudence et fera en sorte de se trouver dix minutes avant trois heures dans le lieu que vous savez, avec le plus grand nombre possible de nos amis.

— Bon! à qui le gros lot? demanda Mouchette.

— Pschitt! fit le géant.

— Maître, qui chargez-vous de ce soin? questionna sir Harry Mortimer.

— Pas vous, Mortimer.

— Oh! tant mieux, fit l'Écossais avec un sentiment visible de satisfaction. Toute responsabilité épouvante ma paresse. Je suis un bras et non une tête, vous le savez, mon cher Passe-Partout.

— Je le sais, dit le chef des Invisibles. Martial, c'est toi que je choisis.

— Là ou ici, ma vie, mon bras et ma tête appartiennent à mes frères. Parle, j'obéirai, répondit simplement le colonel.

— En sa qualité de soldat, ajouta Passe-Partout en se tournant vers ses autres affidés, qui tous s'estimaient heureux de demeurer auprès de lui, Martial a l'habitude des embuscades, des surprises et des coups de main. Je compte sur son exactitude.

— A trois heures moins dix, je vous retrouverai là-bas... ou je serai mort.

— Au revoir et bonne chance!

— Bonne chance à vous aussi, compagnons!

Et le colonel Martial Renaud prit sa course du côté du puits, dont l'ascension ne devait pas lui être aussi difficile, aussi pénible qu'au petit Mouchette, grâce au rétablissement de la double chaîne.

— Petiot, insuffla le colosse dans l'oreille du gamin, il va pleuvoir des calottes de chair, de bois et de plomb; si tu accompagnais le colonel?

— Voyez-vous ça! répondit le fils de la Pacline. Nononcle veut tout garder pour lui. Si c'étaient des calottes en velours, on les laisserait peut-être toutes à monsieur; mais des autres, m'en faut ma part, ou j'éteins le gaz une seconde fois.

— Tu ne t'appelles pas Mouchette pour rien, répliqua la Cigale, enchanté du premier jeu de mots qui sortait de ses lèvres; ces lèvres auraient pu être couleur de rose, mais, par le fait, elles tiraient sur la terre de Sienne ou sur le tabac d'Espagne.

Cependant on alla en avant, d'après l'ordre de Passe-Partout.

Mouchette trottinait en tête de la troupe, une lanterne sourde à la main.

La Cigale lui emboîtait le pas.

Le colosse tenait une torche élevée au-dessus de sa tête.

De la sorte, tout le cours du ruisseau desséché se trouvait éclairé par l'enfant, et le sommet de la voûte par le géant.

Puis, un à un, en *file indienne,* comme disent les Peaux-Rouges des grands déserts américains, marchaient les Invisibles à la suite du comte de Warrens.

Sir Harry Mortimer fermait la marche.

Tout en fumant un régalia authentique avec un flegme digne des brouillards de la Tamise, Mortimer regardait autour de lui avec une certaine curiosité.

Sir Harry Mortimer Mac Erlane était, nous l'avons déjà constaté, un Écossais pur sang, un véritable higlhander, grand manieur de claymore, ce qui en faisait un terrible champion à la latte, à l'espadon, à l'épée, voire même à la lance.

Dernier héritier du célèbre clan dont il portait le nom glorieux, il disposait de troupes et de troupeaux, d'argent et d'hommes, qu'il mettait à la disposition du chef des Invisibles, pour lequel il professait une amitié à toute épreuve, un culte tenant du fétichisme.

Passe-Partout le considérait comme un de ses plus fidèles.

Après la Cigale et Martial Renaud, sir Harry Mortimer arrivait en droite ligne dans le cœur de son chef.

Or, Mortimer fermant la marche, Passe-Partout n'avait pas besoin de s'occuper de son arrière-garde.

Cette marche avait réellement quelque chose de grandiose et de fantastique.

Il fallait, comme dit le poëte latin, que ces hommes eussent un triple airain autour du cœur pour s'aventurer ainsi, sans hésitation, sans tressaillement, sans un mot d'appréhension, dans ce souterrain infect, percé à plus de trente pieds audessous du niveau du sol.

S'avançant à travers des obstacles toujours nouveaux, ils bravaient la mort à chaque pas.

Et quelle mort !

Non pas cette mort glorieuse, publique et triomphale du soldat qui tombe à ciel ouvert, aux yeux de tous ses compagnons d'armes, au grand soleil mais une chute obscure, une fin muette et sourde ; une agonie désespérée, une tombe humide et fangeuse.

Pas d'inscription qui rappelle votre mémoire aux yeux des étrangers et des indifférents!

Pas même une humble croix sur laquelle une main amie vienne déposer une couronne d'immortelles !

Rien !

Le néant !

L'oubli !

Les ténèbres éternelles !

O conscience du devoir bien rempli, de l'honneur satisfait, de l'humanité victorieuse, voilà ce que tu donnais à ces âmes, tranquillement héroïques,

la force, la puissance, le courage de braver !

Ils marchaient !

Parfois, l'eau noire du ruisseau antique leur montait jusqu'à la ceinture.

Ils marchaient.

Des gouffres insondables s'ouvraient sous leurs pieds mal assurés.

Ils marchaient ! ils marchaient !

Tantôt, obligés de ramper comme des serpents, ils se traînaient dans la boue séculaire qui donnait asile à des reptiles sans nom.

Tantôt, se cramponnant aux parois de la muraille, au sommet abaissé de la voûte, ils se sentaient le visage souffleté par des essaims de chauves-souris volant lourdement au-dessus de leur tête, avec des cris lugubres et saccadés.

Ils marchaient !...

Cela dura près de deux heures !

Deux longues, deux éternelles heures !

Et, depuis le colosse jusqu'au nain, depuis le chef des Invisibles jusqu'au dernier de ses affidés, pas un ne poussa un soupir, ne proféra une plainte, ne laissa échapper même un geste de dégoût.

Cependant, sauf la Cigale et Mouchette, ces hommes appartenaient aux heureux de ce monde !

Riches, nobles, ils étaient grands parmi les grands de la terre !

D'où leur venait cette abnégation complète de leur personnalité ?

D'où ce renoncement à toutes les choses enviées et enviables ?

De l'idée consciente qu'ils faisaient le bien, qu'ils remplissaient un devoir sacré.

De temps à autre, Passe-Partout consultait le plan que le colonel Renaud avait remis au comte de Warrens en son hôtel du quai Malaquais.

La troupe se dirigeait d'après ses indications.

Enfin le mot : *Halte!* se fit entendre.

Chacun demeura immobile.

Depuis quelque temps déjà, les aventuriers s'étaient engagés dans une manière de conduit, montant en pente assez rapide.

L'eau avait disparu.

Le sol boueux disparaissait, à son tour, sous une couche de sable fin.

Devant eux, un énorme bloc de pierre se dressait, obstacle insurmontable, porte gigantesque fermant l'issue du souterrain.

Impossible de pousser plus avant!

— Plus de torches! commanda Passe-Partout.

On éteignit les torches.

— Allumez les lanternes sourdes.

On lui obéit.

Alors le chef des Invisibles s'approcha du rocher, l'examina attentivement à l'aide d'une des lanternes, et se tournant vers la Cigale :

— Ton levier, là! lui dit-il, en indiquant un des angles où son œil venait de découvrir une marque



imperceptible pour tous ses compagnons d'aventure.

Le géant fit une pesée.

Le rocher tourna sur lui-même.

— Passez! fit Passe-Partout.

Mortimer, San Lucar, Rioban, la Cigale et Mouchette sortirent, un à un, du souterrain.

Passe-Partout sortit le dernier.

— Ferme, Cigale!

La Cigale poussa doucement le roc, qui reprit sa première place sans produire le moindre bruit.

V'lan! ça y est!
Mon p'tit minet!
V'lan! ça y sera!
Mon gros chat, chat!

chantonna Mouchette dans l'élan de sa joie.

Il venait d'aspirer cinq ou six grandes gorgées d'air pur.

Le brave enfant n'avait pas soufflé plainte ni mot, tant que personne ne s'était permis de souffler ni de parler.

Mais Passe-Partout venait d'ouvrir la bouche.

Impossible au gamin de tenir la sienne fermée.

Il se tut cependant, une fois son quatrain fredonné.

Les Invisibles se trouvaient au fond d'une grotte assez vaste.

Un rayon de lune traçait une ligne blanche, à

vingt pas au plus de l'excavation qui leur servaient d'abri.

— Nous voici dans la place, fit Passe-Partout à voix basse. Amis, jouons serré. Pas de bruit ! pas un mot ! réglez vos mouvements sur les miens.

Un silence de mort régnait parmi tous ces hommes.

Mouchette, furieux de ne pouvoir parler, se rapprocha du colosse, son camarade et son souffre-douleur, et lui pinça vigoureusement le molet gauche.

La Cigale ne bougea ni se retourna.

On l'aurait brûlé vif, que pour ne pas désobéir à son capitaine, il n'eût pas daigné laisser tomber un demi-gémissement sur ses bourreaux.

Ce stoïcisme attendrit le terrible *voyoucrate.*

— Allons ! allons ! fit-il à part lui... C'est pas si *rigolo* qu'au Petit-Lazari, mais je m'amuse tout de même. Faut voir la fin !

Un peu plus il criait : *La toile ou mes quatre sous!*

V

Une hyène prise au piége.

Le baron de Kirschmark et le général duc de Dinan avaient suivi la dame voilée.

Stupéfaits, consternés de voir leurs secrets à la merci d'une inconnue, ils lui avaient obéi avec une docilité et une promptitude auxquelles cette dernière ne devait assurément pas s'attendre.

Pourtant elle eut l'air de considérer leur acquiescement, leur obéissance, comme une conséquence toute naturelle de la visite à main armée qu'elle venait de leur rendre.

Pas un mot n'avait été échangé entre nos trois personnages depuis leur sortie de la maison.

Au bout de quelques minutes de marche silencieuse, ils atteignirent un kiosque placé au sommet d'une légère éminence entourée d'arbres, et dont les allées tortueuses formaient une espèce de labyrinthe.

Arrivée là, l'inconnue s'arrêta.

Les deux hommes, qui réglaient leur conduite sur la sienne, leur pas sur le sien, firent comme elle.

Ils pénétrèrent tous les trois dans le kiosque.

Ce kiosque, sorte de vide-bouteille, en bois brut à l'écorce intacte, était éclairé par des fenêtres de style ogival dont les vitres taillées en losanges, se soudaient les unes aux autres au moyen de rainures de plomb.

Rien n'était allumé dans ce réduit isolé.

Cependant les rayons de la lune, filtrant à travers le vitrage, y faisaient pénétrer une lueur assez forte pour qu'on ne se trouvât pas dans une obscurité complète.

Quelques instants suffisaient pour se familiariser avec cette demi-obscurité.

Un divan circulaire bordait l'intérieur de ce lieu de retraite.

Une table en chêne, surmontée d'un lustre antique, en composait, avec le divan, tout l'ameublement.

— Prenez la peine de vous asseoir, messieurs, et causons, dit la dame voilée, restant debout et s'appuyant contre la table.



Le baron et le duc prirent place sur le divan.

— Où diantre sommes-nous? demanda le premier en cherchant à s'orienter.

— M. le baron de Kirschmark ne se retrouve pas, ne se reconnaît pas dans sa propre demeure? répliqua la voix railleuse de l'inconnue.

— Je m'y reconnaîtrais si l'on ouvrait la fenêtre.

— Ouvrez-la, si vous trouvez la chaleur trop violente.

— On gèle!

— Et si vous désirez que, le hasard aidant, un espion égaré volontairement dans ces parages entende tout ce qui se dira ici.

— Je n'y tiens pas.

— Taisez-vous alors! fit rudement le faux duc de Dinan, et laissez madame s'expliquer.

— Je ne demande pas mieux. Que madame s'explique...

— Sur quoi! demanda-t-elle.

— Sur la raison qui vous a poussée à vous introduire par surprise...

— Dites : par force.

— Par force, soit, dans cette maison.

— A qui avons-nous affaire? questionna Kirschmark.

— De quel droit êtes-vous ici? ajouta le général.

La dame voilée restait calme sous cette avalanche d'interrogations, qui menaçaient de tourner en invectives.

Quand ses deux interlocuteurs se furent tu, elle répondit avec la plus grande froideur :

— Vous me semblez bien curieux, mes beaux messieurs. Depuis quand, dans une entrevue pareille à la nôtre, la partie qui tient le haut du pavé est-elle obligé de s'incliner devant celle qui le lui cède?

— Madame!... fit violemment le duc.

— Laissez-la donc parler, lui murmura vivement le baron à l'oreille.

— Quoique la moitié de vos questions me soit adressée par Son Exc. M. le duc de Dinan, auquel je ne donne le droit ni de m'interroger ni de se gendarmer contre ma présence, je consens à lui donner jusqu'à un certain point les renseignements qu'il me demande.

— C'est heureux! grommela ce dernier.

— Voyons.

— Vous désirez savoir qui je suis, messieurs. Je suis une femme qui a l'habitude de faire tout ce qui lui convient. Vous cherchez à deviner le but de ma présence dans cette demeure mystérieuse et triste? Je n'y suis venue que parce que mon bon plaisir, ma fantaisie m'y ont amenée. Là! j'ai parlé! Êtes-vous plus avancés maintenant?

— Je connais cette voix! se disait à part lui le duc de Dinan, fouillant dans ses souvenirs.

— Voilà des raisons qui n'en sont pas, riposta timidement le banquier.

— En voulez-vous d'autres?

— Mais... oui!

— En voici.

Les deux hommes se rapprochèrent machinalement l'un de l'autre.

Il leur semblait qu'en se serrant ils tiendraient mieux tête à l'attaque qu'ils allaient avoir à soutenir.

L'inconnue sourit.

Elle ne recula ni n'avança d'une ligne.

La duc de Dinan l'invita, du geste, à prendre place sur le divan.

Après avoir remercié, elle reprit :

— Toutes réflexions faites, rien ne m'oblige à vous apprendre le motif de ma présence.

— Alors... dit impatiemment le duc.

— Qu'il vous suffise de savoir que si un intérêt grave vous a réunis tous les deux dans cette demeure, où M. le baron de Kirschmark ne met pas les pieds une fois par an, où M. le duc de Dinan n'est venu que cette nuit, un intérêt non moins grave m'y attire.

— Et cet intérêt?

— Ne concernant que moi, je n'éprouve nullement le besoin de vous en donner connaissance.

— Baron, nous perdons notre temps ici, fit le général en se levant, c'est une farce de carnaval, une banale intrigue qui met ce voile sur le visage de madame; partons...

Kirschmark se leva.

— Restez ! s'écria l'inconnue.

Instinctivement, les deux hommes, qui touchaient dé à à l'entrée du kiosque, se retournère nt.

— Restez ! Je le veux.

— Au diable ! grommela le banquier.

— Non, madame, adieu.

Au moment où ils allaient disparaître, elle prononça lentement ces mots :

— Restez, Yvon Kernock.

Le baron revint sur ses pas.

— Restez, colonel Macé.

Le duc, frémissant, imita le baron.

Elle continua :

— Ces deux noms vous disent que votre passé m'appartient.

— Oh ! je saurai qui...

— Vous ne saurez rien, Macé le boucher, qui aujourd'hui tranchez du comte de Lestang, du duc de Dinan ; vous ne saurez rien, Yvon Kernock, qu'on appelle aujourd'hui Kirschmark, le baron millionnaire.

— Otez ce voile, madame ! cria le duc, s'élançant vers elle et étendant le bras.

— Je ne l'ôterai pas, monsieur ; non point que je redoute une reconnaissance aujourd'hui même. Vous ne me connaissez pas. Vous ne m'avez jamais vue.

— Que vous importe, alors ?

— Mais nous pouvons nous rencontrer plus tard, et je ne veux pas que vous puissiez dire : C'était elle.

— Vous ne voulez pas !

— Non, duc ! votre ignorance fait et fera ma force. Pourquoi me désarmer ? En cas de besoin, je vous le déclare, je compte user de cette force contre vous et contre votre associé.

— Par Dieu qui nous entend ! hurla le duc hors de lui, je...

— Dieu ne se mêle pas de vos affaires, monsieur le duc, répondit l'inconnue de son ton le plus sardonique, et cette indifférence divine est votre seule chance de réussite.

Le baron, plus fin que son complice, cherchait à percer les ténèbres qui lui cachaient les traits de cette femme, son ennemie ou son amie la plus dangereuse.

Mais la nuit et l'épaisseur du voile noir lui servaient doublement de bouclier.

Le banquier vit qu'il fallait capituler.

Il attendait le moment de traiter aux meilleures conditions.

— Vous le comprenez à présent, ajouta-t-elle, je vous tiens.

— C'est vrai, dit franchement Kirschmark.

— Je puis vous perdre.

— Ou nous tirer d'un mauvais pas.

— Vous l'avez dit. Voulez-vous mon aide ? Me

voulez-vous contre vous? Répondez, mais répondez vite. Le temps presse; réfléchissez pendant que je vous parle. Il me faut un *oui* ou un *non*, bien clair, bien précis.

— Vous êtes seule, vous, femme, entre deux hommes résolus, armés; ne les réduisez pas au désespoir! fit le duc en se contenant de son mieux.

— Seule! fit-elle ironiquement, vous êtes certains du contraire. Entre deux hommes, oui, mais entre deux hommes qui tremblent, et dont, à mon premier geste, à mon premier cri, la vie ne pèserait pas un fétu.

Le duc et le baron comprirent qu'elle disait vrai.

Il n'y avait pas de temps à perdre.

Ils allèrent droit au but.

— Si vous ne consentez pas à nous expliquer l'intérêt, la raison qui vous jette dans nos secrets et dans notre parti, nous apprendrez-vous au moins quel danger nous menace?

— Avant peu, les *Invisibles* seront ici, répondit-elle sèchement.

Tout préparés qu'ils fussent à cette nouvelle, le duc et le baron se regardèrent effarés.

— Comment le savez-vous?

— Que vous importe? Je le sais. Cela doit vous suffire.

— Il nous sera impossible de nous entendre, madame, si, tout au moins pour ce qui concerne nos intérêts communs, nous ne jouons pas cartes sur table.



— En cela vous avez raison, monsieur le duc, repartit la dame voilée après un court instant de silence.

— Qui vous a si bien renseignée?

— M. Jules!

— Lui seul?

— Un autre encore... Il n'y a donc pas l'ombre d'un doute, pour moi, sur leur arrivée prochaine. Si le pavillon où nous nous trouvons en ce moment n'était pas gardé par vingt hommes sûrs et m'appartenant, je ne m'étonnerais pas de les voir surgir dans l'ombre au milieu de nous.

Le duc de Dinan, sentant la vérité des paroles de l'inconnue, céda la parole au banquier.

Celui-ci alla droit au fait :

— Cela admis...

— Vous l'admettez donc?

— Procédons par hypothèse, madame, en partant de l'inconnu nous arriverons au connu, répliqua son interlocuteur, qui faisait de l'esprit sans le savoir.

— Continuez.

— Cela admis, à quel prix mettez-vous le secours que vous nous offrez... à notre corps défendant?

— Je ne vous poserai qu'une seule condition.

— Laquelle?

— Avant de la poser, j'aurai une question à vous adresser.

— Dites, madame.

— La maison où nous sommes appartient à monsieur le baron Kirschmark, n'est-il pas vrai?

— A moi, oui.

— Le kiosque aussi, naturellement?

— Naturellement.

— Ce kiosque me plaît.

— Ravi, madame, qu'il soit de votre goût, répliqua le banquier, qui ne comprenait pas où son interlocutrice désirait en venir.

— Je vous l'achète.

— Hein? quoi?

— Je vous l'achète.

— Le kiosque? fit le banquier étonné.

— Le kiosque, oui.

— Mais le kiosque tient au parc.

— J'achète le parc.

— Mais le parc attient à la maison, au château.

— Eh bien! j'achète le château, la maison.

— Vous achetez tout, madame?

— Tout. Combien l'estimez-vous?

— Cent... deux cent mille francs..... au moins.

— Je prends le kiosque, le parc, la maison, dans l'état où ils se trouvent...?

— Comment?

— Vous me comprenez bien...

— Parfaitement.

— Sans que vous ayez le droit d'en enlever une épingle.

— Vous plaisantez, madame.

— Non pas, baron, je vous ai dit que nous n'avions pas le temps de rire. Est-ce marché conclu ?

Kirschmark ne savait plus où donner de la tête.

— Ma maison n'est pas à vendre, finit-il par répliquer.

— Je vous en donne trois cent mille francs.

— Impossible.

— Quatre cent mille !

— Non !...

— Cinq cent mille, dit tranquillement la dame au voile.

— Vous êtes donc bien riche ? s'écria le baron, qui rugissait intérieurement de se voir obligé de refuser une si bonne aubaine.

— Consentez. Je paie dans une heure.

Kirschmark frissonnait.

Des gouttelettes de sueur froide perlaient à la racine de ses cheveux.

Un violent combat se livrait dans son for intérieur.

— Non ; décidément non, se décida-t-il à répondre ; je vous le répète, ma maison n'est pas à vendre.

— Allons ! allons ! riposta l'inconnue avec calme, on m'avait bien dit que vous teniez à cette propriété.

— Dame... oui.

— Je le vois bien. Et vous y tenez outre mesure.

— Je désire la garder pour le moins autant que

vous désirez l'acquérir, fit le banquier avec un sourire moitié fin, moitié soupçonneux.

Le duc de Dinan, qui connaissait de longue date l'avarice proverbiale et l'âpreté au gain du baron millionnaire, restait stupéfait devant cet entêtement et ce désintéressement.

Cette dernière qualité surtout était tellement en dehors du caractère de son complice, que d'étranges idées se mirent à germer dans son esprit.

Il avait écouté distraitement jusque là l'entretien du baron et de la dame voilée.

A partir de ce moment, il y prêta une attention soutenue.

Une rafale de mauvaise musique passa sur la tête de nos trois personnages; l'*Ile d'amour* et le *Grand-Vainqueur* luttaient à coups de fausses notes. Quand le vent l'eut emportée, l'inconnue reprit :

— C'est bien. La maison est à vous. Libre à vous de la vendre ou de la garder. N'en parlons plus.

Kirschmark respira.

— C'était une fantaisie. Je m'en passerai.

— Croyez à mes regrets.

— Bien, bien, nous recauserons de cela plus tard, si nous nous trouvons à même de débattre cette question une seconde fois.

— Espérons que...

— Revenons à la condition que j'ai à vous poser.

— Cette condition... ce n'est donc pas l'achat de...

— Vous êtes fou, baron, dit l'inconnue avec un éclat de rire, dont la note aïgue et pleine de raillerie fit courir un frisson d'épouvante dans les veines de ses deux auditeurs.

— Nous vous écoutons, madame.

Elle allait continuer.

Un léger bruit la força à s'arrêter.

Elle leur imposa silence du geste.

Le duc et le baron demeurèrent immobiles.

Un homme parut à l'entrée du kiosque.

Il était masqué, lui aussi.

Il s'approcha de la dame voilée, échangea rapidement avec elle quelques mots dans une langue inconnue des deux autres, puis il sortit.

— Messieurs, ajouta l'inconnue, l'heure du péril approche. On vient de m'en avertir. Des gens suspects rôdent autour des murs qui entourent le parc et la maison. Décidez-vous.

— Au nom de Dieu, madame, cette condition, quelle est-elle? demanda le banquier avec une angoisse que l'approche du danger rendait croissante.

— Dites, madame, dites, fit le général.

— Je crois que le moment est venu de vous l'apprendre, répondit-elle sans pouvoir déguiser une pointe d'ironie victorieuse. En vérité, il me semble imposssible que vous ne l'acceptiez pas.

— Parlez!

— Voici ce que je demande, ce que je désire, ce que je veux, monsieur le baron de Kirschmark, monsieur le duc de Dinan, voici ce que je veux!

Les deux hommes buvaient chacune de ses paroles.

Elle allait achever.

Une voix forte se fit entendre au lieu de sa voix pleine d'harmonie, même dans ses moments les plus impétueux.

Cette voix ne prononça qu'un seul mot :

— Inutile!

Et les fenêtres du kiosque volèrent en éclats, et des hommes armés jusqu'aux dents, la figure barbouillée de suie ou masquée par un loup de velours noir, apparurent, élevant des lanternes sourdes à hauteur de tête de la dame voilée.

L'âme de ces lanternes convergeant vers le contre du kiosque, les nouveaux venus demeuraient dans l'ombre, tandis que les trois complices se trouvaient dans un cercle de lumière.

Aucun de leurs mouvements ne pouvait, de la sorte, échapper à leurs adversaires.

A cette voix, à ce mot, l'inconnue se retourna comme une hyène prise au piége.

— Démon! s'écria-t-elle.

— Les Invisibles! murmura Kirschmark en se laissant tomber sur le divan qui se trouvait derrière lui.

— J'aime mieux cela ; au moins ce sont des hommes ! fit le duc retrouvant toute son énergie et sa bravoure d'ancien soldat en présence du danger et de la lutte prochaine.

Et il mit le pistolet au poing, attendant le premier mouvement agressif de ses adversaires.

La même voix railleuse et tranquille reprit :

— Madame la comtesse de Casa-Real daignera-t-elle nous donner quelques minutes d'audience?

La comtesse, c'était bien elle, ne répondit rien.

Puis, jetant un cri de rage étouffée, se ramassant sur elle-même, elle tira un poignard de son sein, un de ces cris malais à la piqûre empoisonnée, et elle se rua l'arme haute sur l'homme qui venait de parler, et qui se tenait immobile, à l'entrée du kiosque.

VI

Mouchette ténor léger.

Le personnage sur lequel la comtesse Hermosa de Casa-Real s'était précipitée avec tant de furie était perdu, si la pointe de l'arme empoisonnée avait effleuré son épiderme.

Il comprit le danger terrible qui le menaçait.

Il connaissait de longue date ce poignard malais.

Il savait que la créole ne se lançait jamais dans une de ces aventures mortelles sans avoir en main le moyen de faire payer cher sa défaite.

La laisser arriver jusqu'à lui, c'était se livrer à une mort certaine, à une mort horrible.

Tirer sur elle comme sur un homme, c'était impossible, c'était lâche!

Passe-Partout (nos lecteurs l'auront bien reconnu) ne pouvait ni ne devait le vouloir.

Il fallait prendre pourtant une résolution rapide comme les mouvements félins de son implacable ennemie.

Elle n'était plus qu'à deux pas de lui.

Son bras se levait pour frapper.

La lame bleuâtre, acérée, se balançait dans l'air.

Tous les spectateurs de cette scène imprévue, amis ou adversaires du chef des Invisibles, haletaient, immobiles, dans l'attente d'un dénoûment qui ne pouvait être que sanglant.

Au geste que fit Passe-Partout, la comtesse de Casa-Real dut croire comme eux que si elle manquait son coup, si elle ne le tuait pas, elle était morte.

Il n'en fut rien.

Passe-Partout venait bien de lever sur la créole une main armée d'un pistolet qui ne laissait jamais échapper vainement une balle.

Mais au lieu de viser la femme, ce fut le cris malais qu'il chercha à atteindre, et, chose incroyable! il l'atteignit.

En deux fois moins de temps qu'il ne nous en faut pour raconter cette preuve d'adresse merveilleuse, la créole se trouva arrêtée dans son élan, et ne tenant plus à la main que le manche de cette arme mortelle sur laquelle s'étayait sa soif de haine et de vengeance.

La lame, brisée par la balle de Passe-Partout, avait volé en éclats.

La comtesse de Casa-Real ne pouvait en croire ses yeux.

Elle ne cessait de jeter ses regards tantôt sur sa main désarmée, tantôt sur l'homme qui la bravait si audacieusement, et lui faisait grâce de la vie au moment où elle se croyait maîtresse de la sienne.

La rage, le désespoir, toutes les passions mauvaises lui montèrent du cœur au cerveau.

Elle voulut parler, elle ne le put pas.

Toute son énergie se fondit dans un geste de menace terrible qu'elle adressa à Passe-Partout, impassible et immobile sur le seuil du kiosque.

Un cri s'échappa enfin de sa gorge oppressée ; elle fit un pas, et, vaincue par les événements successifs qui venaient de se passer, de détruire ses espérances et de la terrasser au moment où elle se croyait victorieuse, elle tomba évanouie sur le parquet.

— Il sera toujours difficile de s'entendre avec une nature... primitive, dit le comte de Warrens de sa voix la plus tranquille. Çà ! deux hommes de bonne volonté pour transporter Mme la comtesse de Casa-Real jusque dans une des salles du château où il sera possible de lui donner les soins nécessaires.

Deux hommes entrèrent.

A l'un d'eux, Passe-Partout donna des instructions qui ne furent pas entendues des autres assistants.

Ils prirent la créole; puis, la posant sur un des coussins du divan, le premier des compagnons de Passe-Partout lui appuya la tête sur son épaule, et soulevant le coussin à l'aide de l'autre, ils quittèrent le kiosque au milieu d'un silence général.

Ni le duc ni le baron n'osèrent élever la voix ou s'entremettre pour savoir ce que réellement le chef des Invisibles avait décidé sur le sort de la créole.

Ils avaient bien assez de se tirer eux-mêmes d'affaire.

Ses deux affidés partis emportant la comtesse de Casa-Real, Passe-Partout fit un signe; les porteurs de lanternes disparurent.

Il demeura seul avec les deux personnages dont la comtesse voulait faire ses alliés ou ses complices.

Pour eux, ils se sentaient tombés de Charybde en Scylla. Ils en étaient venus à regretter cette femme qui tout à l'heure les tenait tremblants sous sa parole hautaine et impérieuse, cette femme qui connaissait leur vie passée, leur vie mystérieuse et dont eux, ils ne savaient maintenant que le nom.

Ce nom, du reste, ne leur avait rien appris.

Ils avaient eu beau se creuser la cervelle pour deviner ou se rappeler par quel fait de leur existence aventureuse la créole se trouvait avoir besoin de leur secours.

Ils ne devinaient rien.

Ils ne se souvenaient de rien.

Force leur fut de se concentrer pour répondre de leur mieux au nouvel antagoniste qui venait de surgir devant eux.

— Maintenant que nous voici seuls, et entre hommes, nous allons nous entendre rapidement, messieurs, leur dit celui-ci, se jetant sans façon sur le divan, à la place qu'ils occupaient eux-mêmes pendant leur entretien avec la comtesse.

— C'est tout notre désir, répondit le banquier.

— Vous allez tout d'abord remettre dans vos poches ou à votre ceinture des armes qui ne pourraient que vous attirer un traitement... désagréable.

— Pardon, fit la duc, mais je ne...

— Je vous ai dit, monsieur, que nous n'avions pas de temps à perdre. Veuillez bien ne pas me forcer à répéter, à réitérer des prières qui deviendraient des ordres au besoin.

— Pardieu !...

Le banquier saisit le bras de son compagnon d'infortune et répliqua pour lui :

— Vous excuserez mon ami le géneral, monsieur... monsieur...

— Passez, monsieur le baron, passez... mon nom n'est d'aucune utilité dans l'occurrence présente.

— Ainsi, nous allons signer un traité où nous n'apposerons que nos signatures...

— Vous verrez, baron, que vous n'en serez pas moins engagé pour cela, fit Passe-Partout sur le ton de la plus parfaite amabilité.

— Hum? gronda le duc avec rage, si je m'en croyais...

— Si vous m'en croyez, intervint encore Kirschmarck, qui voulait avant tout se sauvegarder de la violence naturelle du faux duc de Dinan, si vous m'en croyez, vous suivrez mon exemple.

— Et cet exemple?

— Le voici. Quand on n'est pas le plus fort, voyez-vous, cher ami, il faut être le plus confiant.

— Parfait! dit Passe-Partout. On ne parle pas plus logiquement.

— Enfin? demanda le général.

— Enfin... attendez et imitez-moi.

Ce disant, le banquier sortait de ses poches deux admirables petits revolvers à six coups qui, dans les mains d'un homme résolu, valaient une escorte de garde civique, et il les déposait sur la table.

— Rendre mes armes! cria le duc.

— Non pas les rendre, les donner, les confier à monsieur...

— Qui vous les rendra, lui, ajouta Passe-Partout en riant, quand vous n'aurez plus l'idée de vous en servir à votre propre détriment.

— Jamais! dit le duc.

— Jamais? demanda tranquillement son adversaire.

— Jamais!

— *Compagnons de la lune!* fit Passe-Partout.

Sur ces quatre mots, prononcés sans la moindre

violence, comme s'ils n'eussent même pas été un appel, le duc se sentit saisi par trois hommes qui, malgré sa résistance désespérée, le réduisirent à l'immobilité la plus complète.

— Lâches! hurla-t-il; lâches! qui vous mettez vingt contre un!

— Nous ne sommes pas des lâches, monsieur, puisque nous vous laissons nous insulter sans nous résoudre à toucher un des cheveux de votre tête; mais nous serions des imbéciles si, à un lutteur de votre trempe et de votre caractère, nous laissions des moyens d'action et d'attaque comme ceux que vous portez à votre ceinture.

— Misérables lâches! criait le général au comble de l'exaspération.

— Encore! fit le chef des Invisibles; votre ami finira par lasser la patience des miens, monsieur le baron. Rendez-lui donc le service de le désarmer de vos propres mains, afin que cette petite opération lui paraisse moins désagréable.

— Volontiers, répondit Kirschmark.

Peu d'instants après, tous les engins de guerre qui garnissaient la ceinture du faux duc de Dinan avaient rejoint les revolvers du banquier.

— Là, causons raison maintenant.

Sermonné à outrance par le banquier, tremblant pour sa peau et pour ses millions, le général consentit à se calmer et à écouter ce qui allait se dire entre lui et leur adversaire victorieux.

Mais il était écrit que, cette nuit-là, le baron de Kirschmark et le prétendu duc de Dinan n'auraient pas le mot de la charade qui se jouait autour d'eux.

Ils s'étaient vus, peu d'instants auparavant, dans l'obligation de courber la tête sous les exigences de la comtesse de Casa-Real.

Ils se voyaient, à présent, forcés de passer sous les fourches caudines du chef des Invisibles.

Et cela sans se douter, en quoi que ce fût, du motif qui leur avait suscité ces redoutables ennemis.

Pour les Invisibles, à la rigueur, les deux complices comprenaient leur apparition, en qualité d'alliés des vrais Dinan de Lestang, quoiqu'à tout prendre ils ne se rendissent pas un compte exact de l'intérêt propre que les membres de cette société pouvaient avoir dans cette restauration tardive.

Quant à ce qui concernait la créole, ils jetaient, selon le pittoresque langage de maître Mouchette, *leur langue aux chiens.*

Il était donc écrit qu'ils ne sauraient rien.

En effet, à l'instant même où Passe-Partout ouvrait la bouche pour entamer le premier article de leur traité, un sifflement aigu se fit entendre.

Le cri de ralliement s'échangea entre un des porte-lanternes et le siffleur mystérieux.

Le mot d'ordre fut donné.

Passe-Partout se tut et se leva vivement.

Il sentait planer sur sa tête un orage imprévu.

Il allait appeler, questionner ses sentinelles, quand une ombre falote bondit au milieu du kiosque.

— Mouchette ! murmura le chef des Invisibles.

— Moi, patron !

— Qu'y a-t-il, mon enfant?

— Je puis parler? fit le gamin en montrant le baron et le général, qui ne savaient pas à quel saint se vouer.

Leur position tournait toujours dans un cercle tellement vicieux qu'il leur était impossible de s'intéresser à un parti plutôt qu'à l'autre.

Il y avait réellement de quoi se donner au diable !

Cette maison isolée, cette retraite où nulle âme vivante ne pénétrait trois cent soixante-quatre jours sur trois cent soixante-cinq, devenait un rendez-vous général, le jour même qu'ils avaient choisi pour régler définitivement leur position respective.

A la question de Mouchette, Passe-Partout répondit avec son inaltérable sang-froid :

— Explique-toi, mon enfant, ces messieurs seront discrets.

— Ils l'ont promis?

— Non, je te le promets pour eux.

Kirschmark poussa un soupir d'inquiétude.

Le général sacra un de ses plus beaux jurons.

Mouchette reprit :

— Patron, il faut *filer*.

— C'est ce que je compte faire avant peu.

— Il faut *filer* tout de suite.

— Pourquoi ?

— Les frélons ont déniché la ruche en l'absence des abeilles.

— Les frélons?

— Les *mouches*, si vous voulez.

— Parle plus clairement ! s'écria Passe-Partout avec un commencement d'impatience.

— Le *club de la rousse!* quoi ! les *frangins* à Coquillard ! la police... la contre-police, si vous aimez mieux.

— Ah ! ah ! tu les as vus?

— Vus ! entendus ! suivis et devancés ! répondit le fils de la Pacline, avec un noble orgueil.

— Et Charbonneau-Coquillard est encore à leur tête?

— Oui... j'en croyais à peine mon orbite gauche... Il faut que la sienne, de tête, soit en caoutchouc. Il ne se ressent seulement pas des atouts qu'il a reçus.

Le comte réfléchit un moment.

Puis, se tournant vers Mouchette, il lui dit :

— Écoute, petit.

L'enfant s'approcha de lui.

Le comte lui donna ses instructions à voix basse.

— Suffit ! fit Mouchette en battant un entrechat.

— Tu m'as bien compris?

— Oui, mon général.

— Encore une fois, n'est-ce pas, tu es bien cer-

tain que la route nous est coupée du côté de la grotte par où nous sommes arrivés?

— Pas encore, patron.

— Bien, qu'on veille de ce côté-là surtout, tu m'entends?

— Alors, nous allons recommencer! répliqua Mouchette, dont le naturel moqueur ne pouvait longtemps se contenir, même en face de son chef, de cet homme qu'il regardait presque comme un demi-dieu.

— Drôle! fit Passe-Partout gaiement... tu as raison... Va et sois fidèle...

Le gamin partit à toutes jambes.

Il ne tarda pas à disparaître à travers les arbres.

— Compagnons, en retraite du côté de la maison, dit alors le chef des Invisibles. Là nous pourrons attendre nos renforts.

Voyant qu'on allait exécuter ce mouvement de retraite, le baron de Kirschmark éleva la voix pour demander ce que lui et son complice avaient à faire?

Les laissait-on libres de se retirer?

Fallait-il qu'ils s'engageassent d'honneur à ne point se réunir aux ennemis de Passe-Partout?

— Vous nous suivrez, lui répondit ce dernier.

— Permettez, mais il va y avoir rencontre, lutte peut-être... s'écria le banquier avec un léger frisson d'appréhension.

— C'est probable.

—Comment! c'est probable! mais je ne suis pas un homme de guerre et de sang, moi!

— Eh bien! vous recevrez les coups, vous n'en donnerez pas. Voilà tout.

— Charmante plaisanterie! murmura Kirschmark. Voyons, messieurs, entendons-nous. Que voulez-vous de nous, en somme?

— Vous le saurez plus tard en nous suivant. Finissons-en.

Sur un signe de Passe-Partout, deux hommes s'approchèrent du baron, deux autres du duc. Ils tenaient des cordes.

— Prétendez-vous porter la main sur moi? demanda le duc.

— Un peu! répondit la Cigale en lui mettant la main sur l'épaule.

Le complice de Kirschmark voulut essayer de résister.

Ce fut en vain.

Le géant le maîtrisa aussi facilement qu'une femme joue avec un enfant de cinq ans.

Le banquier terrifié n'essaya pas l'ombre de résistance.

En dix secondes, on leur mit ce que le digne M. Jules appelait si pittoresquement les *poucettes de l'amitié.*

— Si jamais je vous rencontre seul et face à face, hurla le faux duc de Dinan à Passe-Partout, qui ne s'occupait que des précautions à prendre

pour se tirer du guêpier où il avait entraîné ses affidés, je vous tuerai.

— Moi, monsieur ?

— Vous... et comme un chien !

— On tue comme on peut.

— Je vous le jure !

— Vous en êtes bien libre.

— Foi de gentilhomme !

— Vous êtes donc gentilhomme, monsieur le duc ? dit simplement Passe-Partout.

Ce dernier trait démonta son prisonnier.

Il tomba de toute la hauteur de sa colère, et ne trouva plus rien à répondre.

La conscience de sa honte et de son impuissance, la conviction que le chef des Invisibles savait aussi à quoi s'en tenir sur son méprisable passé, lui donna un coup de massue.

Il se referma dans un silence farouche.

— La Cigale, Mortimer ! appela Passe-Partout.

Le géant et l'Écossais vinrent prendre ses ordres.

Pendant qu'il les leur donnait, la musique et la danse menaient toujours grand train dans les guinguettes environnantes.

On entendait par intervalles les cris de danseuses échevelées et les hurlements éraillés des buveurs fatigués, mais non assouvis.

Passe-Partout et ses quatre fidèles compagnons entraînèrent le banquier et le général du côté de la maison isolée.

Les Invisibles n'étaient pas en nombre.

Mais, aussi braves les uns que les autres, ils ne reculaient devant aucun obstacle.

Chacun d'entre eux comptait sur son frère d'armes. Il y comptait jusqu'à la mort.

La Cigale tenait, pour ainsi dire, en laisse le faux duc de Dinan.

Mortimer était préposé à la garde du banquier, prisonnier plus commode.

Ils avaient tous deux l'ordre de leur faire sauter le crâne au premier cri, au premier geste impliquant une intention de traîtrise.

Les deux prisonniers étaient prévenus.

On marchait dans le plus profond silence.

Passe-Partout éclairait la marche.

Rioban et San Lucar le suivaient, l'arme au poing.

Derrière eux venaient Mortimer et la Cigale avec leurs prisonniers.

Au moment où leur petite troupe sortait d'une allée étroite et sombre, et où elle allait s'engager sur une pelouse se prolongeant jusqu'au fronton du château, ces mots retentirent à leurs oreilles :

— Arrêtez ! au nom de la loi !

Les Invisibles demeurèrent immobiles.

Le baron et le duc firent comme eux, quelque envie qu'ils eussent de les planter là bel et bien.

Mais ils sentaient le froid du canon de l'arme tenue par Mortimer et par la Cigale.

Passe-Partout fit un pas en avant.

Il se trouva en présence d'une dizaine d'individus armés jusqu'aux dents.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Cela ne vous regarde pas, répondit celui qui paraissait le chef de cette escouade rangée sur une seule ligne. Bas les armes !

— Vous dites?

— Bas les armes !

— Mais pour nous rendre à votre gracieuse invitation, sylphe, lutin, caporal de la garde nationale, ou qui que vous soyez, il faudrait en avoir.

— Avoir quoi ?

— Des armes.

— Et vous n'en avez pas ?

— Comme vous le constatez, sylphe, lutin ou...

— Avez-vous fini *vos farces*, vous, là bas?

Le chef des Invisibles, tout en répondant d'une façon distraite, évasive, légère, aux questions qui lui étaient adressées, jetait un regard investigateur autour de lui.

Tout était tranquille.

Il chercha à percer les ténèbres.

Aucun bruit.

Il fallait gagner du temps. Ce n'était pas chose facile.

— Vous décidez-vous ? demanda une seconde fois le chef de la troupe opposée.

— Oui.

— Vous vous rendez?

— Sans aucun doute.

— A la bonne heure. Avancez à l'ordre.

Passe-Partout avança.

— Pardon, fit-il de son air le plus innocent, je n'ai pas besoin de vous prier de vouloir bien nous exhiber le mandat en vertu duquel vous nous arrêtez.

— Un mandat?

— Sans doute; vous devez en avoir un.

— J'en ai un.

— Puis-je le voir?

— Ici, à la belle étoile! répliqua l'autre en ricanant; vous n'y verriez pas assez pour le déchiffrer.

— J'essayerai.

— On vous le montrera à l'ombre.

— Ça ne nous changera pas, fit le plus doucement du monde Passe-Partout, qui voyait grouiller quelque chose dans le lointain.

— Voyons, pas tant de raisons! fit brutalement son interlocuteur, obéissez!

— A qui?

— A moi. Rendez-vous, ou sinon...

Tout à coup une voix stridente s'éleva dans la nuit.

— Hein! qu'est-ce que c'est que ça? fit le chef des arrivants.

La voix chantait ou plutôt détonnait les couplets

d'une romance bien connue alors dans les rues de Paris :

Du haut en bas,
C'est moi qui ramone,
Pour peu qu'on me donne,
Voilà mes deux bras.

Cette chanson avait un signification secrète pour le chef des Invisibles, car, aux premières notes, il se replia vers les siens, en murmurant :

— Attention !

Le chanteur nocturne continua en se rapprochant :

Ainsi tout couvert de suie
Le pauvre Jacquot chantait,
Et bravant le froid, la pluie,
Gaîment dans ses doigts soufflait.

— C'est Moumou ! fit la Cigale.

— Silence ! murmura Passe-Partout.

— Au diable le hibou et sa chanson, gronda le chef de la troupe ennemie.

La voix reprit, plus rapprochée :

C'est qu'il pensait à sa mère
Qui tout là-bas l'attendait,
Et Jacquot, dans sa misère,
Tout bas, tout bas répétait :
Du haut en bas,
C'est moi qui ramone,
Pour peu qu'on me donne,
Voilà mes deux bras !

C'était bien Mouchette qui chantait.

Il apparut bientôt après.

Et, les mains dans ses poches, reprenant son air en sourdine, le nez au vent, il s'avança insoucieusement entre les deux troupes rivales et prêtes à se charger.

— Va-t'en de là, crapaud! cria le chef de la seconde troupe.

— Plus que ça d'histoire naturelle! riposta le gamin; monsieur m'honore!

— Ote-toi, nom de nom!

— Non.

— Eh bien! sacrebleu! qu'on lui passe sur le corps!

— Un moment, dit alors Passe-Partout en s'interposant et en servant de cuirasse au courageux enfant.

— Vous devenez raisonnable!

— Je change d'avis, en effet.

— Vous vous rendez, à la bonne heure!

— Non pas. Ce n'est pas précisément cela, répondit le chef des Invisibles avec la plus grande tranquillité.

— Ah! alors...

— Alors, ne vous reconnaissant pas le droit de vous introduire à une heure aussi avancée, sans mandat légal, dans un propriété particulière...

— Elle est bonne celle-là! cria l'autre, vous y êtes bien, vous!

— Je n'ai pas eu la prétention de vous arrêter, moi.

— C'est heureux !

— En conséquence, j'ai l'honneur de vous prévenir que si vous ne nous livrez point passage, nous repousserons la force par la force.

Tout en s'exprimant de la sorte, Passe-Partout avait changé son ordre de bataille.

Les Invisibles et leurs prisonniers formaient un total de huit hommes.

Passe-Partout avait d'abord enjoint à Mortimer et à la Cigale de placer le baron de Kirschmark et le faux duc de Dinan en avant de leur petite troupe, de manière à s'en servir comme de boucliers.

Insensiblement il s'était reculé, puis placé, tenant Mouchette à sa droite, derrière la Cigale, tandis que l'enfant se cachait derrière Mortimer.

Les quatre autres s'étaient postés derrière Passe-Partout et Mouchette.

De la sorte, le banquier et son complice couvraient les six Invisibles de leurs corps.

On jugera facilement du triste état dans lequel se trouvait le baron millionnaire.

Quant au général, ce n'était pas la première fois qu'il voyait le feu de si près.

Il fit bonne contenance.

L'affaire allait s'engager.

Le chef du parti ennemi, voyant ces deux personnages mis en avant, désarmés, les mains

liées, arrêta le feu qu'il allait commander.

— Qui sont ces deux-là? demanda-t-il vivement.

— Répondez, messieurs, fit Passe-Partout.

— Je suis le baron de Kirschmark! cria le banquier de toute la force de ses poumons.

— Et moi, le général duc de Dinan.

— Bigre! pensa le chef des adversaires de Passe-Partout. Soyons prudent.

— Ne tirez pas, pour l'amour du bon Dieu! continua Kirschmark du ton le plus suppliant.

— Ne craignez rien, monsieur le baron,

— Merci, vous pourrez passer à ma caisse demain.

— Et moi? demanda timidement Mouchette.

— Toi, tout de suite, ajouta la Cigale, si monsieur le baron dit encore un mot.

— Je me tais! je me tais, fit le banquier tout tremblant.

Le chef des ennemis de Passe-Partout réfléchit que l'opération devenait doublement avantageuse pour lui.

Capturer six membres de l'association des Invisibles, c'était déjà un exploit de belle taille!

Mais délivrer le banquier et le grand seigneur des mains de ses bandits, il y avait de quoi se retirer du commerce, riche jusqu'à la fin de ses jours.

Le résultat de ses réflexions fut le commandement suivant qu'il donna aux siens;

— Pas de balles! vous autres! à la baïonnette et en avant!

La voix de Mouchette se remit à chanter sur une octave plus élevée :

> Du haut en bas
> C'est moi qui ramone...

avant qu'il n'eût commencé le troisième vers de ce refrain, le cri:

— Compagnons de la lune, en avant!

Retentit sur la gauche, poussé comme par une trompette guerrière.

Et le colonel Martial Renaud apparut, courant au pas gymnastique, appelé *pas des chasseurs*, et suivi d'une vingtaine d'hommes, masqués, voilés ou le visage noirci.

La situation devenait critique pour les prétendus agents de police.



VII

Ce que peut contenir le pied d'une table moyen âge.

Pendant que ces choses se passaient dans le parc et dans le jardin de la maison isolée, la vieille Brigitte, que nous avons vue recevoir d'une façon si originale le baron de Kirschmark, son maître et seigneur, rentrait dans la salle du rez-de-chaussée, où elle l'avait laissé tête à tête avec le général duc de Dinan, et où se trouvaient en ce moment Edmée et le vieux sergent.

Après s'être assurée que personne ne pouvait la voir, que nulle oreille indiscrète ne se tenait aux écoutes, elle ouvrit de nouveau la porte de communication.

— Entrez, maintenant, monsieur le vicomte, dit-elle, la place est libre.

Un homme, jeune encore, il avait trente ans au plus, pénétra vivement dans la chambre où elle se tenait.

Cet homme, le frère d'Edmée, le petit-fils du vieillard auquel le comte de Warrens et le colonel Martial Renaud donnaient le titre de duc de Dinan, demanda immédiatement au père Pinson :

— Où sont nos amis?

— Je l'ignore, répondit celui-ci, nous ne faisons que d'arriver, la demoiselle et moi.

— Et vous, Brigitte, le savez-vous?

— Non, monsieur le vicomte, mais vous pouvez être certain que si vos amis ne sont pas encore arrivés, vos ennemis vous entourent.

— Dis-tu vrai?

— Ils emplissent le parc. Je les ai vu; quant à vos amis...

— Ils ne tarderont pas, s'écria-t-il vivement. C'est l'heure convenue. Sommes-nous seuls dans la maison?

— Je l'espère, répliqua la vieille servante

— Bien. Nous n'avons pas un instant à perdre.

— Vous pouvez vous mettre à l'œuvre, à l'instant même.

— Mais si l'on nous surprenait...

— Ma foi, ce serait tant pis pour les curieux.. grommela le sergent.

— Ou pour les importuns. En vérité, je ne sais si l'arrivée des nôtres ne me troublerait pas tout autant que celle de nos implacables adversaires.

Edmée, qui n'avait pas encore pris part à cette rapide conversation, se dirigea silencieusement vers la porte.

— Où allez-vous, ma sœur? interrogea le vicomte.

— Je ferai le guet au dehors.

— Vous!

— Moi-même, mon frère. Ne craignez rien pour moi... J'ai l'habitude des ténèbres. Je veillerai et nul ne parviendra jusqu'à vous, sans que je vous prévienne.

— Edmée, vous auriez dû ne pas venir ici.

— Raoul, vous vous défiez de mon courage, vous avez tort, fit-elle de sa voix douce mais ferme.

— Je suis sûr de votre cœur, je le sais, au besoin, il ne vous faillira pas... mais je me reproche la faiblesse qui m'a poussé à vous permettre de m'accompagner ici.

— Je serais venue seule.

— Nous perdons le temps, dit la vieille Brigitte. Chaque minute nous apporte un danger, monsieur le vicomte!

— Vous entendez, mon frère!

Le vicomte de l'Estang hésitait encore.

Le père Pinson s'approcha de lui et s'écria, avec cette solennité impérieuse dont il ne se départait jamais :

— Laissez aller la demoiselle, notre jeune monsieur. Elle est d'une race vaillante. J'en réponds. D'ailleurs, Dieu est avec elle.

Le vicomte de l'Estang embrassa la jeune fille sur le front.

— Allez donc! reprit-il au bout d'un court instant de réflexion.

— Merci, mon frère.

— Et surtout, au moindre bruit, à la moindre alerte, appelez, nous accourrons.

Elle sortit, après avoir adressé à son frère un geste affirmatif en guise de réponse.

Les deux hommes la suivirent du regard.

Ils la virent s'embusquer derrière le tronc noueux d'un sycomore.

La jeune fille demeura immobile, comme une statue.

Rassuré sur la position qu'elle venait de choisir, et convaincu d'être à portée de l'entendre et de la secourir au plus vite, le vicomte de l'Estang se tourna vers la vieille servante :

— Agissons! lui dit-il avec une émotion plus forte que sa volonté.

— Je suis prête.

— Moi aussi, fit le père Pinson.

— Où sont les titres?

— Dans une cassette de fer qu'Ivon Kernock vola à Pierrick Kernock, le tabellion.

— Son père?

— Oui, monsieur le vicomte. Dans la crainte qu'on ne la lui vole, à lui-même, il en porte toujours la clef suspendue à son cou par une chaîne d'acier.

— Oh ! la clef ! je m'en soucie peu... mais la cassette, où se trouve-t-elle ?

Brigitte fit deux pas, arriva à une énorme table qui occupait le milieu de la salle du rez-de-chaussée, et tendant la main.

— Elle se trouve là, répondit-elle.

— Dans cette table? s'écria le vicomte. Impossible, les tiroirs en sont ouverts...

— Les tiroirs, oui, mais la cassette n'est pas dans les tiroirs. Notre cher banquier ne se fie pas comme ça au premier venu.

— Où, alors?

— Dans un des pieds.

— Dans?... fit Raoul avec stupéfaction, croyant que la fidèle servante de Kérouartz perdait la raison.

— Dans un des pieds de la table, répéta celle-ci et posant le doigt sur un des supports de ce meuble moyen âge. Dans celui-là, ajouta-t-elle.

— Tu ne te trompes pas?

— Non, monsieur le vicomte ; bien qu'il paraisse massif, ce pied de table est évidé intérieurement dans toute sa longueur.

— Continue.

Brigitte obéit.

—La cassette, reprit-t-elle, est en fer, ainsi que

je vous l'ai dit ; elle a dix-huit pouces de long, huit pouces de large, sur dix de hauteur.

Pendant qu'elle parlait, le sergent mesurait la circonférence des supports de la table désignée.

Il se releva et dit :

— Nous avons deux pieds trois pouces de tour.

— Ce que dit Brigitte est possible, murmura le vicomte.

La table était un de ces meubles larges, vastes, spacieux, comme nos pères les commandaient au douzième ou au treizième siècle.

Le dessus, surface plane d'un seul et gigantesque morceau, s'appuyait sur quatre pieds taillés à la hache dans des troncs d'arbres séculaires.

Quelques rares spécimens de cette menuiserie féodale existent encore dans deux ou trois vieux châteaux de la Bretagne, de l'Anjou et de l'Auvergne.

— Comment sais-tu que les papiers se trouvent là ? demanda le vicomte de l'Estang à Brigitte.

— J'ai vu Ivon les y cacher lui-même.

— Quand ?

— Une de ces dernières nuits.

— Il vient donc souvent ici ?

— Non, monsieur le vicomte. C'est le seconde fois de l'année que je le vois.

— Et tu n'as découvert sa cachette que tout dernièrement ?

— Par un pur effet du hasard.

— Parle vite.

— Ivon se croyait seul. Il m'avait envoyée à Versailles chez une vieille dame de ses connaissances. Je devais y rester jusqu'au lendemain.

— Eh bien?

— Une indisposition subite m'a empêchée de partir.

— Et tu as tout vu?

— Sans le vouloir, répondit Brigitte d'un air moitié figue moitié raisin.

— Et le vieux diable ne s'est douté de rien?

— S'il avait eu le moindre soupçon, vous ne me verriez pas ici en ce moment.

— Il n'aurait pas reculé devant un crime?

— Il ne recule devant rien quand il est sûr du silence et de l'impunité. Qui se serait inquiété d'une pauvre vieille comme moi?

— Tes amis, Brigitte, et nous en sommes! s'écria vivement le gentilhomme.

— Merci, monsieur le vicomte; mais point n'est besoin de me dire de ces choses-là pour que je meure à votre service.

Cependant, avec une vivacité toute juvénile, le père Pinson s'était mis à étayer le meuble immense avec tout ce qui lui tombait sous la main.

Chaises, bahuts, crédences, tabourets, tout lui devint bon.

— J'attends, notre jeune monsieur, fit-il quand son travail de soutènement toucha à sa fin.

— Quoi, mon ami ?

— Votre ordre.

— A l'œuvre ! dit vivement le comte.

— Et une scie.

— En voici une, répondit la vieille servante en lui tendant l'instrument, l'outil demandé.

Le vicomte voulait agir par lui-même.

Son serviteur lui arracha presque l'outil des mains.

— Donnez.

— Mais...

— Donnez donc... Ça me connaît... J'aurai fini moitié plus vite que vous, monsieur le vicomte.

Malgré son envie, le petit-fils du duc de Dinan reconnut la vérité de la prétention du vieux Breton.

Il céda.

Hervé Kergraz s'agenouilla et se mit à scier le pied de l'immense table avec une ardeur sans égale.

A chaque morsure de la scie sur le chêne, on pouvait entendre le fidèle serviteur des Kérouartz murmurer une imprécation contre le traître qui avait pris le nom de ses maîtres, contre son complice dont la scélératesse et la méfiance lui imposaient cette rude besogne.

— Vite, vite ! disait Brigitte aux aguets.

— Tu es fatigué, donne-moi la scie, reprenait le vicomte en voyant les gouttes d'une sueur abondante couler sur le front du père Pinson.



— Non pas. Nous y voilà.

Et il poussa un soupir de satisfaction en donnant un dernier coup de son outil.

Brigitte avait dit vrai.

Le pied de la table était creux.

Au dernier effort du vieux sergent, il tomba.

Se baisser vivement, le ramasser et l'examiner fut tout un pour le vicomte de l'Estang.

Mais au lieu de jeter un cri de joie, ainsi que Brigitte s'y attendait, il laissa tomber le morceau de bois vide, et dit avec un profond découragement:

— Rien!

— Comment! rien?

— Le pied de la table est vide.

— C'est impossible!..... s'écria la vieille servante.

— Regarde!... Ah! Dieu n'est pas pour nous.

Brigitte allait obéir au vicomte, quand Hervé, qui n'avait pas cessé de tourner et de retourner autour du pied de la table qu'il venait de scier en deux, reprit :

— Ne désespérez pas, notre monsieur, et remerciez le Seigneur tout au contraire.

— Que veux-tu dire? fit le vicomte en relevant la tête.

— Je veux dire que Brigitte avait bien raison en soutenant que les titres étaient là-dedans.

— Tu les as trouvés?

— Dame! faut le croire, puisque les voici.

Et le père Pinson présentait à son maître une cassette en fer, semblable de tous points à celle dont avait parlé Brigitte.

Il venait de scier le pied de la table par la moitié.

La cassette se trouvait dans la partie supérieure, de beaucoup plus large que l'autre.

Le vicomte de l'Estang saisit cette cassette avec la joie d'un avare qui retrouve son trésor.

En une minute il était passé d'un profond désespoir à une grande joie.

— Maintenant, dit-il, que nous avons réussi dans nos recherches, je ne veux pas risquer d'en perdre le fruit. Partons.

— Je vais appeler notre demoiselle, ajouta le sergent.

Et il sortit.

— Va... va.., Brigitte, vous nous suivrez.

— Non, monsieur le vicomte, répondit-elle nettement, mais avec le plus profond respect.

— Pourquoi non, lui demanda-t-il avec surprise?

— Parce que si je quittais la maison, monsieur le vicomte, celui qui se croit mon maître devinerait tout de suite que c'est moi qui vous ai aidé à lui reprendre vos papiers.

— C'est juste.

— Voilà pourquoi il faut que je reste.

— Restez donc, Brigitte; mais en cas de besoin de secours, souvenez-vous que vous avez en moi un ami, un protecteur.

— Merci, notre monsieur ; à l'occasion je ne l'oublierai pas.

Au moment où la vieille et fidèle servante de la maison de Kérouartz achevait ces mots en baisant la main du vicomte de l'Estang, un cri retentit au dehors.

— Grand Dieu ! fit celui-ci, c'est la voix d'Hervé.

— Oui ! oui ! il appelle au secours.

— Courons !

Ils se précipitèrent tous les deux vers la porte donnant dans le jardin.

Le vicomte allait la pousser violemment.

La porte s'ouvrit d'elle-même.

Le vieux sergent parut sur le seuil.

Il était pâle, tremblant.

— Hervé ! qu'y a-t-il ? demanda M. de l'Estang.

L'émotion empêchait le vieillard de répondre. Brigitte s'élança dans le parc.

— Vous êtes blessé ?

— Non.

— Pourquoi ce cri alors ?

— La demoiselle... répliqua-t-il d'une voix sourde.

— Ah ! Edmée ?

— Oui... fit le vieux sergent, n'osant achever.

— Eh bien ! parlez ! que lui est-il arrivé ?

— Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ?... Comment !... Expliquez-vous... je ne vous comprends pas.

— Elle n'est pas où nous l'avons laissée.

— Vous vous trompez.

— Non.

— Vous avez mal cherché.

— J'ai cherché de tous les côtés.

— Et...

— Et... elle n'y est plus...

— La malheureuse enfant! venez, venez... nous la retrouverons...

— Faut l'espérer... Allons! je n'aurais pas dû la quitter.

Ils allaient s'élancer au dehors.

Brigitte rentra.

Elle tenait une lettre à la main; elle l'avait trouvée au pied du sycomore.

Le vicomte s'en saisit.

Pendant qu'il la parcourait rapidement, Hervé Kergraz et la vieille Brigitte cherchaient avec anxiété à lire sur son visage ce qu'il fallait espérer ou craindre.

— Ah! mes amis, s'écria-t-il avec égarement, courons, tâchons d'arriver à temps.

— La demoiselle...

— Un danger de mort la menace... Voici ce qu'elle m'écrit :

« Mon frère,

« Remplissez votre tâche. Moi je vais où l'amitié et « la reconnaissance m'appellent. Ne vous inquiétez

« point de moi. Nos amis, prévenus d'un piége qui « leur est tendu dans l'ombre, sauront bien me dé- « fendre. Songez à votre aïeul, à notre père, à l'hon- « neur de notre nom. Partez, faites votre devoir. Hervé « l'a dit : Dieu est avec moi.

« Votre sœur,

« EDMÉE DE L'ESTANG. »

— Eh bien ! notre jeune monsieur, que comptez-vous faire ? demanda le père Pinson, qui avait retrouvé toute sa présence d'esprit.

— La rejoindre, la protéger, la secourir tout d'abord.

— Et puis vous vous occuperez après de votre aïeul et de votre père, n'est-ce pas, fit-il avec ironie ?

— Que dites-vous, Hervé ?

— La demoiselle a raison ; partez.

— Jamais, avant...

— Partez. Il le faut. Moi, je reste... et je vous le jure, je la retrouverai.

— Mais...

— En faisant ça, voyez-vous, notre monsieur ; en fuyant le champ de bataille, où peut-être on ne se battra pas, ajouta le vieux soldat en riant pour déguiser son angoisse, en faisant ça, vous êtes plus brave, plus dévoué que moi.

Des coups de feu retentirent dans le lointain.

— Mort Dieu ! cria le vicomte... on se bat déjà...

— Eh bien ! tant mieux ! vous n'aurez que plus de mérite à vous retirer.

— Non !

— Votre père vous attend.

— Impossible.

— Votre père vous l'ordonne par ma voix.

Le vicomte fit un violent effort, saisit la cassette, et prenant la main de son fidèle serviteur :

— Tu dis vrai... Je ne dois pas risquer ce précieux dépôt... Je pars... je te confie le salut et la garde de ma sœur.

— Merci, notre jeune monsieur.

— Mais si, continua-t-il, tu ne me la ramènes pas saine et sauve, sur l'honneur de ce nom que je rapporte à mon père, je ne te pardonnerai jamais... Tu m'entends ?

— Si vous ne revoyez pas la demoiselle, vous ne me reverrez pas non plus, car je serai mort, répondit simplement Hervé Kergraz.

Le vicomte, guidé par Brigitte, se disposa à quitter cette demeure mystérieuse, où il venait de retrouver huit cents ans de gloire et de grandeur.

Le père Pinson, après avoir pris toutes ses précautions, après avoir regardé si ses armes se trouvaient en bon état, se précipita, comme si sa jeunesse lui était subitement revenue, du côté où le bruit d'une lutte acharnée se faisait entendre.

Le vieux lion s'était réveillé au bruit des coups de feu et à l'odeur âcre de la poudre.

VIII

Vainqueurs, mais vaincus!

L'arrivée du colonel Renaud et de ses hommes avait changé la face des choses.

Maître Coquillard-Charbonneau sentait s'éloigner à grandes guides cette superbe confiance que lui donnait naguère la supériorité du nombre.

D'autre part, pour Passe-Partout et ses compagnons, la lutte à chances égales ne devenait plus qu'un jeu.

Aussi, sans la moindre hésitation, le séide de M. Jules changea-t-il immédiatement son ordre de bataille.

Le : *En avant* qu'il venait de lancer d'une voix si belliqueuse se transforma tout net en un *sauve*

qui peut général et parfaitement compris de tous les siens.

Sans demander l'explication d'un changement de front aussi honteux qu'inattendu, ces derniers s'envolèrent comme une nuée immonde de corbeaux ou d'oiseaux de proie dérangés dans leur curée.

La terreur leur donnait des ailes.

Ils disparurent, poursuivis par les huées et les rires des Invisibles, qui dédaignaient de les poursuivre.

Martial Renaud s'approcha du comte de Warrens.

— Merci, frère, lui dit celui-ci.

— J'arrive juste à temps. Mais, en vérité, en voyant les jambes de ces gaillards-là, je commence à croire que ce n'était pas la peine de tant me presser. J'aurais dû te laisser le loisir de leur donner une bonne leçon.

— Ils la recevront peut-être bien tout de même, grommela Mouchette, qui se mêlait sans cérémonie aucune à toutes les conversations, à celles de ses supérieurs aussi facilement qu'à celles de ses égaux.

— Que veux-tu dire? demanda Passe-Partout.

— Rien! Seulement, écoutez, et si vous n'entendez pas une drôle de musique avant une demi-minute, je permets à ces deux messieurs de me conduire au violon.

Ce disant, le gamin de Paris désignait le faux duc de Dinan et son compagnon le baron de Kirschmark.

Pendant que les deux frères cherchaient à comprendre le sens de ses paroles, la Cigale ricanait avec satisfaction.

— Tonnerre! oui! Ils vont la danser belle, s'il a fait ce qu'il m'a dit.

— Et je l'ai fait, nononcle, ou que le même tonnerre vous écrase!

— Eh bien! qu'est-ce que c'est? s'écria le géant qui, après un court examen, s'aperçut du sans-gêne avec lequel le fils de la Pacline se jouait de sa personne. Si tu jurais sur quelque chose de moins... de moins...

— Fragile, acheva Mouchette. Puisque tu ne risques rien, mon bon oncle.

— On ne sait pas.

— Mais si.

— Tu peux t'être trompé.

— Mais non.

Ici des cris nombreux se firent entendre dans le lointain, à un demi-kilomètre environ du lieu où se tenaient les Invisibles.

— Et la preuve, la voilà, reprit le gamin triomphalement.

— D'où viennent ces cris? demanda Passe-Partout.

— Ne faites pas attention, mon capitaine.

— Sont-ce nos fuyards?

— Dame! faut le croire, répondit Mouchette de son air le plus modeste.

— Que leur est-il advenu?

— Ah! voilà! en cherchant bien... nasilla le gamin de Paris, qui tenait à faire durer une situation où il tranchait de l'homme d'importance.

— Veux-tu parler! satané Tortillard, lui grogna la Cigale en pleine oreille.

Et comme Mouchette prenait encore un temps avant de répondre, le géant lui allongea une chiquenaude à décorner un taureau sauvage.

Selon sa louable habitude, l'enfant esquiva la torgnole, mais il se considéra comme bien averti.

Les cris lointains continuaient de plus belle.

On se remit à le questionner de tous côtés.

Quelques-uns des compagnons de Passe-Partout venaient même d'aller explorer les environs, battre le parc en éclaireurs et s'édifier par leurs propres yeux sur ce tumulte inattendu et inexpliqué.

Mouchette se décida à satisfaire la curiosité générale.

— Voici ce que c'est, messieurs, mesdames et mesdemoiselles...

La Cigale chercha les dames et les demoiselles.

N'en trouvant pas, il salua pour elles.

Mouchette continua :

— Après avoir exécuté l'ordre de maître Passe-Partout, qui m'avait enjoint d'aller à la découverte, je revenais les mains dans mes poches, essayant mes plus belles notes.

— Notes de quoi? demanda la Cigale.

— Turlututu, rengaine,
Rengaine, rengaine,
Turlututu, rengaine,
Rengaine ton compliment.

chantonna Mouchette, en guise de réponse à son gigantesque ami.

— Continue, fit Passe-Partout.

— Tout à coup, repartit le gamin, je butte contre quelque chose.

— Et ce quelque chose?...

— Était un quelqu'un qui se dresse sur son séant.

— Filoche! que je me mets à crier.

— Mouchette!

— C'est toi, ma vieille! Tu te reposes, paresseux!

— Il me répond : Nous sommes deux à nous *la passer douce...*

— Deux, qui ça?

— Le camarade et moi.

— Je cherche plus loin, et qu'est-ce que je trouve?

— Quoi? fit la Cigale. Quoi? quoi?

— Retourne à ta mare, nononcle.

— Va donc, lambin! Qu'est-ce que tu trouves?

— Un pauvre diable qui avait un couteau planté entre les deux épaules et un morceau de robe de soie dans son poing fermé.

— La comtesse! dit vivement le chef des Invisibles... C'est elle qui a fait faire cela!...

— M'sieu Benjamin? précisément...

— Echappée.

— Vous l'avez dit... Oh! c'est un malin ou une finaudé, comme il vous plaira.

— Mais qui a frappé Filoche, qui a tué son compagnon?

— Pardi! son majordome, son chien enragé, son nègre blanc.

— Marcos Praya?

— Lui et les autres.

— On les avait pourtant rudement ficelés... grommela la Cigale.

— Il est venu un gros rat qui a mangé les ficelles, mon bon oncle. Aussi, la première chose qu'ils ont faite a été de delivrer la comtesse, de l'arracher à nos deux camarades, qui ont voulu tenir bon, pour leur malheur.

— Cré mâtin! on verra! dit violemment la Cigale, S'ils m'ont abîmé Filoche de fond en comble...

— Non. Ils ne l'ont assommé qu'à moitié; c'est l'autre qui a *gobé le bouillon*.

— Il est mort?

— Tout ce qu'il y a de plus mort... et enterré.

— Enterré?

— Oui.

— Par qui?

— Par ces messieurs qui se sont donné la peine de lui trouer le dos jusqu'à la poitrine, puis de le

jeter dans un grand fossé où se trouvent deux pièges à loups.

— Tu l'as vu?

— D'un œil au moins... et ma foi, je ne l'ai pas dérangé dans ses attributions. Seulement, on avait recouvert le fossé avec des branchages, des troncs d'arbres, des poutres, pour faire un pont et le traverser.

— Eh bien! tu t'en es servi? Après? fit le géant.

— Après? après être passé et repassé plusieurs fois, je suis convenu avec Filoche de ce que vous allez voir, si vous voulez bien vous donner la peine de me suivre.

— Te suivre où? dit Passe-Partout.

— Du côté du château, répliqua le gamin en clignant de l'œil. Ça ne peut que faire votre affaire, patron; rapportez-vous-en à moi.

— Mauvais diablotin! tu as outrepassé mes ordres.

— Non pas. J'ai chanté juste.

— Oh! juste!... Enfin!

— Vous êtes difficile, capitaine; et si vous m'accompagnez par là-bas, vous serez forcé de reconnaître que si je chante faux moi-même, je fais danser les autres en mesure.

— Ainsi, tu ne veux pas nous en apprendre davantage?

— Vous en saurez plus, en voyant par vous-même le *coup de temps!* Je ne vous dis que ça.

Le tumulte croissait au loin.

— Allons, amis, puisque maître Mouchette l'exige et que cette marche rentre dans mon plan, ajouta tranquillement Passe-Partout, dirigeons-nous vers le fossé en question.

— Çà y est?... bon!... Je crois que notre arrivée ne causera pas de chagrin à ce brave Filoche.

— Il est donc sur pied!

— Oui! oui!... comme vous et moi. Je lui ai appliqué sur la fente qu'il avait à la tête un emplâtre de terre pétrie avec de l'eau-de-vie; ma foi petit bonhomme vit encore.

— Nous y sommes, fit la Cigale, partons du pied gauche.

On se dirigea en masse, et en prenant toutes les précautions nécessaires, vers le coin du parc où les cris avaient retenti.

Le baron de Kirschmark et le général duc de Dinan se trouvèrent entraînés, poussés par le flot des Invisibles.

Mortimer et la Cigale les tenaient toujours en laisse.

Kirschmark se prêtait le plus complaisamment du monde à la circonstance.

Le général ne suivait que contraint, poussé, la baïonnette ou le poignard dans les reins.

Martial Renaud marchait en avant, à la tête du renfort qu'il avait amené à son frère.

Passe-Partout était resté à l'arrière-garde.

Au moment où il allait suivre les siens, une main saisit la sienne.

Il se retourna.

Une voix douce et bien connue lui dit :

— Restez, Noël.

— Edmée ! s'écria-t-il au comble de la stupeur et du désespoir, Edmée ! Vous ! Rioban ne m'avait pas trompé.

— Noël, empêchez vos amis d'aller plus loin, répliqua vite la jeune fille sans répondre à ces interpellations.

— Dites-moi d'abord comment...

— Non... rien... Arrêtez les vôtres... Fuyez !

— Fuir !... Non...

— Il le faut.

— Je ne quitterai ce lieu maudit que mon but rempli.

— Mon frère a fait ce que vous comptiez faire... Fuyez... je vous en supplie.

— Le vicomte, dites-vous... ?

— Il a trouvé ce que vous cherchiez.

— Expliquez-moi, de grâce...

— Rien... Le temps presse... Vous et les vôtres vous êtes enveloppés. J'attendais... je guettais votre arrivée pendant que Raoul, guidé par Brigitte, faisait ses préparatifs avec l'aide d'Hervé.

— A-t-il les papiers, les titres ?

— Je le crois.

— Ah ! vous n'en êtes pas sûre... coûte que

coûte, il faut que nous nous en emparions.

— Noël... laissez-moi achever...

— J'écoute.

— J'étais là... à deux pas de la maison... Des hommes sont passés devant moi... sans m'apercevoir...

— En grand nombre?

— Oui.

— Avez-vous entendu quelques mots dits par eux.

— L'un d'eux, celui qui paraissait leur chef, encourageait les autres et répétait avec un accent qui m'a jeté la terreur dans l'âme : Nous les tenons! nous les tenons enfin!

— Son nom, l'a-t-on prononcé, par hasard?

— J'ai cru l'entendre plusieurs fois appeler M. Jules.

— Lui! fit Passe-Partout avec un mouvement terrible. Par le Dieu vivant, ce sera la dernière fois qu'il se dressera sur ma route!

— Ne les attendez pas, ils sont dix fois plus nombreux que vous!

— Eh! qu'importe!

— Noël, par tout ce que vous avez de plus cher, de plus sacré dans ce monde, je vous adjure de vous hâter de rappeler vos amis.

— Ils sont loin déjà! Je cours les rejoindre.

— Au nom de mon aïeul, au nom de mon père! s'écria la jeune fille suppliante et lui saisissant les mains dans une étreinte passionnée.

— Edmée, laissez-moi courir où le devoir et l'honneur m'appellent, répondit le comte de Warrens se raidissant contre la puissance de ces accents qui lui étaient si chers.

— Au nom de notre amitié !

— Impossible !

— De notre amour, ajouta la fille du duc de Dinan en se cachant le visage dans la poitrine de Passe-Partout, qu'elle sentait sur le point de lui échapper.

— Edmée, vous me rendriez lâche et traître.

La jeune fille sanglotait nerveusement.

— C'est au nom de votre noble père, continua-t-il, au nom de ce même amour qui est tout mon espoir, que je vous conjure de me rendre la liberté.

— Non, non ! répondait-elle d'une voix entrecoupée, je le sens... si vous me quittez, vous vous perdez... Noël, vous le voyez, je pleure, je tremble... n'aurez-vous pas pitié de ma douleur et de mon effroi ?

Le comte se dégagea par un effort suprême.

— C'est pour moi que vous pleurez, que vous tremblez, Edmée... pour moi, qui suis un homme et qui dois vous défendre et vous protéger... Voyez quel rôle vous me feriez jouer si je consentais à vous obéir !

Edmée ne l'écoutait pas. Elle fondait en larmes, et ces larmes étaient sa plus grande force, son langage le plus éloquent.

Passe-Partout sentit que s'il les écoutait, il était vaincu.

Il s'arracha de ses bras et fit quelques pas pour rejoindre les Invisibles.

Edmée tomba à genoux.

Une inspiration lui traversa l'esprit.

Elle cessa de pleurer et s'écria :

— Noël, vous me laissez seule !... Je n'ai plus de forces et j'ai peur.

Il s'arrêta.

Un nuage passa sur ses yeux.

A la pensée que la jeune fille pouvait tomber aux mains des grossiers acolytes de M. Jules, ou des séides de la comtesse de Casa-Real, il frissonna, et s'élançant jusqu'à elle, il la prit dans ses bras, et lui dit :

— Vous me faites manquer à tout ce que je me dois, à tout ce que je dois à la cause de votre aïeul... mais je vous aime et je ne vous abandonnerai pas.

Edmée poussa un cri de bonheur.

Passe-Partout cherchait si le ciel ne lui enverrait pas quelqu'un à qui il pût confier celle qu'il aimait par-dessus son honneur.

Une course rapide se fit entendre dans les taillis,

Il porta la main à ses armes.

Au bruit qu'il fit en armant ses pistolets ; une voix lui cria :

— Minute ! ne tirez pas au jugé, patron.

— Mouchette ! se dit Passe-Partout.

Et, repoussant doucement la jeune fille, qui se serrait palpitante contre lui, il se précipita au devant du gamin de Paris.

Mouchette déboucha du taillis avoisinant.

— Ouf ! M'y voilà ! s'écria-t-il... Ce n'est pas sans peine !

— Que se passe-t-il là bas ? demanda le chef des Invisibles.

— Ma foi ! je n'y comprends plus rien. Vous savez, ou vous ne savez pas, que Coquillard et ses brigands de *camaraux* avaient donné en plein dans le panneau que Filoche et moi nous leur avions tendu.

— Quel panneau ?

— Le fossé dégagé et franchi par eux au beau milieu de l'obscurité, ils sont allés donner tête baissée dans une corde attachée horizontalement le long de la route.

— Après ?

— Pour sauter le fossé où sont les piéges à loups et le corps de l'ami de Filoche, il leur a fallu prendre de l'élan, il se sont cognés contre la corde, qui les a repoussés dans le fossé... Et ma foi, les piéges se sont détendus en consciences, ajouta le gamin en riant. Ils étaient là trois ou quatre à *piailler* comme des sourds. Les autres se sont *payé* une dizaine de *paires de pattes* que c'était à en mourir de rire.

— Alors, pourquoi ton air effaré ?

— Il n'y a peut-être pas de quoi ? Écoutez, patron. Nous étions tous là à regarder la drôle de figure que faisaient les mauvais *zigues* de Coquillard. Ils se tortillaient, ils se tortillaient que c'était à les croquer ! Leurs jambes se trouvaient prises dans les piéges à loups. Impossible de s'en dépétrer... et ils se payaient des grimaces dans le genre *Deburean des Funambules.*

— Passons ! passons ! s'écria Passe-Partout avec impatience.

— Oh ! nous avons le temps... On ne se tire pas de coups fusil... Nous les entendrons bien... et ce n'est pas loin... en deux pas, une coulée, nous y serons.

— Bavard !

— V'là donc ce que c'est... On riait, n'est-ce pas... Le colonel Renaud lui-même s'en donnait à *bouche, que veux-tu ?* Mais voilà mon Filoche qui reparaît... *Attention ! qu'il nous crie ; ils sont une centaine qui viennent sur vous !*

— Vous le voyez, je ne me trompais pas, dit rapidement Edmée au comte de Warrens.

— Après ? après ? demanda celui-ci au gamin.

— Dame ! après ça, il y a que, tous comptes faits, Filoche avait raison ; nous sommes enveloppés par un tas de va-nu-pieds qui ne demandent pas mieux que de nous envoyer *manger du pissenlit* par la racine. Faut avoir l'œil, patron. Voilà ce que le colonel m'a changé de vous annoncer. Plus tôt vous les rejoindrez là-bas, et mieux cela vaudra.

— Les rejoindre !... oui... mais Edmée... murmura-t-il en jetant un regard à la jeune fille envieuse et palpitante auprès de lui.

— Qui ça, patron? cette dame, demanda le gamin avec respect.

— Oui, elle; je ne puis l'abandonner ainsi, seule.... mon Dieu! que faire?

— Eh bien, et moi? Je ne compte donc pour rien? fit Mouchette en prenant une pose héroïque.

— Toi, s'écria-t-il? Au fait, oui... reprit-il presque aussitôt. Tu es prudent... tu es rusé...

— Ajoutez que je suis brave, capitaine, et vous n'aurez pas fini mon daguerréotype.

— Je te confie mademoiselle.

— Elle est en bonnes mains...

— Je la mets sous ta garde.

— Si on y touche, c'est que ces six pruneaux là seront sortis de leur bocal, répondit Mouchette, qui venait de mettre son revolver à la main et qui parlait des six balles y contenues.

— Bien. Tu resteras ici.

— Dans ce taillis?

— Oui.

— Et j'attendrai?

— Que je vienne vous chercher... ou que je t'envoie un de nos amis qui vous guidera soit du côté de la grotte, soit du côté du château.

— Compris, patron. Il faut balayer le chemin d'abord.

— Ce ne sera pas long, va.

— J'ai confiance.

— Edmée, reprit le comte en pressant la jeune fille sur son cœur, vous êtes vaillante, vous m'attendrez.

— Je veux vous suivre, Noël.

— Pas dégoûtée, la demoiselle! murmurait le gamin de Paris.

— Impossible! répondit Noël, le sang va couler; votre place n'est pas là où il coulera.

Cela fut dit d'une volonté si ferme, que la jeune fille, sentant l'inutilité de son insistance et de ses prières, se résigna.

— J'attendrai, fit-elle d'une voix étranglée par la douleur; mais sachez-le et soyez-en sûr, Noël, si vous mourez, je mourrai.

— J'ai à défendre à la fois votre vie, l'honneur de votre famille, et à combattre pour le salut de tous mes compagnons. Je ne mourrai pas, Edmée, je reviendrai.

Il lui donna un dernier et chaste baiser sur le front.

Puis il partit à grands pas dans la direction de la fosse aux loups.

Mlle de l'Estang, pâle, égarée, les lèvres frémissantes, ne pouvant plus prononcer une seule parole, tomba à genoux et se mit à prier.

Mouchette, l'œil et l'oreille au guet, le poignard d'une main, son revolver de l'autre, se tenait im-

mobile derrière elle, attendant le moment propice pour la cacher avec lui au plus épais du fourré voisin.

Là, ils pouvaient attendre les événements en toute sûreté.

Au moment où il allait l'inviter à le suivre, deux hommes parurent au bout de l'allée.

— Qui vive! cria le brave enfant. N'avancez pas, ou je vous brûle!... Qui vive!

— *Compagnons de la lune*, répondit le vieux sergent.

— Le père Pinson! Avancez à l'ordre, fit joyeusement Mouchette.

Le sergent avança.

Un homme l'accompagnait.

C'était le vicomte de l'Estang.

— Raoul! dit Edmée.

— Ma sœur! Enfin... je te retrouve; tu m'as fait trembler.

— Ce n'est pas pour moi qu'il faut craindre...

— Je ne me pardonnerai jamais de t'avoir laissée venir avec moi.

— Que faisiez-vous ici? demanda Hervé Kergraz.

— Nous exécutions la consigne donnée par le maître.

— Comment?

— Il nous a ordonné d'attendre ici qu'on vienne nous relever de garde, répliqua Mouchette.

— Eh bien! nous serons trois au lieu d'un à

veiller sur elle, dit le vicomte ; attendons, puisque c'est l'ordre.

— Attendons !

Et les trois hommes, bien armés, ayant à protéger la jeune fille et à conserver les titres de la famille de Dinan, résolus à se faire tuer plutôt que de se laisser enlever l'un ou l'autre de ces deux trésors, pénétrèrent dans le fourré qui devait les cacher aux yeux de leurs ennemis.

Le comte de Warrens, ou Passe-Partout, comme on voudra le nommer, venait de rejoindre les siens, qui se trouvaient groupés au bord de la fosse aux loups.

On tenait conseil en attendant sa venue.

Et tout en discutant le pour et le contre de chaque proposition, on ne laissait pas que de jeter de temps à autre un regard ironique sur trois ou quatre mauvais drôles pris aux piéges et plus penauds que des renards pris par des poules.

L'arrivée du chef des Invisibles fut accueillie par un cri de joie.

Combien sommes-nous ? demanda Passe-Partout en se mettant à la tête de ses compagnons.

— Vingt-sept, répondit Martial Renaud.

— Tous résolus ?

— Tous résolus à tout.

— Alors, je ne vous cacherai rien, ajouta Passe-Partout. Amis, la situation est critique. Quoique, par un moyen détourné, par un secours inespéré,

le but dans lequel je vous avais amenés ou mandés ici soit rempli, nous nous trouvons dans un de ces moments où l'homme le plus brave doit en appeler à toute sa bravoure.

Il s'arrêta.

Pas un frémissement se fit entendre.

Il reprit :

— Nous sommes cernés par des forces quintuples, au moins, des nôtres. Le château est plein d'ennemis qui viennent d'arriver, appelés par M. Jules, l'ex-chef de la police de sûreté, qui a juré notre perte. La grotte par laquelle nous sommes venus et donnant accès dans l'ancien ruisseau de Ménilmontant est gardée par une centaine d'hommes, embusqués dans des positions presque inexpugnables. Par où commencerons-nous ?

— Par la grotte, lui fut-il répondu d'une voix unanime.

— Vous le voulez ?

— Oui, cria-t-on.

— Bien. La Cigale, viens.

— A la grotte ! à la grotte ! répétaient les Invisibles agitant leurs bâtons.

Le géant s'approcha de son chef.

Passe-Partout lui parla bas à l'oreille.

La Cigale fit un signe d'affirmation et il reprit son rang.

— A la grotte ! à la grotte ! répétaient les Invisibles agitant leurs bâtons.

— Un moment! et nous? cria piteusement le baron de Kirschmark ; allez-vous toujours nous mettre en avant ? A quoi servira de nous faire fusiller comme deux sacs de terre ?

— Non. Mortimer, San-Lucar... aidez ces messieurs à descendre dans le fossé que voilà.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Nous ne jurerions pas précisément qu'au lieu de leur donner la main pour les aider à descendre près des hommes de Coquillard, San-Lucar et Mortimer ne se soient pas servis de l'extrémité de leur pied droit.

Ce qu'il y a de certain, c'est que s'ils ne servaient plus de boucliers aux Invisibles, ils ne pouvaient leur nuire en rien, dans la position peu élevée qu'ils occupaient momentanément.

— A la grotte, messieurs ! fit Passe-Partout.

Ils partirent, le pistolet et le revolver au poing.

Edmée ne s'était pas trompée.

Mouchette lui-même venait de faire un récit exact.

C'était bien M. Jules en personne qui commandait les nouveaux venus.

Et M. Jules arrivait avec un arriéré terrible de haine et de vengeance à solder.

L'ancien chef de la police de sûreté avait une centaine de bandits, forçats plus ou moins libérés, sous ses ordres.

Il les avait placés dans des positions habilement choisies.

Seulement, ne sachant pas si les Invisibles, qu'il supposait avoir escaladé les murs du parc pour y pénétrer ; ne sachant pas, disons-nous, s'ils iraient vers la maison ou vers la grotte, il s'était vu obligé de partager ses forces.

Une quarantaine d'hommes réunis aux restes de la troupe de Coquillard-Charbonneau, commandés par ce dernier, qui avait reçu les instructions les plus nettes, surveillait les environs de la maison isolée.

Les autres, sous les ordres de M. Jules lui-même, s'étaient embusqués à droite et à gauche de la grotte.

Ne se doutant pas qu'il existait une issue au fond de la grotte, il comptait les y laisser entrer, puis les prendre comme dans une souricière.

Sa joie fut grande quand il vit la troupe entière de ses ennemis tomber dans le piége qu'il leur tendait avec une si grande simplicité.

Une fois le dernier invisible entré dans la grotte, l'ancien chef de la police de sûreté fit un signe.

Tous ses hommes s'élancèrent hors de leur embuscade en poussant des cris propres à tromper leurs ennemis sur leur nombre exact.

Un silence de mort régnait dans la grotte.

Après avoir bien campé les siens, leur avoir fait apprêter leurs armes, et les avoir exhortés à bien recevoir les Invisibles qui auraient le courage ou l'imprudence de ne pas se rendre, il envoya un parlementaire.

On ne lui permit pas de pénétrer dans la grotte.

M. Jules, sûr de la victoire, et voulant autant que possible éviter l'effusion du sang, annonça à voix haute qu'il attendrait cinq minutes, et que si, au bout de ce laps de temps, on ne se rendait pas à discrétion, il lâcherait la bride à ses hommes ivres de liqueurs frelatées et de cupidité inassouvie.

Les cinq minutes s'écoulèrent.

Après une dernière sommation à laquelle on ne fit pas plus l'honneur de répondre qu'aux autres, il s'écria :

— En avant, mes garçons ! et pas de quartier pour qui résistera.

Le feu commença.

Les hommes de M. Jules se précipitèrent bravement dans l'intention de forcer l'entrée de la grotte.

Une pistolettade bien nourrie les reçut presqu'à bout portant.

Les pauvres diables reculèrent, blessés plus ou moins grièvement.

Mais ils se trouvèrent en face d'un danger aussi grand que celui qu'ils cherchaient à éviter.

M. Jules était là, poussant les uns, retenant les autres, promettant grâces et fortune à celui-ci, menaçant celui-là.

En fin de compte, il terminait tous ses encouragements par ces mots féroces, mais clairs :

— Le premier qui recule, je le tue !

Il l'aurait fait comme il le promettait.

Il se tenait derrière eux.

Ses hommes donnèrent un deuxième assaut.

Le feu des Invisibles répondit à leur attaque; mais les effets en furent moitié moins meurtriers.

On eût juré qu'au lieu de vingt-cinq hommes, il n'y en avait plus qu'une dizaine à la riposte.

— Oh! oh! garçons! courage! Ils en tiennent! vous leur avez fait plus de mal qu'ils ne vous en ont fait eux-mêmes! Allons! feu! feu! toujours et démontez-m'en le plus possible.

Ses hommes tirèrent une troisième fois.

A peine si quatre coups de feu leur furent envoyés par les défenseurs de la grotte.

M. Jules jubilait.

— Ah! mâtin! grommelait-il joyeusement. Vous ne voulez pas vous rendre! Mais vous y êtes en plein, nom de nom! Le *godan* est bon! la trappe solide! Tirez-vous de là, si vous pouvez!

Il n'avait pas plutôt fini le dernier mot, qu'une branche d'arbre taillée en massue s'abattit sur son crâne et le renversa raide sur le sol.

Il n'eut pas même le temps de voir qui venait de le traiter avec si peu de ménagement.

Ou l'évanouissement ou la mort, tel devait être son partage.

M. Jules abattu, quatre hommes et un enfant entourant une femme passèrent comme une trombe à travers les rangs des séides de l'ex-chef de la

sûreté et pénétrèrent dans la grotte pendant une éclaircie de coups de feu.

Ces cinq personnages étaient la Cigale, dont le bras formidable venait de renverser M. Jules, le vicomte de l'Estang, Mouchette, le père Pinson et Edmée.

La Cigale avait exécuté les ordres de Passe-Partout.

Malheureusement, il n'avait réussi qu'à réunir ses quatre amis au corps principal des Invisibles.

Il n'avait assommé qu'à moitié l'ex-chef de la police de sûreté, dont le crâne était autrement dur que sa massue en chêne.

Une demi-minute et une goutte d'eau-de-vie suffirent à ce dernier pour se remettre sur pied ou à peu près.

— A mort! tous! pas de quartier! tuez-les tous! hurla-t-il; à la baïonnette! au couteau! je ne veux pas qu'il s'en échappe un! En avant! dans la grotte! allez!

L'impulsion donnée par ces ordres furieux, hachés, fut si vigoureuse, que tout ce qui restait vivant de sa troupe s'élança dans la grotte la baïonnette en avant.

Leur stupéfaction fut complète.

Un seul homme se tenait dans le fond de la grotte.

Cet homme allait disparaître, à la suite des siens.

Comme un capitaine de vaisseau ne quitte son

banc de quart qu'au dernier moment, celui-là avait d'abord laissé passer tous ses compagnons.

Voyant que s'il les suivait le passage secret serait découvert, le temps manquant pour faire tourner la pierre assez à temps, il cria :

— Pousse ! la Cigale.

Le géant obéit, croyant son chef dans le passage.

La pierre reprit sa place.

Et Passe-Partout se trouva seul, en face d'une meute hurlante, affamée, ivre de sang et de vengeance !

. . . .

Le lendemain, on apprit que le comte de Warrens venait de quitter Paris.

Nul ne s'en étonna.

Ni ses amis, qui avaient l'habitude de ses départs subits ;

Ni les Invisibles, qui le savaient bien, non parti, mais disparu.

Dans cette affaire, les Invisibles avaient remporté la victoire, mais la victoire, pour ne pas faire mentir son nom de femme, leur avait coûté cher !

Ils avaient perdu leur chef !

IX

La Cigale.

C'était le soir, par un ciel sans étoiles.

Une pluie fine et froide rayait l'atmosphère et tombait dru sur les rares passants que leurs affaires ou leurs plaisirs contraignaient à se hasarder dans les rues boueuses de la grande ville.

Un certain temps venait de s'écouler depuis la disparition du comte de Warrens.

Son enlèvement avait été exécuté avec tant d'adresse et de célérité, que, malgré les recherches les plus assidues, malgré tout l'or semé par eux, les Invisibles n'avaient découvert nul indice qui pût les mettre sur la voie.

Ils avaient pourtant des ramifications dans toutes les classes de la société.

Quoi qu'il en fût, ils se voyaient forcés de reconnaître leur impuissance momentanée et de s'avouer battus à plate couture.

M. Jules et ses adhérents ou ses clients l'emportaient sur eux.

Ils avaient bien, comme compensation, mis la main sur la précieuse cassette, tant refusée au général Macé, le faux duc de Dinan, par le baron de Kirschmark, mais cette compensation était peu de chose auprès de la perte énorme qu'ils essuyaient dans la personne de leur chef.

Et ce chef, quand le perdaient-ils?

Au moment où il leur était le plus nécessaire, le plus indispensable.

Au moment où il donnait sa liberté pour sauver la leur, sa vie peut-être pour sauver leur vie.

Plusieurs personnes se trouvaient réunies dans le modeste salon du petit appartement de M. Lenoir, situé rue d'Astorg, numéro 35.

Ces personnes causaient avec une grande animation, bien qu'à voix contenue.

Parmi elles, on comptait :

D'abord le maître du logis lui-même, M. Lenoir, ou si l'on veut Martial Renaud, qui, certain de la discrétion de ses visiteurs, avait laissé de côté son déguisement ordinaire de commis-voyageur,

Puis sir Harry Mortimer,

Le vicomte de Rioban, encore pâle de ses blessures,

Le comte de San-Lucar,

Le baron d'Entragues,

Karl Schinner, l'intendant de M. de Warrens,

Le vicomte René de Luz, dont la convalescence touchait à son terme,

Le docteur Martel,

Olivier Dubreuil,

Et Adolphe Blancas,

Dix personnes en tout.

Le colonel Martial Renaud, jetant un regard sur la pendule, se leva, s'approcha de la cheminée contre laquelle il s'appuya, et d'un geste il requit le silence de l'assemblée.

Les conversations particulières cessèrent comme par enchantement.

On l'écouta.

— Messieurs, dit le colonel, il y a aujourd'hui vingt jours qu'à l'issue de notre expédition dans le parc de la maison de Belleville, mon frère, votre chef, a disparu. C'est en vain que j'ai appelé à mon aide nos agents les plus dévoués, les plus expérimentés ; c'est en vain que nous avons fouillé ce monde nommé Paris dans ses plus secrets repaires ; rien ! Nous n'avons rien trouvé !

Deux de nos plus fidèles compagnons, absents depuis trois jours, n'ont pas reparu.

Peut-être sont-ils tombés dans quelque guet-

apens tendu par nos ennemis, victimes eux-mêmes de leur dévouement et de leur fidélité. Il faut s'attendre à tous les malheurs.

Ces agents, dont je regrette l'absence et dont je redoute d'avoir à déplorer la perte avant peu, sont la Cigale et Frantz Keller.

Un murmure de sympathie et de regret accueillit ces paroles du colonel.

Il reprit.

— Le cas de la disparition de notre chef est prévu par les statuts de l'Association. Vous le savez : quand une de ses têtes tombe, une autre la remplace immédiatement.

Dans les vingt jours qui suivent la disparition ou la mort du chef, une réunion des Compagnons de la Lune doit être convoquée dans le logement de l'un d'entre eux.

Dans cette réunion, se trouvent neuf membres au moins, faisant partie des principaux chefs de l'Association.

Séance tenante, un chef suprême remplace le chef suprême décédé, un chef provisoire remplace le chef disparu ou absent depuis vingt jours par une cause inconnue.

Le temps nous presse, messieurs.

Cette réunion, j'ai pris sur moi de la convoquer.

Vous avez répondu à mon appel.

Merci.

Nous sommes réunis.

Voici du papier, des plumes, de l'encre.

Nous allons procéder à l'élection du chef suprême provisoire.

Mais avant tout, jurons, quel que soit ce chef, de lui obéir aveuglément, ainsi que nous obéissions à son prédécesseur.

— Nous le jurons! fut-il répondu.

On procéda à l'élection.

Les neuf Compagnons de la Lune firent quelques pas en arrière.

Ils formèrent un groupe compacte et causèrent quelques instants à voix basse, sans que le colonel Martial Renaud pût entendre un seul mot de leur entretien.

Le colonel s'était assis devant une table.

Là, à l'aide d'un poignard, il coupait une grande feuille de papier en morceaux d'égale dimension.

Après une courte délibération, sir Harry Mortimer se détacha du groupe des Compagnons de la Lune.

Il se rapprocha de la table, suivi des autres Invisibles, et posant la main sur l'épaule de Martial Renaud:

— Colonel? lui dit-il.

— Que me voulez-vous, mon ami?

— Je veux vous dire, colonel, que vous faites-là une besogne bien inutile.

— Inutile? demanda Martial Renaud, qui ne comprenait pas où l'Invisible allait en arriver.



— Oui. Le nouveau chef suprême de notre association est élu à l'unanimité.

— Le chef provisoire?

— Lui-même.

— Mais je n'ai pas voté.

Aussi laissez-moi achever... J'ai dit à l'unanimité... j'allais ajouter : moins *une voix*... la vôtre.

— Eh bien?

— Eh bien! nous espérons, ajouta sir Harry Mortimer, que vous vous rallierez à la majorité.

— Quel est ce chef, mon ami?

— Notre choix est bon.

— Je n'en doute pas... Ici, je ne vois que des hommes de cœur, des gens d'honneur et d'intelligence... Quel que soit votre choix, pour ma part je le ratifie d'avance.

— Bien, colonel, nous n'attendions pas moins de vous.

— Et ce chef, son nom?

— Le colonel Martial Renaud.

— Moi!

— Vous-même.

Le colonel se leva.

Mortimer lui saisit la main et il ajouta :

— Oui, vous. Le plus digne, après votre frère. Nous vous aimons tous, comme nous l'aimions. J'espère que nous reparlerons encore de lui au présent. Nous avons foi en vos talents...

Vous possédez la plupart des secrets du comte

de Warrens, donc, mieux que personne, nous vous jugeons capable de le remplacer.

Martial Renaud hésitait encore.

— D'ailleurs, reprit Mortimer, afin de lever vos derniers scrupules, qui sont une flatterie indirecte à notre endroit, nous vous donnerons la meilleure de toutes les raisons pour que vous vous croyiez forcé d'accepter.

— Dites.

— A vous seul... à vous surtout appartient le bonheur de sauver votre frère ou le droit de le venger. Comptez sur nous, comme nous comptons sur vous.

A partir de cette heure, en l'absence du comte de Warrens, vous êtes le chef suprême des Invisibles.

Martial Renaud était en proie à une émotion intérieure qu'il surmonta difficilement.

— J'accepte, messieurs, répondit-il. J'accepte la lourde tâche que vous m'imposez. Tous mes efforts tendront à me rendre digne de votre choix. Rioban?

De Rioban s'approcha.

— Veuillez, je vous prie, dresser un procès-verbal de l'élection, procès-verbal que tous les membres de l'association présents signeront. Nos statuts l'exigent.

Le vicomte de Rioban obéit.

Chacun signa au bas de l'acte, écrit en double,

préparé d'avance, et auquel il ne manquait que le nom de l'élu et ceux des électeurs.

Le colonel Renaud plia soigneusement les deux actes, et il les serra dans la poche de côté de son habit.

Aussitôt qu'il eut fini, on entendit retentir un timbre dans une des pièces voisines.

Le colonel quitta le salon et s'approcha de la porte d'entrée, contre laquelle il appuya son oreille.

Trois coups, à intervalles égaux, furent frappés du dehors contre la porte.

Martial ne bougea pas.

Puis vint un léger grincement produit par le frottement d'une lame de couteau contre le bois.

Martial mit la main sur la clef de la porte.

On frappa deux nouveaux coups plus précipités que les premiers.

Martial ouvrit.

Un homme entra.

Cet homme, c'était la Cigale.

Les vêtements du colosse étaient en lambeaux.

Ils ruisselaient comme si leur propriétaire était sorti un instant auparavant de la rivière.

Chacun de ses pas laissait une trace boueuse sur le parquet.

Il paraissait brisé de fatigue, et s'appuyait en marchant sur un énorme gourdin, ayant beaucoup

plus de conformité avec une massue qu'avec un stick.

Malgré la fatigue qui l'écrasait, son visage rayonnait de joie.

A tel point, qu'en apercevant cette honnête, brave et joyeuse figure, le colonel fut pris de confiance et crut son frère retrouvé.

— Enfin, te voilà ! s'écria-t-il.

— Mais, oui, mon colonel, répondit le géant.

— Sois le bienvenu.

— Je veux bien.

— As-tu des nouvelles?

— Dame... oui.

— De bonnes nouvelles?... réponds.

— De toutes fraîches... au moins... quoi ! on a ce qu'on peut, et ce n'est pas sans peine.

— Certaines ?

— Pardi... sans ça... je ne serais pas ici.

— Je te crois... Viens.

— Où ça ?

— On t'attend...

— Au salon ?

— Oui.

— Qui ça ?

— Des amis... des frères... des chefs?

— Je ne peux pas entrer comme ça ?

— Nigaud !

— Laissez-moi monter dans ma soupente. Je me changerai en deux temps.

— Bah! nous avons bien d'autres chats à fouetter, vieux coquet... J'ai ici tout ce dont tu peux avoir besoin plus tard; viens toujours.

— Ah! c'est comme ça?.... Allons-y, mon colonel.

Et la Cigale suivit résolûment le colonel Martial Renaud, qui l'introduisit dans le salon.

Les Compagnons de la Lune accueillirent de leur mieux, et avec des cris de joie, le brave débardeur.

On l'entoura. On le fêta.

Le colosse ne savait plus où donner de la tête.

En pénétrant dans le salon, soit saisissement causé par une transition trop violente du froid au chaud, soit toute autre cause connue de lui seul, la Cigale pâlit affreusement et chancela sur sa base.

Si on ne s'était précipité pour le soutenir, il serait certainement tombé tout de son long sur le parquet.

— Qu'y a-t-il, mon vieux? demanda Martial Renaud. Tu vas te trouver mal comme une petite maîtresse, toi, un homme, un vrai homme! Es-tu blessé?

— Non, mon colonel.

— C'est la fatigue alors?...

— Faites excuse... C'est peut-être ben ça... mais je vas vous dire... Mâtin de chien! jura-t-il en s'appuyant d'un main sur la table et de l'autre sur son bâton.

— Qu'as-tu, enfin!

— C'est bête comme tout, voyez-vous... ; mais, il n'y a pas, il n'y a pas... faut céder à la nature, quoi !...

— Parle..

— J'ai fait près de quinze lieues aujourd'hui sur mes *paturons.*

— A pied?

— Ma foi, oui! Et ça creuse, quinze lieues, surtout quand on n'a pas mangé depuis deux jours.

— Que dis-tu là, malheureux!...

— La vérité... quoi!

— Tu es resté deux jours... à jeun?

— Quarante-huit heures tout au long, mon colonel.

On s'empressa autour du brave colosse.

On lui donna des vêtements secs...

On le força à s'asseoir, à se reposer.

Martial Renaud, qui venait de courir au buffet placé dans la salle à manger, revint chargé de tout ce qu'il avait trouvé, un pâté, une moitié de gigot, un pain de quatre livres.

Le vicomte de Rioban portait deux bouteilles de vin, des verres, des couteaux, des assiettes, tout ce qu'il fallait enfin pour mettre le couvert de leur fidèle et dévoué compagnon.

C'était un spectacle touchant que celui de cet ouvrier, de ce rude serviteur, servi par ses maîtres, ses supérieurs, tous gentilshommes ou grands de la terre.

L'égalité, tel est le plus beau résultat de la sainte association.

— Tiens, gredin, mange!... Tiens, misérable, bois! dit en riant le colonel. Mange et bois tant qu'il te plaira; quand il n'y en aura plus, il y en aura encore.

La Cigale *faisait des manières.*

— Oh! mon colonel... je n'oserai jamais!

— Veux-tu bien manger tout de suite! Tu nous fais attendre, et nous brûlons de t'interroger aussitôt que tu seras à même de nous répondre.

La Cigale se dressa subitement et saluant militairement :

— Interrogez, mon colonel, dit-il, je suis prêt.

On fut obligé d'employer une demi-violence pour le forcer à s'asseoir de nouveau.

Il ne se mit à manger que parce qu'on lui promit de ne l'écouter qu'après son repas.

— C'est bien pour vous obéir, allez... fit-il respectueusement, tout en sentant une grande attraction vers les mets succulents étalés sur la table, auxquels Rioban et Mortimer venaient d'ajouter une troisième bouteille de vin, un jambonneau et un second pain de quatre livres.

Le colonel Renaud riait d'avance de la surprise de ses hôtes.

Il connaissait l'appétit du colosse.

Il savait que pour peu qu'on ne l'arrêtât point dans son élan, la Cigale ne laisserait pas une miette

de pain, un morceau de viande, une larme de vin.

Il fit signe aux neuf autres Invisibles de le laisser fonctionner à son aise.

— Va toujours... va, mon gars, va, mange à ta faim.

Et la Cigale allait toujours.

Et la Cigale mangeait à sa faim.

Les Invisibles le servaient à l'envi.

Ils remplissaient son verre, coupaient sa viande, lui cassaient son pain.

Le débardeur était servi à souhait, comme dans un conte de fées.

Rendons-lui cette justice ; le géant se laissait faire avec une docilité charmante.

Il avait mis tout amour-propre de côté.

Chacune des personnes qui se trouvaient là était pour lui une vieille connaissance.

Il n'avait que des amis dans l'assemblée.

Quelques minutes se passèrent ainsi, pendant lesquelles on n'entendit d'autre bruit que celui de ses deux puissantes mâchoires broyant, brisant, déchirant et avalant tout ce qu'on leur présentait.

— C'est plaisir de l'inviter à sa table, n'est-ce pas, messieurs ? disait Martial Renaud en riant.

— Le fait est, mon colonel, que j'avais rudement faim ! Je peux l'avouer maintenant.

— Cette franchise te fait honneur !... Ah çà, voyons, mon brave... ta faim est un peu calmée, hein ?

— Un peu... oui... bien peu... mais ça peut aller comme ça tout de même.

— Peux-tu répondre à mes questions?

— Pardi!

— Tout en continuant à manger... bien entendu.

— Allez votre train... ça ne me gênera pas, répliqua le colosse engouffrant un tiers du jambonneau... d'autant que je ne suis ici que pour la chose...

— Bien.

— J'attends, mon colonel.

Il vida une seconde bouteille.

On l'admirait.

Il s'arrêta pour encourager l'interrogatoire de Martial Renaud.

— Allez-y, fit-il. J'y suis.

— Tu as fait quinze lieues aujourd'hui, m'as-tu dit? N'est-ce pas?

— Pied à pied, pouce à talon, talon à pouce, répondit-il.

— D'où viens-tu?

— Ah! voilà! Je ne sais pas.

— Comment, tu ne le sais pas?

— Ma foi non... mais ne vous inquiétez pas... je vas vous raconter la chose tout de même... Je viens d'une maison qui se trouve seule dans la campagne.

— Quelle campagne?

— Je vous dirai ça demain... quand je saurai

son nom. Je retomberai sur mes pattes à cet endroit-là. Soyez tranquille.

— Je suis tranquille... mange.

La Cigale engloutit le reste du pâté, et il entama la troisième bouteille de bordeaux.

Sur une invitation muette du colonel, toutes les conversations particulières avaient cessé.

Les Invisibles écoutaient l'entretien du colonel et de la Cigale avec le plus vif intérêt.

Martial Renaud reprit :

— Qu'étais-tu allé faire dans cette maison ? Y es-tu entré ?

— Non, mon colonel. Je n'ai pas pu. Mais c'est égal !...

— Égal... en quoi ?

— J'ai mon idée,

— Raconte-la

— Plus tard... on verra !

— Enfin... pourquoi es-tu allé là ?

— Ah ! voilà... mon colonel... je suivais une piste.

— Une piste ?

— Oui... vous savez bien... comme disent les Peaux-Rouges et les peaux blanches d'Amérique.

— Bien... mais quelle piste suivais-tu ?

— Est-ce que je pouvais en suivre deux ?

— C'était celle de mon frère ?

— Du capitaine... Pardi, oui !

Il but le reste de la dernière bouteille.

— Tu as trouvé la trace du capitaine? s'écria Martial, avec un transport de joie.

— Je l'ai trouvée.., Je l'ai... non.

— Que disais-tu donc?

— Ce n'est pas moi qui l'ai trouvée... mais, enfin, il n'y a pas de mal... C'est tout de même...

— Explique-toi...

— Qué qu'ça fait? Pourvu que ça y soit... et ça y est.

— Il a donc quitté Paris?

— On le lui a fait quitter... oui.

— Depuis combien de temps?

— Il y a au moins quatre jours.

— Et tu l'as vu?

— Je n'en suis pas bien sûr... mais je le crois.

Le colonel, tout en ne saisissant pas bien le sens énigmatique des réponses de la Cigale, savait qu'il ne fallait jamais lui en demander trop.

L'intelligence du géant ne suivait jamais que la ligne de conduite qu'il s'était tracée.

Un écart, une route de traverse, un point d'orgue inattendu, et il perdait la carte.

Il continua son interrogatoire en y mettant toutes les précautions oratoires imaginables.

— Tu as bien agi... Mais, dis-moi... pourquoi n'avoir pas suivi cette piste jusqu'au bout?

— Il ne fallait donc pas accourir vous prévenir, vous raconter ce que j'avais fait?

— Mais, malheureux! maintenant que tu n'es

plus là, cette piste, le fruit de tes peines, va être perdu de nouveau?

— Ah! ouiche!

— Parviendrons-nous à la retrouver?

La Cigale regarda le colonel avec une expression de pitié d'autant plus marquée, qu'elle se mêlait à un respect inaltérable pour le frère de son capitaine.

Il avala les bribes du repas qu'on lui avait offert, s'essuya les lèvres, jeta un regard triomphant sur cette table qu'il venait de si bien nettoyer, et se levant il dit au colonel:

— Merci de votre déjeuner, mon colonel... Mais faites excuse... vous ne connaissez pas votre vieux la Cigale... Il n'aurait pas mangé de si bon cœur s'il n'avait pas été sûr de retrouver la piste en question, quand il lui plaira de la retrouver

— Ainsi?

— Ainsi, j'ai pris mes précautions... et quand je prends mes précautions, il n'y a pas de danger que je sois mordu.

Cela dit, il s'assit majestueusement et il attendit la fin de son interrogatoire.

10.



X

Le récit de la Cigale.

— Quelles précautions? demanda le colonel Martial Renaud à la Cigale.

— Voici ce que c'est, mon colonel. J'ai laissé là-bas, en éclaireurs, deux gaillards... mais deux bons... là... des vrais! Je leur ai remis tout l'argent que vous m'aviez donné, au cas où ils en auraient besoin... et je suis venu, patte sur patte, toujours courant, vous raconter la chose.

— Tu as bien fait. Quels sont ces éclaireurs?

— Oh! vous les connaissez bien!...

— Qui?

— Frantz Keller...

— Et?

— Et Mouchette.

— Mouchette? chercha Martial Renaud, qui avait oublié le nom du gamin de Paris.

— Mais oui... Mouchette... le petit... vous ne vous rappelez pas, mon colonel... ce môme si *rigolo*... alerte comme un écureuil et malin comme un singe?

— Ah! oui... j'y suis.

— C'est même lui qui est cause de la découverte...

— Conte-nous cela, mon garçon.

Je ne demande pas mieux... parce que pour ce qui est de faire valoir ce *crapaud*-là, c'est un vrai plaisir pour moi, qui l'ai lancé.

— Mais la chose est intéressante... et vaut la peine que tu la reprennes dès le principe.

— Faut tout recommencer? demanda le colosse avec effarement.

— Oui.

— C'est dur... mais puisque vous le voulez...

— Je t'en prie.

— Suffit, mon colonel... Seulement, dame, vous savez... je ne parle pas bien... Vous vous payerez de la patience et de l'attention.

— Va, va.

— Sans ça, je ne réponds de rien.

— Commence.

La Cigale, on le sait, n'était pas un brillant ora-

teur, dans son assiette ordinaire; en outre, il était plus que timide.

La plus légère émotion lui causait aussitôt un bégaiement qui rendait son débit presque inintelligible.

Mais, en cette occurence, le brave débardeur, surexcité plus que d'habitude, d'abord par les trois bouteilles de vieux bordeaux qu'il venait d'ingurgiter, ensuite par tous les regards bienveillants que les Invisibles fixaient sur lui, prit le dessus sur sa timidité et sa sauvagerie de tous les jours.

D'ailleurs, il s'agissait du salut de son capitaine, et cette raison seule suffisait pour lui donner des facultés qu'il ne se connaissait pas.

Il se raffermit sur ses jambes, s'essuya la bouche du revers de sa main, et, sans réfléchir, sans chercher ses mots, il se jeta tête baissée dans le tas de ses souvenirs.

— Vous vous souvenez, mon colonel, de la tâche que vous m'aviez confiée?...

— Oui, oui.

— Vous nous avez chargés, moi et plus de cinquante autres camarades de... de nous *décarcasser* pour savoir où les limiers de M. Jules, ou de sa *chienne* d'associée, avaient conduit mon pauvre capitaine.

— Passe les préliminaires.

— Les... quoi?

— Va toujours.

— Enfin... il paraît que ça ne fait rien que je

comprenne ou que je ne comprenne pas. Pour le coup, je me dis : C'est bon... je suis farci d'or... je suis chargé d'une mission de confiance. . faut pas que je me *mette le doigt dans l'œil.* Je retrouverai mon capitaine ou j'y laisserai ma peau et mon argent... c'est-à-dire votre monnaie, mon colonel.

— Après?

— Marchons lentement et nous arriverons... Je me dis encore : Mon vieux, tu es fort comme un taureau, tu n'es pas un serin quand tu te trouves à bord d'un navire ou bien au fond d'une forêt plus ou moins vierge... mais ici, le dernier des derniers te passera la jambe et tu n'y verras que du feu.

Martial Renaud et ses amis ne purent s'empêcher de rire en voyant la singulière opinion que le colosse avait de sa perspicacité.

— Avant de partir du pied gauche, continua le débardeur, je me creusais donc la tête pour en faire sortir un plan de campagne... pas trop boiteux. J'étais en train de réfléchir. V'là qu'on me passe entre les jambes en criant : Coucou, le voilà !

— C'était ton ami Mouchette?

— Juste, vous l'avez deviné. C'était Moumou. Faut vous dire que Moumou m'aime tant, que, quand il y a deux heures qu'il ne m'a pas vu, il se gratte le nez, tourne sur lui-même et se demande : « Ousque donc est mon bon Cigale. Il me cherchait, il me trouvait, il était heureux comme un poisson dans un bocal.

— Eh bien!

— Je vas au petit trot, mon colonel, mais n'ayez pas de souci. Tout à l'heure je vas prendre mon galop, un galop de chasse de six lieues à l'heure.

— Prends-le tout de suite, bavard!

— Bavard! répondit le géant, fier de sa loquacité exceptionnelle, v'là la première fois de ma vie que je m'entends appeler comme ça. Il faut bien que ce soit pour mon capitaine... sans ça... Enfin, nous y venons!... En voyant le petit, je me mets à penser : quelle chance, v'là mon plan tout trouvé.

— Comment?

— Je l'empoigne par l'oreille, et je lui glisse le tout dans le tuyau. — C'est tout? qu'il me dit avec son air d'ambassadeur mis à pied. — Oui, mon neveu... Faut vous dire qu'il m'appelle son oncle; alors, souvent, moi, je l'honore de ce nom-là... pour ne pas l'humilier. — Ce n'est que ça qui vous *embête?...* qu'il fait. — Il n'y a peut-être pas de quoi, que je lui réponds. — V'là mon satané mioche qui me rit au nez et me promet de me tirer de là, comme si nous n'avions qu'à prendre l'omnibus de la Bastille à la Madeleine... sans correspondance.

Les Invisibles et leur chef provisoire restaient abasourdis par ce flot de paroles sortant du gosier de la Cigale.

Il ne se reconnaissait même plus lui-même.

Il était un peu lancé, le brave colosse... Le vin, ses fatigues, son ardente affection pour le comte de

Warrens, le souvenir des hauts faits de Mouchette, tout cela lui montait à la tête et lui faisait l'effet d'une quatrième bouteille.

Il continua de plus belle :

— Vous comprenez, mon colonel, que la première chose que je fis fut de le presser sur mon cœur de toutes mes forces, même qu'il criait : Tu m'étrangles? comme un aveugle sans violon.

— Et la seconde?

— Fut de lui dire : Petiot, si tu fais ça... je ne te dis que ça... Bon! bon! des bêtises, mon oncle... Je réponds du bouquet; seulement il nous faut un troisième camarade... Alors je trouve le troisième sans barguigner.

— Frantz Keller, sans doute? demanda Martial Renaud.

— C'est ça! Frantz Keller à qui vous avez donné une commission qui ressemblait de près et de loin à la mienne. Je ne m'en plains pas, je raconte... voilà tout.

Une fois, deux fois, trois.... ça va bien!.... Le petit nous développe son idée... une fameuse idée tout de même.

— Quelle idée?

— Attendez. Vers deux heures du matin, à l'heure où tant d'imbéciles font semblant de dormir, Mouchette nous conduit, 35, rue d'Astorg.

— Dans cette maison où nous sommes?

— Oui, mon colonel.

— Ah! je comprends, chez le père Pinson?

— Chez le vieux sergent... oui... Il le fait lever, habiller... et nous partons tous les quatre, Frantz Keller, Mouchette, le vieux et moi.

— Jusqu'ici je ne vois pas le merveilleux du plan de ton ami.

— Attendez donc, pristi! Le père Pinson conduisait son chien en laisse.

— Hurrah?

— Hurrah! Oui... c'est son nom... Nous allons à Belleville, et d'un bon pas encore.

— A la maison isolée?

— Vous y êtes! Là le concierge, d'après le conseil de Moumouche, fait sentir à son chien un gilet, je crois... oui, un gilet ayant appartenu au capitaine.

— Bien trouvé! fit Martial Renaud avec une exclamation joyeuse.

— Le chien flaire, reflaire, nous regarde, se met à japper et aboyer.

— Et puis?

— Et puis, nous le lâchons... La brave bête avait, pardi, bien l'air de comprendre ce qu'on lui voulait. Elle n'hésita pas une minute... V'là quelle se met en quête... nous la suivons pas à pas tous les quatre.

— Braves amis!

— Laissez-moi finir... Tout ça n'est rien... Hurrah ne resta pas longtemps sans tomber en arrêt.

— Il avait retrouvé la trace ? dit le colonel.

— La trace du capitaine... oui... V'là que nous nous disons : C'est bon, la bête y est... Et, sacredieu ! elle y était... Elle commence une course, une chasse insensée... le museau en terre, trottant la queue basse ; Hurrah redescend dans Paris... Nous redescendons avec lui... Il traverse les boulevards et il enfile les Champs-Élysées... Nous traversons et nous enfilons à sa suite !

— Bien.

— A la hauteur de l'allée des Veuves, cependant, il hésite, le bon chien... Notre cœur se serre à tous les quatre. — Est-ce qu'il *renauderait?* que nous nous demandons... Je t'en soigne... Après avoir trotté de çà et de là, d'un air inquiet, v'là que la bête reprend sa course. Nous attrapons le pont de Neuilly, nous le passons. Elle entre dans Courbevoie... Aïe donc ; nous la suivons sans broncher.

— Enfin ?

— A la fin... eh bien !... à la fin des fins, la bonne bête s'arrête devant une maison *asseulée,* en dehors du village.

— Tu connaissais l'endroit, tu vois ? fit le colonel se souvenant que le colosse n'avait pas pu satisfaire tout d'abord à sa demande.

— Au fait, oui... v'là les noms qui me reviennent à présent, mon colonel... C'est votre vin, voyez-vous ! Il était donc six heures du matin... sans reproche, nous courions comme ça depuis quatre

bonnes heures... C'était gentil, déjà! On rattache le chien, et nous nous installons dans une auberge, où les autres cassent une croûte et piquent un somme.

— Et toi?

— Moi, je veillais et je pensais à mon capitaine... Je n'avais ni faim, ni soif, ni sommeil... Ah! cré mâtin, je ne les ai pas laissés se dorloter par trop longtemps, allez.

Au réveil, le père Pinson nous lâche pour retourner à sa fabrique. Nous gardons le chien. Il tenait la piste, vous comprenez, nous ne l'aurions pas rendu pour son pesant d'or. Le vieux sergent parti, nous reprenons la chasse.

Parole! ça commençait à m'amuser, en dehors même de l'intérêt que je porte à mon capitaine.

Il paraît que ses ravisseurs craignaient joliment d'être poursuivis. Les gueux avaient employé tous les moyens pour nous donner le change et nous faire perdre leurs traces. Ils s'étaient donné la peine de croiser leur route, revenant sur leurs foulées, coupant à travers terre et faisant des pointes à droite et à gauche.

— Scélérats! murmura Martial Renaud, si jamais...

La Cigale, qui ne tenait point à s'arrêter en si beau chemin, l'interrompit sans le moindre ménagement.

— Malgré toutes ces marches et ces contremar-

ches, ces allées et ces venues, le brave chien ne s'est pas laissé mettre dedans un seul instant.

— Il a retrouvé la piste?

— Retrouvée? répondit le géant avec une véritable indignation, allons donc, il ne l'a jamais perdue. Il y avait de quoi se mettre à genoux devant ce chien-là, voyez-vous.

— Va toujours, va.

— Nous ne le quittions pas d'un pouce. Mouchette relevait avec soin la route que nous suivions, et prenait des points de repère, comme le Petit Poucet, afin de s'y reconnaître plus tard.

— Combien de temps a duré cette chasse?

— Quatre jours et presque quatre nuits. A la fin, bête et hommes, nous étions littéralement sur les dents. S'il avait fallu continuer quelques heures encore, nous mourions tous à la peine. Mais pour rien au monde, nous ne nous serions arrêtés.

Le chien allait toujours.

Nous faisions comme le chien.

— Achève! dit le colonel.

— Arrivés, vers dix heures du soir, devant une espèce de ferme bâtie au milieu d'un bois touffu, et isolée de toute autre habitation, Hurrah demeure subitement immobile comme une pierre. Ses jarrets se mettent à trembler; cette chère bête devait avoir une émotion!... J'en ai bien encore, moi, en vous racontant nos allées et nos venues. Bref, Hurrah commença par jeter deux ou trois cris plaintifs et

contenus, puis il se mit à remuer la queue, et finalement il se coucha.

Pour Frantz Keller, pour Mouchette et pour moi, il n'y avait pas à douter, c'est là que se trouvait le capitaine.

— Cher frère! dit Martial en chassant une larme qui pointait au bord de sa paupière.

La Cigale ajouta :

— Après nous être concertés, entendus... après avoir tenu conseil, v'là ce à quoi nous avons conclu : Mouchette et Frantz Keller sont restés en observation et suivront le capitaine si on le force à quitter cette maison.

— Et tu les retrouveras, la Cigale?

— Pardine! oui ; nous sommes convenus qu'ils me laissent, sur leur route, des signes de reconnaissance pour que je n'aie pas besoin de courir à droite et à gauche, comme une corneille qui abat des noix.

Moi, on m'a forcé de me coucher et de dormir quelques heures pour reprendre des forces et du nerf.

Aussitôt réveillé, je retourne à Paris avec ce digne et bon Hurrah, qui nous était devenu inutile, et qui aurait pu éveiller des soupçons contre nous.

On m'a chargé de vous rendre compte de notre mission.

J'ai fait ce que j'ai pu, mon colonel, vous en savez autant que moi maintenant, et ma foi d'honnête marin je vous donne, que si vous n'êtes pas



satisfait de moi, de nous tous, vous êtes diantrement difficile!

— Est-ce tout?

— Pas encore. J'y arrive.

— Vite! fais vite, pour Dieu!

Le colosse reprit :

— Tout en causant nous ne perdions pas la ferme de vue. Une fenêtre se trouvait éclairée au premier étage. Deux ou trois fois, nous avons vu se dessiner sur cette fenêtre une ombre qui nous a bien semblé être celle du capitaine.

Sur les quatre heures du matin, je me suis réveillé.

J'ai donné tout l'argent que j'avais à Frantz Keller et à Mouchétte.

— Je sais! je sais! fit le frère du comte de Warrens.

— Je gardai dix sous pour acheter du biscuit à ce pauvre Hurrah, qui ne se doutait pas de tout le bonheur qu'il venait de me donner.

Et nous sommes partis pour Paris, l'homme et le chien, nous entendant mieux que si nous avions été deux hommes ou deux chiens.

— Et votre voyage a duré?

— Deux jours. Chaque jour, je faisais quinze lieues... Hurrah aussi, mais lui mangeait et buvait, moi non; je ne n'aurais pas touché aux dix sous de la pauvre bête, pour le dîner que vous m'avez servi tout à l'heure. On a une parole et un cœur! quoi!

Enfin, nous sommes arrivés, il y a une heure.

Vous avez vu, mon colonel, si j'ai bien employé mon temps pendant cette heure-là.

Franchement, je crois que si j'ai bu vos trois bourguignonnes... non... vos trois bordelaises... je ne les avais pas volées.

XI

Le colonel Martial Renaud.

Les Invisibles avaient écouté avec le plus vif intérêt le récit de cette curieuse Odyssée.

Le débardeur avait fini de parler, qu'il les tenait encore sous le charme.

Ils admiraient le dévouement simple et sans bornes de cette vaillante nature.

Ils admiraient le rude matelot, l'ouvrier abrupte, qui racontait ces choses inouïes comme si elles étaient toutes naturelles.

Le récit de la Cigale terminé, il se fit un silence profond.

Chacun des dix membres de la grande association réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre.

11.

On pesait le pour et le contre.

On cherchait le moyen d'ajouter une chance de plus à cette piste si audacieusement commencée.

Mais à coup sûr, pas un seul d'entre eux ne mettait en doute la véracité d'une seule des phrases du loyal compagnon.

Martial Renaud prit enfin la parole.

— Je suis content de toi, dit-il à la Cigale. Tu as agi en brave Compagnon de la Lune, en fidèle matelot.

La Cigale baissait les yeux, toussait, crachait, se tenait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, pendant que le chef provisoire des Invisibles lui adressait ces remercîments au nom de tous les autres membres de l'Association.

Si nous retrouvons le capitaine, continua Martial, et nous le retrouverons, c'est à toi que nous le devrons.

— Et à Moumouche aussi, murmura le géant.

— Et sois-en sûr, mon brave, il saura ce que vous avez fait pour lui.

— Ce n'est toujours pas moi qui irai le lui raconter, mon colonel.

— Ce sera moi, ce sera nous tous.

— Comme ça, oui... quoique, après tout... vrai... il vaudrait mieux... ça n'en vaut pas la peine.

On sourit autour de lui.

Il s'aperçut qu'il venait de dire une bêtise.

En effet, que venait-il de prétendre ?

Tout simplement que la vie de son capitaine, du comte de Warrens, du chef des Invisibles ne valait pas un remercîment.

S'il avait pu s'arracher les cheveux, il n'y aurait pas manqué.

Mais sa chevelure était vissée à son crâne de telle façon que jusque-là ni Pawnies ni Sioux n'avaient réussi à la détacher de sa place ordinaire.

Peut-être, après tout, le colosse n'avait-il pas prêté à cette opération, qu'il avait manqué subir plusieurs fois, une de ces complaisances, une de ces bonnes volontés qui aident la main et le couteau de l'opérateur.

Toujours est-il que la Cigale, s'apercevant qu'il eût beaucoup mieux agi en se taisant, se promit de ne plus ouvrir la bouche que pour demander la permission de se retirer, de se reposer.

Ce qu'il fit.

Le colonel ne lui donna même pas l'ennui de le lui laisser demander.

Il l'engagea à monter dans sa mansarde, l'invitant à descendre chez lui le lendemain matin vers les cinq heures.

La Cigale allait se retirer.

Tous les Compagnons de la Lune serrèrent la main du débardeur ; ils prirent congé de lui comme si le pauvre diable eût été leur égal par le nom, par le rang, par la fortune.



Ils avaient tous admiré son dévouement.

Ils aimaient sa fidélité.

Cinq minutes plus tard, voluptueusement couché dans son grenier sur trois bottes de paille fraîche qu'on venait de lui monter d'après l'ordre du père Pinson, et enveloppé d'une couverture de cheval, le colosse dormait du sommeil du juste et de l'homme fatigué.

Le bon la Cigale avait la conscience plus calme et le sommeil plus solide que bien des heureux de ce monde, se vautrant dans la plume, dans la soie et dans la dentelle.

Lui, il ne pouvait dormir sur un matelas.

Il lui fallait un hamac, l'été, de la paille, l'hiver.

Mais laissons-le se reposer, pour prix de ses démarches et de ses recherches.

Revenons à nos Invisibles et à leur nouveau chef suprême.

Dès que la Cigale fut sorti, ce dernier leur dit :

— A nous maintenant d'agir, messieurs ; d'agir avec la plus extrême vigueur. Je sais, à n'en point douter, d'où part le coup. Seule la comtesse de Casa-Real a pu concevoir un plan aussi diabolique et l'exécuter avec cette adresse, avec ce bonheur.

— Ainsi, vous pensez que M. Jules, l'ex-agent de police, n'est pour rien dans tout cela ? demanda le vicomte de Rioban.

— Je ne dis pas non... il peut être le bras, mais

c'est elle l'âme, la tête. Mais qu'elle prenne garde... ce sera son dernier triomphe.

— Cette femme est une vipère à la dent mortelle. Jusqu'à ce jour nous l'avons trop ménagée.

— Il faut en finir avec elle, ajouta Karl Schinner.

Ces mots furent prononcés avec une énergie sans égale.

Le major Schinner ne parlait pas souvent, mais quand il parlait, chacune de ses phrases portait coup.

Il était d'avis que Caton eût mieux fait de ne dire qu'une fois son fameux : *Delenda est Carthago.*

Tous les invisibles se retournèrent vers lui.

Il rentra dans son silence.

Mais l'animation de ses traits, la fureur qui se peignait dans ses yeux, son poing fermé levé vers le ciel, prouvaient qu'en lui-même il faisait un serment formidable, un de ces serments pour l'accomplissement desquels on sacrifie tout, fortune et existence.

Martial serra fortement la main du major Schinner, et lui dit :

— Par la mémoire de ma mère, nous en finirons, je vous le jure, bon Karl. Je serai sans pitié.

— Bien ! fit le major.

Et n'aimant point à être mis en avant dans ces assemblées, où tant de gens l'effaçaient par leur jeunesse, leur force, leurs richesses, il rentra dans

l'ombre, et alla s'asseoir dans un coin du salon.

Ame modeste qui ne voulait pas s'avouer que le dévouement, la conscience du devoir accompli et une affection inaltérable pour un maître comme le comte de Warrens, vous mettent au niveau de toutes les personnalités, de toutes les positions.

— Je vous le répète, messieurs, l'heure de l'action a sonné. Etes-vous prêts? demanda le colonel.

— Oui, lui fut-il répondu d'une voix unanime.

— Écoutez-moi donc, et exécutez mes ordres à la lettre.

On se pressa autour de lui.

— Sir Harry Mortimer, reprit Martial Renaud, à minuit, vous partirez pour le Havre... Vous prendrez le train express et vous vous rendrez à bord de notre brick.

— Bien, colonel.

— Vous prendrez le commandement du brick.

— Et l'équipage?

— Je vous en enverrai un sûr et nombreux.

— Pas d'autres ordres?

— Si. Les hommes montés à bord devront y rester cachés... Vous mouillerez sur un corps mort et vous mettrez les voiles sur les fils de carret, afin de vous trouver en mesure d'appareiller au premier signal que je vous donnerai.

— Chose faite, répliqua sir Harry Mortimer, qui parlait facilement, lui, mais que la parole fatiguait.

— C'est évident pour moi, messieurs: la com-

tesse de Casa-Real tient son prisonnier aux environs de Rouen. De là elle compte gagner le Havre. Nous y serons avant elle. Surtout, sir Harry Mortimer, organisez dans le port la surveillance la plus active.

— Je serai averti de tout.

— Bien. Un dernier détail. Major Schinner?

Schinner vint au colonel.

— Avez-vous eu soin de faire ce que je vous ai demandé?

— J'ai les sommes, répondit le major.

— Remettez à sir Harry Mortimer cent cinquante mille francs en billets de banque et deux millions en traites sur New-York, la Havane, la Vera-Cruz, la nouvelle-Orléans et Mexico.

— Voici, fit Schinner, tirant un bordereau de sa poche et des liasses d'effets ou de billets de banque.

Il remit traites et billets à sir Harry Mortimer, lui fit signer son bordereau de versement, et il attendit.

Quand cette formalité eût été remplie,

— Usez, comme vous le jugerez convenable, de cet argent et de ce crédit au mieux des intérêts de notre association, sir Harry Mortimer, dit le colonel.

— Ce sera fait, répondit simplement le noble Écossais. Vous n'avez point d'autres instructions à me donner, colonel?

— Non.

— Vous me permettez de me retirer?

— A votre aise.

— Je n'ai que juste le temps nécessaire pour partir

— Partez. Au revoir, sir Harry Mortimer.

— Au revoir, colonel.

L'Écossais salua tous les Invisibles et sortit de son pas lent et régulier.

C'était sa manière de se presser.

Chi va piano, va sano;
Chi va sano, va lontano.

dit un proverbe italien.

Si ce proverbe n'avait pas précédé la naissance de sir Harry Mortimer, notre Invisible l'eût fait naître écossais.

De toutes façons, il s'arrangeait de manière à lui faire conférer des lettres de naturalisation à Édimbourg ou à Glasgow.

Le colonel appela un second Invisible.

— Monsieur Adolphe Blancas.

— Colonel?

— Avez-vous réussi?

— Oui.

— Tout est terminé?

— Oui.

— Bien. Ainsi, vous êtes prêt?

— Je le suis.

— Si dans trois jours vous ne recevez pas un contre-ordre, vous partirez...

— Où irai-je?

— A New-York

— Et là?

— Vous attendrez de mes nouvelles:

Adolphe Blancas s'inclina.

Le colonel reprit :

— Tenez, voici des lettres d'introduction : Vous m'avez bien compris?

— Parfaitement, colonel.

— Major, ajouta Martial Renaud, remettez cinquante mille francs comptants à M. Adolphe Blancas, et trois cent mille en traites sur New-York et Washington.

Le major obéit.

Pour l'étudiant comme pour le noble Écossais qui l'avait précédé, comme pour les autres Invisibles qui le suivirent, il y eut à recevoir de l'argent, des traites, et à signer le bordereau du major.

Nous glisserons désormais sur cette formalité, que chacun des missionnaires du chef suprême provisoire fut obligé de remplir.

Le jeune homme se retira après avoir reçu les dernières recommandations du colonel, qui continua de la sorte :

— Mon cher San-Lucar.

— Parlez, colonel.

— Le paquebot part dans trois jours de Liverpool pour la Havane.

— Eh bien?

— Soyez dans trois jours à bord du paquebot. Voici vos instructions renfermées dans ce pli. Rien ne vous retient à Paris ?

— Rien.

— Partez cette nuit.

— Dans une heure, je serai en route, répondit San-Lucar, serrant les instructions dans son portefeuille.

Le colonel lui fit remettre deux cent mille francs, traites et billets de banque.

Le comte de San-Lucar sortit à son tour.

De Rioban, appelé par le chef suprême, s'approcha de lui.

— Vous êtes remis de vos blessures, vicomte ? demanda ce dernier.

— Complétement, colonel.

— Vous sentez-vous assez fort pour voyager ?

— A cheval, s'il le faut.

— Soyez demain à Rouen, où vous savez.

— Il suffit.

— Surveillance active, prudence, et attendez.

— Bien.

Il reçut vingt mille francs en billets de banque et en or.

Puis il sortit.

— Vous, monsieur Olivier, continua le colonel en s'adressant au neveu de la duchesse de Vérone, vous savez ce dont nous sommes convenus avec Mme la générale Dubreuil.

— Oui, mon colonel.

— Demain, elle se mettra en route pour l'Italie avec la personne que vous connaissez. Le major Karl Schinner lui portera, le matin même, l'argent nécessaire à son voyage.

— Et moi, colonel, qu'ai-je à faire?

— Vous, monsieur, aussitôt la duchesse partie avec sa protégée, vous vous rendrez ici, et vous vous tiendrez à ma disposition.

— Est-ce tout?

— Préparez-vous pour un voyage de long cours.

— Je serai prêt.

— Bien. Adieu.

Le jeune homme prit congé et se retira.

Le docteur Martel, sur ces entrefaites, venait de s'approcher de Martial Renaud :

— Mon cher colonel, lui dit-il, avez-vous l'intention de me garder longtemps encore?

— Peut-être, répondit Martial avec un sourire.

— C'est que vous savez, j'ai mes malades.

— Oui... oui... voilà précisément ce que je tenais à vous faire dire.

— Pourquoi?

— Parce que ces paroles mêmes vous donneront l'explication du peu de cas que j'ai l'air de faire de votre science et de votre personne.

— Ah! si vous croyez que je m'occupe de ces vétilles-là, riposta le médecin, vous vous trompez bien, mon très-cher.

— Non, je ne le crois pas... mais, vous le voyez, il me faut vous laisser ici.

— Hum! c'est triste...

— Pour nous?

— Non, pour moi... Enfin, allez toujours.

— Vous me remplacerez, en mon absence.

— Moi? mais... se récria le praticien effrayé de la responsabilité qui allait peser sur lui.

— Ne vous récusez pas. Vous connaissez tous nos affiliés?

— Ça, oui. Après?

— Le major vous aidera au besoin.

— Soyez tranquille, colonel, le besoin s'en présentera.

— Il vous tiendra au courant de toutes nos affaires, et il ne sera pas autorisé à prendre une décision sans tout d'abord avoir pris vos conseils.

— Bon!

— Acceptez-vous?

— Pardieu! cher ami, ne vous suis-je pas dévoué corps et âme, à vous et à l'Association?

— Merci, docteur, merci.

— La meilleure manière de me remercier serait de ne pas prolonger votre absence.

— J'espère que vos vœux seront remplis. Je compte sur un prompt succès.

— Et moi sur un prompt retour... Ah! sacredieu! voilà la première fois que je regrette les devoirs de ma profession.

— Qui vous retient au rivage, acheva le colonel gaiement.

— Bonne chance, colonel.

— A bientôt.

Le docteur Martel allait se retirer.

La porte s'ouvrit.

Le vieux concierge entra.

— Une lettre.

— Pour qui ?

— Pour le docteur Martel.

— Donne.

Le docteur prit la lettre, l'ouvrit, la parcourut et la passa toute grande ouverte à Martial Renaud, qui la lut à haute voix :

« Monsieur le docteur...

— Eh bien ! interrompit-il, cette lettre est bien pour vous.

— Lisez, mon cher.

— Signée : Joseph Cahen...

— C'est mon domestique.

Martial Renaud continua sa lecture :

« Monsieur le docteur,

« D'après vos ordres, à neuf heures précises, je suis entré dans la chambre du comte de Mauclerc.

« Le comte n'était pas chez lui.

« D'autant plus étonné de cette disparition que le comte de Mauclerc peut à peine se soutenir sans aide, j'ai appelé tous les autres domestiques de la maison.

« Nous nous sommes mis sur-le-champ à la recherche du blessé.

« Ces recherches n'ont produit aucun résultat.

« Plus de comte de Mauclerc dans l'établisement.

« Il a disparu sans qu'un seul d'entre nous ait pu comprendre comment on s'y est pris pour l'enlever, sans qu'il existe l'ombre d'une trace de cet enlèvement.

« Votre dévoué et respectueux serviteur,

« JOSEPH CAHEN. »

— Eh bien! fit le docteur Martel avec stupeur.

— Eh bien! quoi? répondit le colonel souriant malgré lui de la physionnomie déconfite du médecin.

— Voilà qu'on m'enlève mes malades sans les faire passer par la porte cochère.

— Quoi d'étonnant à cela, mon cher? Souvenez-vous donc un peu! Ne l'avons-nous pas fait entrer dans la chambre nº 10 sans qu'il ait eu même besoin de monter l'escalier? Un mur mitoyen... une porte dérobée... un peu de bonne volonté... et le tour n'est pas difficile à jouer. Ce que nous avons fait, d'autres l'ont fait à leur tour. Cette fois-ci, c'est le tour de M. Jules. Il prend sa revanche. C'est justice.

— Ah! voilà comme vous prenez la chose, vous! En somme, à quoi vous arrêtez-vous?

— Pour le moment?

— Oui.

— A rien.

— Cela ne vous compromet guère, mon ami, fit le docteur, qui avait son franc-parler avec Martial Renaud, tout chef provisoire de l'Association qu'il fût.

— Rien, quant à présent, repartit celui-ci en lui rendant tranquillement sa lettre ; laissons courir le comte de Mauclerc, nous le rattraperons à heure opportune.

— Ah ! vous m'en promettrez tant...

— Rapportez-vous-en à moi pour cela, cher docteur.

— Je ne demande pas mieux.

— Consolez-vous de la fuite de votre sujet, et dormez sur vos deux oreilles.

— Soit.

— Je puis compter sur vous, si je m'absente ?

— Oui.

— Merci.

Il n'y avait pas besoin de plus amples protestations entre ces deux hommes, qui se connaissaient depuis si longue date.

Le docteur Martel partit.

Quatre personnes restaient dans le salon de M. Lenoir :

Le vicomte René de Luz,

Le baron d'Entragues,

Le major Karl Schinner,

Et le colonel Martial Renaud.

— Mon cher Karl, dit amicalement ce dernier au major, je n'ai plus besoin de vous. Laissez-moi le reste de l'argent que vous aviez apporté, et demain matin, avant six heures, n'oubliez pas de me faire tenir ou de me remettre vous-même ce que j'ai demandé.

— Je n'oublierai rien.

— A propos, expédiez à Mortimer, Saturne et Peters-Patt, dont vous n'avez que faire ici et qui nous seront utiles là-bas.

— Ils partiront cette nuit.

— Voilà parler.

Karl Schinner parti, Martial Renaud s'approcha de René de Luz, qui, se ressentant encore de ses blessures, se tenait assis sur un canapé.

En voyant son chef venir à lui, il se leva vivement. Le colonel le pria de se remettre sur le sofa, et il s'assit à son côté :

— Comte, j'ai à vous charger d'une mission délicate. Je suis certain que vous vous en tirerez mieux que tout autre, lui dit-il.

— Qu'est-ce? mon cher colonel.

— Vous connaissez les différents centres de réunion de nos affiliés du second degré?

— A Paris?

— Oui.

— Je les connais.

— Et à Rouen?

— Aussi.

— A merveille. Il faut que dans quarante-huit heures au plus, vous m'ayez déniché quatre-vingts gaillards solides.

— Je les trouverai.

— Dévoués... corps pour corps à l'Association.

— C'est plus difficile.

— Braves jusqu'à la témérité.

— En les payant bien, ils seront aussi téméraires que courageux.

— Et aguerris à toute sorte de hasards.

— Ce sera plus cher, voilà tout.

— Vous savez que nous ne regardons pas à l'argent. Tirez à vue sur nous.

— Vous les aurez.

— Dès que vous les tiendrez, vous les expédierez à sir Mortimer.

— Par groupes de trois, quatre ou six, n'est-ce pas?

— Vous me comprenez à demi-mot, vicomte. J'étais sûr de vous. Surtout que ces hommes soient prudents et discrets.

— Ils ne sauront rien, ni de la destination qui les attend, ni le nom du chef qui les commandera.

— Parfait!

— Et à Rouen, qu'ai-je à faire?

— A Rouen?

— Oui.

— Je réfléchis... vous n'irez pas à Rouen.

— Pourquoi non?

— Parce que, mon ami, vous êtes très-faible... parce que c'est aujourd'hui votre première sortie, et qu'une imprudence ouvrirait vos blessures à peine cicatrisées.

— Oui dà!

— Martel ne me pardonnerait pas une rechute occasionnée par les ordres que je vous donnerais.

— Vous plaisantez!

— Non pas.

— Je vous jure que je suis complétement sur pied. Croyez-vous que je consentirai à demeurer les bras croisés, dans une inaction honteuse, quand les uns et les autres vous allez risquer votre vie pour le salut de notre chef, pour le triomphe de notre cause?

— Je le crois, parce que je le veux.

— Mais...

— Je le veux, répéta le colonel.

— Est-ce le chef qui parle ainsi? demanda le jeune homme, contenant avec peine les bouillonnements de sa colère généreuse.

— Non, René, c'est l'ami.

— Eh bien!.. à l'ami je dirai... Vous ne me retirerez pas cette mission...

— Parce que?

— Parce que vous me causeriez un véritable chagrin.

— Et si c'était le chef suprême des Invisibles qui vous parlât?

— Je lui répondrais : C'est bien, maître, j'obéis... Mais sur mon honneur de gentilhomme, si vous me refusez le droit de vous accompagner, en rentrant chez moi, je me fais sauter la cervelle.

XII

Edmée

— Vous êtes fou, René! dit le colonel Martial Renaud à son ami, qui lui parlait ainsi du ton le plus sérieux et le plus convaincu.

— Soit; mais je le ferai comme je le dis.

— Cependant...

— Quels sont vos ordres pour Rouen, colonel? demanda froidement René.

— Entêté.

— Il est des pays ou l'entêtement passe pour du caractère, répondit en riant le vicomte.

— Tête bretonne! tête carrée!

— Cela vous va bien de m'appeler : tête bretonne. Nous sommes presque du même pays.

— C'est vrai! Allons, enfant, je cède.

12.

— Vous faites bien.

— Mais vous me le promettez, vous vous ménagerez.

— Je vous le promets.

— Dans notre intérêt comme dans le vôtre. La moindre indisposition causerait un retard, et tout retard pourrait nous devenir funeste.

— Je serai prudent.

— J'en suis sûr, fit le colonel avec un fin sourire.

Il venait de trouver le moyen de retenir cette nature fougueuse et indomptable.

— Ainsi, à Rouen? demanda le vicomte de Luz.

— Vous recruterez parmi nos affiliés soixante marins, les meilleurs que vous pourrez vous procurer. Vous les expédierez également à sir Harry Mortimer.

— Bien; ensuite?

— Vous vous rendrez vous-même à bord du brick, où vous attendrez mes dernières instructions.

— Merci, colonel; merci, mon ami.

Mais, apercevant le sourire victorieux de Martial Renaud, le jeune homme s'arrêta et le regarda soupçonneusement.

— Point d'arrière-pensée au moins?

— Aucune.

— N'allez pas me donner contre-ordre, ou je...

— Ah! vous allez encore me menacer de vous faire sauter le crâne... René, René, vous abusez de mon affection, enfant gâté que vous êtes.

— C'est vrai.

— Ayez confiance en moi.

— J'aurai confiance.

— Bien. Tenez, voici l'argent nécessaire à l'accomplissement de votre mission.

Et il lui remit plusieurs liasses de billets de banque.

— Combien y a-t-il là dedans.

— Je ne sais pas.

— Comptons.

— C'est votre affaire. Vous compterez plus tard. Maintenant, retirez-vous et tâchez de prendre des forces cette nuit, pour demain matin.

— Je vais dormir pour mon compte et pour celui de l'Association, répondit joyeusement le jeune gentilhomme breton, qui se retira dans la satisfaction pleine et entière de sa victoire.

Le colonel l'accompagna jusqu'à la porte, jouissant de son bonheur, victorieux de sa défaite.

— Nature d'élite, murmurait-il en revenant sur ses pas. Jeunesse, beauté, courage, printemps et amour! Ah! la vie est belle quand, auréole bénie, vous entourez une seule tête de vos rayons dorés.

Allons! allons! Noël devait être fier de commander à de tels hommes.

Espérons que je ne garderai pas longtemps sa place, que je n'abuserai pas plus longtemps de ses prérogatives.

Il était arrivé jusqu'au baron d'Entragues, qui se trouvait alors seul avec lui.

Et telle était sa distraction, que le baron fut obligé de tousser pour rappeler au chef provisoire des Invisibles que ce n'était point encore le moment de se livrer à ses méditations philosophiques.

Il se remit vivement.

— Pardon, baron, lui dit-il. Je m'oubliais moi-même.

— Vous êtes tout excusé, colonel. J'attends vos ordres, répondit le jeune homme en s'inclinant.

— Je vous ai gardé pour le dernier, baron, parce que je vous ai réservé une mission toute de confiance.

M. d'Entragues regarda le colonel d'un air tellement étonné que ce dernier, sans attendre de réponse, ajouta :

— Bien que je vous connaisse depuis bien peu de temps, monsieur, vous avez gagné mon estime. Je vous sais un homme d'action, je suis convaincu que je trouverai en vous un homme de cœur et d'intelligence.

— Je ne puis que vous remercier, colonel, de la bonne opinion que vous voulez bien avoir de moi.

— Vous pouvez faire mieux, baron.

— Quoi, monsieur?

— La justifier.

On le voit, le titre de chef suprême provisoire des Compagnons de la Lune et des Invisibles



donnait à Martial Renaud une autorité qui lui permettait de parler net et ferme, et de le prendre de haut avec la plupart de ses subordonnés.

Du reste, il n'avait pas eu grand'peine à se pénétrer de ce rôle, quelque nouveau qu'il fût pour lui.

Depuis des années, il avait assisté à toutes les séances présidées par son frère, séances qui, comme on a pu le voir dans le commencement de cette histoire, étaient tantôt tenues dans l'ombre, à mots couverts, à visage caché, et tantôt avaient lieu presqu'en plein soleil, à visage découvert, sans crainte des traîtres et des espions.

Les premières, plus importantes, concernaient les grandes œuvres de l'association des Invisibles.

Elles traitaient de questions pour la plupart politiques et humanitaires.

Les autres, ne concernant que des intérêts secondaires, des affaires particulières, nécessitaient moins de précaution et se tenaient presque au pied levé.

Martial Renaud n'était donc nullement embarrassé pour faire ce qu'il avait vu cent fois faire à son frère, pour parler comme il l'avait entendu souvent parler.

Il manquait peut-être de l'initiative que possédait le comte de Warrens, de son audace primesautière; il n'avait pas le brillant de son frère, mais c'était un homme ferme et probe, voyant juste et se décidant vite.

Les intérêts de l'Association ne devaient point péricliter dans ses mains, durant le court intérim rempli par lui.

Le baron d'Entragues considéra avec curiosité cet homme qui lui parlait sur ce ton, à la première entrevue qu'il lui donnait.

Il comprit sa valeur, et résolut de rendre confiance pour confiance, sympathie pour sympathie.

— A quoi puis-je vous servir, maître? lui demanda-t-il.

— Vous serez mon *aide de camp.*

— Je ne comprends pas bien.

— Mon *alter ego,* le dépositaire de mes secrets qui auront besoin d'être connus en double. Vous deviendrez mon confident intime. Hélas ! ce poste est celui que j'occupais auprès de mon pauvre frère.

Toutes les fois que le colonel Renaud prononçait ce mot: mon frère... les larmes lui venaient à la paupière, un sanglot lui montait du cœur aux lèvres, mais larmes et sanglots, il refoulait tout en lui-même.

Il n'était plus homme.

Il n'était plus parent.

Il représentait un principe, une grande et large idée; son être se faisait bronze, et sa pensée, planant au-dessus des faiblesses terrestres, foulait aux pieds la douleur et le souvenir.

Le baron d'Entragues ne lui laissa, du reste, pas le temps de s'attendrir.

Il le remercia à cœur ouvert de la haute faveur qu'il lui accordait, à lui, presque un inconnu de la veille.

— Les indifférents de la veille deviennent les amis du lendemain, répondit tristement Martial Renaud. Puis ne vous étonnez pas trop de ce qui vous arrive. Je suis un vieux soldat, moi. J'ai l'habitude des hommes, et je crois vous avoir jugé comme vous méritez de l'être.

— A la première occasion, mon colonel, j'espère vous prouver que vous ne vous êtes pas trompé.

— Je vous la fournirai au plus tôt, baron, rapportez-vous-en à moi.

— Je le désire et je l'espère.

— Il est onze heures... J'ai encore beaucoup à travailler cette nuit; rentrez chez vous, baron, et soyez prêt à toute éventualité.

— Quand faudra-t-il que je vienne ici?

— Demain, au lever du soleil. Vous quitterez votre appartement en prévenant qu'on ne vous attende pas.

— Je trouverai un prétexte.

— Un voyage d'agrément, par exemple... Celui que nous ferons n'en sera probablement pas un. Demain, s'il en est besoin, je vous ferai dresser un lit ici. La situation est tellement tendue aujourd'hui, que d'un instant à l'autre je puis me trouver ayant besoin de vos offices et de votre aide.

— A partir de demain matin, à cinq heures,



je serai libre et tout à votre disposition, colonel.

— C'est cela. Bonsoir, baron, à demain... A propos, ajouta-il, en passant devant sa loge, priez le père Pinson d'informer Mme Lucile Gauthier que j'aurai l'honneur de me présenter chez elle dans peu de temps.

— Cette nuit?

Cette nuit-même.

Le baron ne sourit même pas à l'idée de l'heure indue choisie par Martial Renaud pour faire cette visite à une femme encore jeune et jolie. Il ne soupçonna pas un instant que ce pût être une affaire de galanterie ou d'amour.

On vivait dans des sphères plus élevées, ce soir-là, en tant que Compagnons de la Lune ou Invisibles de Paris.

— Je ferai votre commission, colonel, répliqua-t-il. Est-ce tout?

— Oui, baron.

— Alors, à demain.

— A demain.

Demeuré seul dans son salon, Martial Renaud serra ce qui restait de l'or et des traites posées sur la table par le major.

Ensuite se laissant tomber avec accablement dans un fauteuil, il s'abandonna à une sombre mélancolie.

Délivré du poids de toutes les affaires qu'il venait d'expédier si rapidement, n'ayant plus rien

qui vînt le distraire de la perte énorme qu'il était peut-être sur le point d'éprouver, cette puissante nature s'affaissa tout d'un coup sous le poids d'une douleur navrante, inconsolable.

— Noël ! mon frère ! murmurait-il de temps à autre, sans s'apercevoir qu'il prononçait ce nom chéri... Je ne te verrais plus... je te succéderais... non... c'est impossible ! Je n'ai accepté cette tâche redoutable, ce titre qui me donne la richesse sans bornes et le pouvoir le plus irrésistible, que pour te les conserver jusqu'à ton retour ! Noël ! Noël ! mon véritable moi-même ! Je l'avais prédit... qu'il nous arriverait malheur !

Mais sa faiblesse passa.

La réaction se fit.

Le colonel se releva, et chassant ses idées noires :

— Allons ! s'écria-t-il, pas de larmes, pas de plaintes, sauvons-le... ou du moins accomplissons ses volontés jusqu'au bout.

Sa résolution prise, Martial Renaud n'hésita plus.

Il s'approcha de la muraille, et toucha de l'extrémité de son doigt un bouton dissimulé dans la boiserie, impossible à trouver pour tout autre que lui.

Une porte secrète tourna silencieusement sur ses gonds.

Martial Renaud jeta un cri de surprise, lui qui n'était pourtant par facile à étonner.

Une femme se tenait immobile sur le seuil de la porte.

13

Cette femme, c'était Edmée.

Elle souriait.

Elle s'avança lentement.

Après avoir repoussé légèrement la porte secrète, qui se referma, elle pénétra dans le salon.

Le colonel ne trouvait pas un mot, pas une interrogation, tant l'acte de la jeune fille avait l'air d'être raisonné, naturel.

Il lui offrit un siége.

Elle le remercia d'un regard, s'assit, et, penchant la tête sur sa poitrine, elle demeura immobile et songeuse.

Martial Renaud, debout devant elle, la considérait avec un mélange de tristesse et d'admiration.

Enfin, la jeune fille releva la tête.

— Asseyez-vous, mon ami, lui dit-elle.

Le colonel prit une chaise et s'assit auprès d'elle.

Edmée continua :

— J'étais là.

— Depuis longtemps ?

— Oui.

— Et vous avez entendu ?

— Tout. Appuyée contre cette porte, comprimant jusqu'aux battements de mon cœur, j'ai gravé dans ma mémoire vos généreuses paroles.

— Ne parlez pas ainsi, chère Edmée ; il n'y a pas, il ne peut y avoir de générosité dans l'amitié fraternelle qui existe entre Noël et moi.

— Depuis la fin du souper de mon père, depuis huit heures du soir, j'étais là.

— Ainsi vous connaissez toutes les résolutions prises par nous ?

— Je les connais.

— Les ordres donnés par moi ?

— Oui, Martial.

— Approuvez-vous les mesures que j'ai prises ?

— Je les approuve, et je vous en sais gré, surtout à vous, Martial.

— Je ne suis pas seul à les exécuter.

— Oui... oui... vos amis sont de nobles et vaillantes natures, s'écria la jeune fille avec enthousiasme, des cœurs de lion, des esprits d'élite. Mais en l'absence de mon Noël, de votre frère, vous êtes leur chef, et je ne peux remercier que vous du dévouement que vous lui témoignez. Vous tenez loyalement les promesses de votre belle devise : *Un pour tous, tous pour un.* Je suis fière d'être la pupille de tels hommes, je me sens toute confiante en étant protégée par eux et par vous.

— Mon enfant, vous allez un peu loin dans votre reconnaissance, répondit Martial Renaud, nous ne méritons point cet enthousiasme, tant que nous sommes encore à espérer la réussite de notre projet.

— Vous réussirez.

— Nous ne faisons qu'accomplir un devoir en nous tenant à la disposition des vôtres, mon frère

et moi. Des liens sacrés, des liens séculaires ne nous unissent-ils pas à votre chère famille ?

— Je ne suis pas de votre avis, mon ami ; vous rabaissez à dessein un dévouement sans limites comme le vôtre au niveau d'un devoir accompli. Cela ne doit pas être.

Le colonel ne répondit rien à la jeune fille.

Il se contenta de s'incliner silencieusement, cherchant le moyen de donner un autre tour à l'entretien qu'elle était venue chercher.

Au bout de quelques instants de silence :

— Me permettrez-vous, Edmée, de vous adresser une question ?

— Vous prenez des précautions oratoires avec moi, mon bon Martial ? Ne savez-vous pas qu'en tout et pour tout vous n'avez pas de meilleure amie que moi ?

Ce disant, la jeune patricienne, quelle que fût son estime et sa gratitude pour le chef provisoire des Invisibles, montrait bien qu'elle se croyait tout au moins son égale.

Et par le fait, n'avait-elle pas raison ?

Femme, elle valait bien, par la finesse, un de ces Invisibles, qui ne se soutenaient qu'à force de rouerie, prise dans la bonne acception du mot.

Reine par la beauté et par la race, sa double couronne ne le cédait pas au sceptre, au bâton de commandement tenu par le chef de ces mêmes Invisibles.

Martial Renaud repartit :

— C'est que par cette question, je crains...

— Que craignez-vous ?

— De vous affliger.

— Cela ne concerne-t-il que moi ? demanda-t-elle avec un commencement d'anxiété.

— Que vous.

Elle respira plus librement.

— Alors, parlez, mon ami... et parlez hardiment... Dès que je ne redoute rien pour ceux que j'aime, je ne redoute rien pour moi ; aucun souci n'a de prise sur mon cœur.

— Ainsi, vous ne m'en voudrez pas ?...

— De la question que vous allez me faire ?

— De cette question.

— Je m'engage à vous la pardonner.

— Et à y répondre.

— Oh ! cela, c'est bien autre chose ! répondit-elle en baissant les yeux avec un geste plein de charme et de coquetterie.

— N'importe. Je me risque ! fit le colonel.

— J'écoute.

— Pour quel puissant motif, charmante curieuse, avez-vous eu la patience de rester si longtemps en embuscade derrière cette porte ?

La jeune fille rougit ; quoiqu'elle s'attendît à l'attaque, elle n'était pas certaine de la parade à opposer.

— Ah ! c'est cela... que voulez-vous savoir ?

— Oui ; pour peu que cela ne vous contrarie pas trop.

— Il ne m'est pas bien difficile de vous satisfaire, mon ami, répondit-elle un peu brusquement pour cacher son trouble... car, vous l'avouerez, rien ne m'était plus facile que de m'en aller comme j'étais venue...

— En effet.

— Je n'avais qu'à redescendre dès que vous vous êtes levé pour vous approcher de la porte secrète.

— J'en conviens.

— Et vous n'auriez jamais eu vent de mon indiscrétion.

— Oui, mais vous êtes restée!

— Pourquoi suis-je restée? Le devinez-vous, Martial?

— Certes, non!

— Apprenez-le donc. Je ne suis pas partie, pour que vous me sachiez dans la confidence de vos projets.

— Ah!

— Et parce que j'ai un service à vous demander.

— A moi?

— Un grand, un immense service.

— A quoi bon le demander, Edmée?... Ne savez-vous pas qu'il est rendu d'avance?

— Vous engagez-vous d'avance, Martial?

— Certes.

— Sur votre honneur?

— Sur mon honneur d'homme et de soldat.

— Même si le service que je requiers de vous, vous semble impossible à rendre... ?

— Je vous connais, Edmée... Vous n'obligerez pas le frère de Noël à une action, à une concession indigne de lui et de vous.

— Mon honneur vaut le vôtre, Martial, répondit la jeune fille avec une fermeté pleine de noblesse... Certainement, ce que je désire sort des habitudes de la vie de tous les jours ; mais à ma place vous agiriez comme moi, et à la vôtre, je ne serais pas aussi méfiante que vous.

— Ne me suis-je pas engagé à vous obéir ?

— Oui, mais vous voudriez bien qu'à l'instant même je vous apprisse ce que j'attends de vous.

— C'est vrai.

— Vous êtes trop exigeant, Martial. Vous me poussez à vous révéler un projet que j'ose à peine m'avouer à moi-même.

Elle secouait sa tête mutine pour chasser les pensées qui venaient en foule contrecarrer son désir.

Le colonel lisait dans son âme, comme dans un beau livre tout grand ouvert devant ses yeux.

Il admirait le courage d'Edmée.

Mais tant qu'elle n'avait pas eu en lui une confiance absolue, tant qu'elle ne lui avait pas dit : C'est cela que je veux faire, il ne se croyait pas en droit de lui crier : Ne faites pas cela !

De son côté, la jeune fille ne désirait parler qu'au dernier moment.

Sa résolution était inébranlable.

Elle s'était promis de n'écouter aucun conseil tendant à l'empêcher de mettre son projet à exécution.

Il leur était donc difficile de s'entendre, pour le moment du moins.

Le colonel essaya un dernier effort, par acquit de conscience :

— Il est difficile, chère Edmée, de marcher sans ambage et sans erreur dans ce labyrinthe qu'on nomme la pensée d'une jeune fille. Pourtant j'ai envie de tenter cette rude besogne. Aidez-moi seulement un peu. Soyez mon Ariane, et à nous deux nous viendrons à bout de résoudre le problème. Voulez-vous?

Edmée secoua négativement la tête.

— Vous vous êtes engagé à m'accorder ma demande, Martial ; je n'ai pas promis de vous la faire connaître sur-le-champ.

— C'est la vérité... Mais si, pour ma propre satisfaction, je vous supplie de m'apprendre clairement le projet que vous avez formé...

— Le projet? quel projet?... Vous pensez donc que j'en ai un en tête... Qui vous fait penser?

— Enfant ! allons, soyez confiante ! Puis-je avoir l'intention de vous chagriner, même par un sage conseil? Ma douleur n'est-elle pas la vôtre ?



— Oui, notre souffrance est commune, oui, notre douleur est la même ! répondit Edmée; voilà pourquoi je vous supplie de mettre le comble à votre générosité. Ne m'interrogez plus.

— Soit, Edmée. Gardez ce secret, que j'ai deviné.

— Deviné ?

— Oui. Gardez-le. Je ne vous interrogerai plus.

Un violent combat se livrait dans l'âme de la jeune fille. Tout la poussait à se confier au frère de celui qui devait être son époux ; Martial ne pouvait lui refuser son concours, son aide. Mais une pudeur indéfinissable lui conseillait plutôt d'agir que de parler.

Elle se disait que tout en reconnaissant son courage et son énergie au-dessus du sexe auquel elle appartenait, le colonel reculerait devant la suite de fatigues à lui laisser subir, devant les nombreux dangers qu'elle pouvait avoir à courir.

Le fait accompli avait une puissance aussi grande pour elle que pour certains grands politiques.

Elle hésitait.

Martial Renaud, que cette lutte intime intéressait, l'aurait bien forcée, la pauvre enfant, à sortir de son silence, qu'elle croyait prudent, mais le temps lui manquait.

Il avait d'autres affaires à terminer.

Il se leva, et, prenant une enveloppe cachetée, il la remit à la jeune fille :

— Chère Edmée, voici une commission de Noël

que je vous prie de vouloir bien remplir auprès de M. le duc de Dinan.

— Qu'est-ce que cela? fit-elle.

— Le montant des fermages du dernier semestre... répondit-il en souriant.

— Vous remercier est inutile, n'est-ce pas, Martial?

— Oh! nous tenons compte de nos avances, mon frère et moi, répondit le colonel, et quand vous serez rentrés dans les biens de votre famille...

— Noël demandera des comptes rigoureux à sa femme...

— Chère enfant! nous sommes bien heureux, Noël et moi, de continuer la tâche commencée par nos pères. Prenez. Mon absence peut se prolonger plus que je ne le voudrais. Il ne faut pas que par un vain scrupule d'amour-propre, Mlle de l'Estang mette toute sa famille dans la gêne.

— Mais, ajouta-t-elle avant de se décider à prendre l'argent que lui tendait le colonel, nous sommes en possession des titres de notre maison. Qu'avons-nous besoin d'attendre? Pourquoi tant de ménagements pour un vil scélérat, un bandit, un faussaire?

— Parce que l'heure de ce vil scélérat n'est pas encore venue, parce que ce faussaire a déjà gagné un procès contre le chef de la famille de l'Estang, parce qu'il est riche, puissant, et que contre la richesse et la puissance, le droit ne suffit pas toujours.

— Je ferai ce que vous voulez, Martial, dit-elle à voix basse.

Elle prit l'enveloppe, contenant plusieurs liasses de billets de banque, et se dirigea vers la porte secrète.

La porte fut ouverte.

Là, un scrupule, un remords la saisit.

— Pardonnez-moi, Martial; j'ai eu tort de manquer de franchise avec vous.

— Non, Edmée.

— Je vais tout vous dire.

— Gardez-vous-en bien... J'ai pu deviner, je ne dois pas savoir. Mon devoir serait peut-être de manquer à mon serment.

— Oh! je vous connais; vous ne feriez pas cela.

— Je vous le répète, tout bien considéré, vous avez sagement agi. Mon affection pour vous, mon dévouemnnt à votre famille exigent une ignorance absolue de ma part.

— Soit.

— Seulement un conseil, chère Edmée.

— Parlez.

— Réfléchissez encore avant de vous décider.

— J'ai réfléchi.

— Si la fatalité veut que vous n'ayez pas la force de renoncer à votre dessein, souvenez-vous que de près comme de loin, en cas de besoin, vous ne devez point vous adresser à d'autres qu'à nous.

Edmée leva vers lui ses yeux pleins de larmes.

— Vous êtes bien réellement mon frère.

— Adieu, Edmée, fit le colonel, que l'attendrissement de la jeune fille allait gagner.

Elle pencha vers lui son front, sur lequel il déposa un baiser respectueux.

— Adieu... ou à bientôt... dit-elle avec une expression mêlée de tristesse et de malice.

Martial ne parut pas la comprendre.

— Vous le sauverez, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle en descendant quelques marches.

Martial s'associa du geste à son espoir.

— Nous le sauverons ! fit la jeune fille à voix plus basse, comme si elle se parlait à elle-même.

Et Edmée de l'Estang disparut dans la spirale de l'escalier, légère comme un oiseau.

XIII

Lucile Gautier.

Demeuré seul, le colonel Martial Renaud écouta le bruit des pas de la jeune fille, qui allait s'affaiblissant.

Lorsqu'il fut sûr de son complet éloignement, il rentra chez lui et referma la porte secrète.

Il n'avait plus besoin de se rendre dans le pavillon du duc de Dinan.

Edmée s'était chargée de lui porter les fonds destinés à les mettre à l'abri de la gêne, en l'absence des deux frères. Ses plans étaient modifiés.

Il rentra dans son cabinet de toilette et changea de vêtements.

Tout en procédant à ce changement, il murmurait :

— Pauvre enfant ! ce secret qu'elle croit enfoui au fond de son cœur, je l'ai pénétré. Ai-je eu raison en n'insistant pas pour qu'elle me le fît partager ? Oui. Mon devoir était de la détourner de son entreprise ardue. Elle aime Noël ! Elle sera sa femme ! Après tout n'est-il pas juste que la femme prenne sa part, ou cherche à la prendre dans la délivrance de son mari, de celui qui l'aime tant de son côté ?

Sa toilette tirait à sa fin.

Le colonel Martial Renaud venait de faire place à ce bon M. Lenoir, le commis-voyageur.

Personne ne l'eût reconnu, tant les nécessités de leur existence mystérieuse avaient donné d'habileté aux membres de l'association des Invisibles pour tout ce qui concerne l'art de la transformation.

Après avoir allumé une lanterne, M. Lenoir prit son chapeau et sortit.

Il avait bien soin de faire le moins de bruit possible.

Il traversa rapidement le corridor.

Puis, ayant atteint l'escalier, il le descendit quatre à quatre.

A coup sûr, le commis-voyageur tenait à ne pas éveiller les autres locataires de la maison.

En passant devant la loge du père Pinson, il aperçut de la lumière.

Le vieillard veillait encore.

Son chien Hurrah reposait, étendu à ses pieds.

Le colonel gratta à la fenêtre de la loge.

La fenêtre s'entrebâilla.

Hurrah ouvrit à moitié les yeux, regarda M. Lenoir, le reconnut et rentra dans ses velléités dormitives.

— C'est vous, monsieur Lenoir?

— Moi-même, mon brave.

— Vous y allez ?

— Oui.

— Elle vous attend.

— C'est bien.

Il passa devant la loge et pénétra dans le corps de logis de droite.

Quelques instants après, au troisième étage de ce corps de logis, il frappait deux coups discrets à la porte d'un petit appartement sous laquelle on voyait filtrer un rayon de lumière.

— Entrez ! fit une voix de femme.

La clef avait été laissée, à dessein, dans la serrure.

Le commis-voyageur entra.

Il se trouva en face de Lucile Gautier.

La jeune femme, assise devant un guéridon, cousait à la lueur d'une lampe garnie d'un abat-jour.

Auprès d'elle se trouvait le berceau de son fils.

L'enfant dormait, le sourire aux lèvres, de ce

sommeil qui est une des bénédictions du Seigneur.

Une grande pâleur régnait encore en maîtresse ennemie sur le visage de la jeune femme.

Mais ses traits, naguère encore atrophiés par la misère, avaient repris leurs lignes régulières, leur calme et leur placidité.

Elle était belle comme la Niobé antique.

On sentait qu'une douleur irrémédiable avait passé par là, mais l'expression mélancolique de sa physionomie, les épais bandeaux de sa chevelure noire ajoutaient encore à l'attrait irrésistible s'échappant, s'exhalant comme un parfum de toute sa personne.

— Vous le voyez, monsieur, je vous attendais, dit-elle à M. Lenoir en le priant de s'asseoir.

Le commis-voyageur obéit.

— Vous à ma droite, d'un côté, mon enfant de l'autre, je suis tranquille. Je me sens presque heureuse ! et pourtant, hélas! Dieu seul sait si le bonheur est encore fait pour moi.

— Vous ne m'en voulez donc pas trop de vous faire veiller si tard ?

— Vous en vouloir, moi, qui vous dois tant !

— Ne parlons pas de cela.

— J'ai supposé que d'importantes affaires vous retenaient.

— C'était vrai

— D'ailleurs, je dors peu. Vous le savez, monsieur, mon seul plaisir, ma seule joie, est de veiller

sur le sommeil de son fils, le seul bien qui me reste au monde.

M. Lenoir la regardait avec un certain attendrissement.

— Vous êtes ingrate pour vos amis, Lucile ! lui dit-il, vous les oubliez, mais ils ne vous oublient pas, eux ?

— Mes amis ! en ai-je ?

— Que suis-je donc ?

— Vous, monsieur !... C'est vrai, je suis ingrate... mais vous vous intéressez à moi depuis si peu de temps, cher monsieur Lenoir, que je n'ai pas encore pris l'habitude de votre sympathie.

— Ma visite de cette nuit n'en est-elle pas une preuve irrécusable ?

— Il faut me pardonner, monsieur... malgré les bienfaits dont vous m'accablez, sans que je devine la raison de votre bienfaisance, je souffre beaucoup.

— Vous manque-t-il quelque chose ?

— Rien.

— Est-ce le moral ou le physique qu'il faut soigner en vous ?

— Ah ! cher monsieur... ce portrait ! ce portrait ! pourquoi s'est-il rencontré sous mes yeux ! murmura-t-elle d'une voix étouffée.

— Hasard ! pur effet du hasard !

— Non pas !

— Du reste, que vous ayez ou que vous n'ayez pas rencontré ce portrait qui vous a bouleversée,

en quoi votre position, que vous acceptiez chrétiennement hier, est-elle changée aujourd'hui? Voyons, mon enfant, soyez raisonnable.

Lucile s'essuya les yeux sans répondre.

M. Lenoir rompit les chiens.

— Voyons, ma chère enfant, continua-t-il, écoutez-moi.

— Dites, monsieur.

— Je suis envoyé près de vous par votre ami le plus cher...

— Par qui?

— L'homme qui vous a sauvée.

— Pourquoi ne vient-il pas lui-même?

— Vous le saurez plus tard.

— Pourquoi ne l'ai-je pas revu depuis cette triste nuit? Pour quelle raison s'est-il obstinément, malgré le désir que je vous ai exprimé, malgré mes prières, soustrait au témoignage de ma reconnaissance?

— Le lendemain même, quelques heures après s'être occupé de vous et de votre enfant, il s'est vu contraint de partir pour un long voyage.

— Quand viendra-t-il?

— Je l'ignore.

— Vous avez de ses nouvelles pourtant?

— Oui... puisque je vous apporte ses instructions.

— Aurait-il découvert?... demanda-t-elle vivement, ne pouvant contenir l'agitation nerveuse qui peu à peu s'emparait de tout son être.

— Rien encore, mon enfant.

— Hélas! c'est pour mon fils seul que je désire savoir...

— Mais prenez courage, continua Martial Renaud; la vengeance, ou plutôt la justice divine marche d'un pas lent mais toujours sûr. Un jour, l'homme qui a causé vos malheurs sera puni. Vous serez vengée.

— Vengée! fit-elle tristement; cette vengeance me rendra-t-elle ma vie perdue, ma félicité détruite, tous les rêves d'avenir que je faisais, brillants et purs?

— Elle vous donnera toujours une réparation nécessaire à votre bonheur entaché; elle donnera peut-être un nom honoré, sinon honorable, à votre fils.

— Et si je n'accepte pas cette humiliante réparation, si je préfère que mon fils se fasse un nom, plutôt que de prendre celui du bourreau de sa mère?

— Vous serez libre, Lucile... et à partir de ce jour-là, vous marcherez la tête plus haute, le cœur plus léger.

Lucile pleurait.

Les paroles de M. Lenoir calmaient sa douleur, l'endormaient, mais elles ne parvenaient pas à l'effacer, à la chasser complétement.

Elle reprit :

— Excusez-moi, monsieur, je ne suis pas encore

maîtresse de mes sensations, quand je me reporte au souvenir de l'horrible attentat qui a fait tout mon malheur.

— Votre douleur est si légitime, que je n'ai rien à excuser dans vos paroles.

— Je me sens plus forte maintenant. Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Chère enfant, votre protecteur inconnu veille sur vous de loin, comme il y veillerait de près. Voici la mission dont il m'a chargé.

— Parlez.

— Tout d'abord, persuadez-vous-le bien, vous êtes tout à fait libre de refuser ou d'accepter les propositions que je viens vous faire en son nom.

— Je les accepte d'avance.

— Votre situation demeurera la même. On ne désire qu'une seule chose.

— Laquelle?

— Vous voir heureuse. On ne vous impose rien.

— Cher monsieur Lenoir! fit-elle en lui saisissant la main et en la serrant avec affection.

Elle laissa aller ensuite cette main amie, et se penchant sur le lit de son fils, elle l'embrassa tendrement.

— Continuez, dit-elle. De quoi s'agit-il?

— Je vais vous rapporter les propres paroles de celui qui s'intéresse tant à vous. Notez-le bien, Lucile, c'est à moi que ces paroles ont été adressées; je ne suis ici qu'un écho fidèle. Écoutez-moi

comme si vous entendiez votre sauveur lui-même.

Lucile lui prêtait une attention religieuse.

— Lucile Gautier, m'a-t-on dit, est une enfant des grèves bretonnes. Élevée sur les bords de l'Océan armoricain, sa vue s'est accoutumée de bonne heure à contempler les grands horizons. Dès sa plus tendre enfance, elle respirait les âcres senteurs, les rudes saveurs de la mer. C'est ce qui la mine, ce qui la tuerait, si l'on ne remédiait rapidement à cette nostalgie de l'Océan.

La jeune femme suivait avec stupéfaction la parole claire de M. Lenoir.

Son ancienne vie lui apparaissait subitement; elle se revoyait enfant, courant dans le sable mouillé; jeune fille, aidant les pêcheurs par les gros temps. Elle voyait défiler devant ses yeux éblouis par les miroitements du passé toutes ses joies et ses douleurs d'enfant et de jeune fille.

Puis une espérance pointait pour elle à l'horizon de son avenir.

Elle attendait haletante ce que M. Lenoir allait lui dire encore.

M. Lenoir reprit :

— On ajoutait : Aujourd'hui, la pauvre enfant, reléguée à Paris, dans une chambre étouffée, vivant seule avec son enfant, qui lui fait négliger le soin de sa propre santé, renfermée comme une plante exotique dans une serre chaude, se sent décliner de jour en jour. Elle souffre, et sans le vouloir elle

fait souffrir la créature innocente, sa seule affection, son seul souci sur la terre.

— Mon enfant!... vous dites, monsieur, que mon fils...

— Pardon... je ne dis rien... On dit...

— Oui, oui... Je suis si troublée rien qu'à l'idée que cette chère créature peut se ressentir de mes douleurs...

— Tout cela est-il vrai? demanda le mandataire de ce protecteur inconnu.

— J'en conviens, répondit Lucile avec une expression désespérée... J'essayerais vainement de vous donner le change.

— Je ne vous demande que de la franchise.

— J'en aurai.

— Il nous faut combattre le mal qui vous mine.

— Ce mal est-il donc sans remède, selon vous?

— Laissez-nous tenter de le guérir.

— Vous ne le pourrez pas.

— Qui sait?

— Oh! s'écria Lucile dans un état exalté touchant presque à l'hallucination, si je pouvais revoir la Bretagne.

— Attendez! interrompit M. Lenoir.

Elle ne l'entendait plus.

Elle continua :

— Si je respirais les brises du large, si j'étais libre de courir avec lui — elle montrait son fils —



sur la plage déserte, en cherchant du goëmon et du varech !

— Espérez !

— Oh ! sainte Vierge d'Auray, je crois que je serais presque heureuse ! je crois que je parviendrais à recommencer ma vie !

— Écoutez-moi.

Elle s'arrêta dans son élan, et étouffant un soupir de découragement :

— Parlez... Je suis folle... Je ne vous interromprai plus.

— Ne vous ai-je pas dit : Qui sait?

— Eh bien ! fit-elle avec une lueur d'espérance dans le regard.

— Vous êtes une forte nature, n'est-ce pas ?

— J'ai supporté bien des privations, des fatigues, des malheurs inouïs... et je ne suis pas morte !

— Avec vous les ménagements sont superflus?

— La destinée ne m'a pas ménagée, vous le savez, répliqua-t-elle amèrement.

— On peut aller droit au but ?

— Oui, répondit-elle fiévreusement, je suis prête à tout entendre.

— Alors...

Elle l'arrêta une dernière fois et lui dit :

— Mais, prenez-y garde, mon ami.

— Dites.

— Je commence, malgré moi, à sentir un espoir inconnu se glisser dans mon âme. Que puis-je

Elle hocha tristement la tête.

Elle retomba sur sa chaise, et incapable de supporter une joie aussi inattendue, elle éclata en sanglots.

M. Lenoir voulut la convaincre par des preuves irréfutables.

Il prit son portefeuille, l'ouvrit et il en tira plusieurs papiers.

— Regardez.

Elle obeit.

Il lui montra l'acte de vente régularisé de la maison qui appartenait à son père, et des sept arpents de terrain y attenant.

L'achat de la terre et de la maison avaient été faits au nom de Lucile Gautier.

Il n'y avait rien à répondre à cela.

Lucile prit le papier, le parcourut, le baisa à plusieurs reprises.

Son visage rayonnait au milieu des larmes qui l'inondaient.

Par un mouvement spontané, elle tomba à genoux devant le berceau de son enfant.

Et elle pria.

M. Lenoir essuya ses lunettes d'or.

Il se sentait en ce moment aussi heureux, sinon plus, que la pauvre mère elle-même. Il se disait :

— O fortune! ô puissance sans seconde! voilà les vrais bonheurs que tu donnes à ceux qui te

possèdent ! O richesse que je méprisais, sois bénie ! Malheureux ceux qui te gardent enfouie dans leurs caves ou dans leurs coffres-forts ! Ils ne connaissent pas tes plus doux fruits !

Lorsqu'elle eut fini son ardente prière, la jeune femme, sans se relever, se tournant vers celui qui lui représentait la Divinité descendue sur la terre, elle lui prit la main et la lui baisa.

Le mandataire de son protecteur inconnu, voulant se soustraire aux démonstrations de cette reconnaissance, qui ne lui appartenait qu'en second, reprit vivement :

— La maison est telle que vous l'avez laissée, Lucile. Vous y retrouverez les vieux meubles qui vous étaient si chers, votre chambre de jeune fille telle que vous l'avez quittée ; rien ne manque : ni la barque et ses agrès, ni les engins de pêche. Il y a un cheval dans l'écurie, deux vaches et une chèvre dans l'étable. Dans la basse-cour se trouvent des poules, des lapins, des canards... tous les animaux que vous nourrissiez et avec lesquels vous jouiez. Tout est comme autrefois, rien n'est changé. Vous étiez deux dans la maison, vous serez deux encore. Espérons que vous y vivrez plus tranquilles, plus heureux.

— Oh ! mon père ! mon père ! vous ne serez point là pour me recevoir, pour m'ouvrir vos bras en signe de pardon.

— La bénédiction qu'il n'aurait pas manqué de

vous donner, Lucile, c'est votre fils qui la rapportera dans la maison, par sa seule présence.

— Vous savez guérir toutes les blessures, mon ami.

— Avec la rente qui vous a été constituée lors de votre installation dans cet appartement, ajouta M. Lenoir, vous vivrez à votre aise dans ce pays, où, vous le savez, il faut si peu pour vivre.

— Quand puis-je partir?

— Quand il vous plaira. Vous pouvez disposer de tous les objets qui sont ici. Ils vous appartiennent. Maintenant, Lucile, acheva-t-il en se levant, ma mission est accomplie.

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de vous, en vous renouvelant l'assurance que votre protecteur ne cessera pas de veiller sur vous.

Il allait se retirer.

Lucile le retint timidement.

— Un mot encore, un seul, avant de nous séparer, pour longtemps sans doute, pour toujours peut-être!

— Que désirez-vous?

— Un nom.

— Le nom de qui?

— Celui de ce protecteur qui veut rester inconnu.

— J'ai promis de le taire.

— Je vous supplie de me l'apprendre.

— Dans quel but?

— Afin que je puisse le mêler au vôtre dans mes prières.

M. Lenoir hésitait.

Elle continua en le pressant, en le suppliant avec une chaleur croissante.

— Afin de l'apprendre à mon enfant en même temps que celui de Dieu.

— Vous allez me faire manquer à une promesse sérieuse.

— Par grâce! dit la jeune femme en joignant les mains.

Elle était si touchante dans son attitude de suppliante, que le commis-voyageur ne se sentit pas la force de résister plus longuement.

— Vous le voulez absolument? dit-il.

— Je vous en supplie à mains jointes.

— Eh bien! Lucile, j'assume sur moi la responsabilité de l'indiscrétion que je vais commettre.

— Oh! dites! dites!

— Votre protecteur, votre sauveur, l'homme qui n'a cessé de vous suivre dans tout le cours de votre pénible existence, celui qui s'est révélé à vous, qui vous a tendu la main à l'heure où le désespoir vous poussait au suicide, au crime...

— C'est?

— C'est celui que vous avez connu autrefois...

— Là bas?

— Oui.

— En Bretagne?

— Oui.

— Il se nomme Noël, n'est-ce pas?

— Oui.

— Oh! s'écria-t-elle avec ferveur, j'en étais sûre! Mon cœur ne m'avait pas trompée.

Elle cacha sa tête dans ses mains.

M. Lenoir sortit, ne voulant pas essuyer des pleurs qui, cette fois, coulaient sans la moindre amertume.

Des pleurs rares!

Des pleurs de joie!

Il ferma derrière lui la porte de ce logis où il venait d'apporter, de ramener la lumière de l'amour, la gaieté de l'espérance, et il s'arrêta sur le seuil.

Alors son visage changea subitement d'expression.

— Adieu, mes œuvres de paix et de clémence, adieu! Je viens d'avoir affaire à deux anges d'ici-bas, dont le premier, la douce et tendre Edmée, ne le cède en rien aux anges du paradis; dont le second, la malheureuse Lucile, se relève d'une chute profonde. Heures bénies, adieu! Il me reste de rudes devoirs à remplir, une cruelle vengeance à exercer, une implacable justice à mettre en jeu. Ne songeons plus qu'aux coupables qui ont commis le crime et aux moyens qu'il me faut employer pour arriver à l'expiation de ce crime.

Et, froid, impassible comme le destin, il descendit lentement, pour marcher à la vengeance, cet escalier qu'il venait de monter si rapidement pour apporter l'oubli et le pardon.

XIV

A la Limace.

A deux lieues environ du Havre, la route impériale, qu'on nommait à cette époque route royale, est coupée à angle droit par un chemin transversal assez large, mais mal pavé au moyen d'un cailloutis pointu, et plus mal entretenu encore que mal pavé.

Ce chemin de dégagement est bordé de fossés nombreux, et d'une double ligne de pommiers dont les troncs et les branches affectent les formes et les paraboles les plus fantastiques.

Quelques jours après les événements rapportés dans nos chapitres précédents, une charrette at-

telée d'un mauvais cheval dont la tête était tournée du côté du Havre, s'arrêtait, vers les quatre heures de l'après-midi, à l'angle même du chemin précité.

Un homme de haute taille, en costume de marin et tenant à la main un énorme bâton, descendit de la charrette, dans laquelle se trouvait un paysan.

L'homme échangea avec le paysan, propriétaire sans doute du modeste et rude véhicule, quelques paroles insignifiantes et amicales.

La charrette, après avoir débarqué son voyageur, continua son chemin vers le Havre, le paysan chantonnant un de ces refrains normands que les Normands chantent si mal, et la bête allégée de cent kilos à peu près.

Après une courte hésitation, l'homme au bâton sembla tout à coup se reconnaître.

Il tourna à droite.

Puis, s'engageant dans le chemin de traverse, il fila d'un pas gymnastique si relevé, qu'un percheron au trot l'aurait suivi difficilement.

Tout en marchant, il regardait avec attention autour de lui, non point par crainte de mauvaise rencontre, il était de taille à tenir tête à deux ou trois gars de force moyenne, mais par pure curiosité.

Il cherchait des indications, des signes de reconnaissance, que parfois il trouvait, car, à certains moments, son visage s'éclaircissait, il souriait presque.

Il avait marché près d'un quart d'heure et fait passablement de chemin, lorsqu'il aperçut, non loin de lui, sur sa gauche, blanchir, à travers les arbres, les murs grossiers d'une masure au toit de chaume.

Un énorme bouchon désignait de loin cette demeure peu tentante, pour une auberge ou tout au moins pour un cabaret, aux yeux du passant affamé ou au voyageur dévoré par la soif ou la fatigue d'une longue étape.

Un peu plus loin, mais en pleins champs celui-là, apparaissait un bâtiment assez vaste et possédant toutes les entournures extérieures d'une ferme.

Arrivé devant la porte du bouchon, trop basse pour sa formidable stature, le voyageur s'arrêta, et s'appuyant sur son long bâton, il regarda autour de lui et se mit à examiner les êtres de la localité.

La première chose qu'il aperçut fut l'enseigne, peinte sur un morceau de tôle, grinçant au vent, et suspendue juste au-dessus du bouchon.

Cette enseigne représentait un reptile, d'apparence fantasmagorique, vert-pomme sur fond jaune, au-dessus duquel se trouvait l'exergue suivante, en lettres noires de trois pouces de haut :

A LA LIMACE

Au-dessous de l'intéressant animal, on lisait

ces mots ayant bien tôute la saveur normande :

Bon cidre à dépotéyer.

Le voyageur regarda l'enseigne avec satisfaction, et la regarda longtemps même, comme eût pu faire un enfant de cinq ans, cherchant à déchiffrer ses premières lettres de l'alphabet.

Son examen ayant abouti à sa faim ou à sa soif, il se passa la langue sur ses lèvres épaisses et d'un rouge sanglant, et il la fit claquer contre son palais.

Il passait encore l'examen de la maison, qu'il se mit à tressaillir.

Sans plus hésiter, il entra dans le cabaret, en se baissant.

La salle dans laquelle il pénétra était petite, basse, obscure, meublée seulement de quelques tables garnies de leurs bancs en bois.

L'aire n'était que le sol même fortement battu et rendu raboteux par les pieds des visiteurs.

Un étroit comptoir, encombré de verres et de bouteilles de toutes sortes, faisait face à la porte.

Une fenêtre à guillotine, de quatre pieds carrés, aux vitres crasseuses, couvertes de toiles d'araignées, laissait pénétrer dans cet antre une lueur quasi-crépusculaire.

La salle était vide.

Le cabaretier manquait à son comptoir.

S'asseyant à une table, le voyageur s'installa

confortablement le dos au mur; cela fait, il frappa un fort coup de son gourdin sur la table voisine de la sienne.

A cet appel retentissant, le cabaretier accourut.

Ce cabaretier était un gars de trente-cinq à quarante ans.

Petit et trapu, il avait la mine chafouine, l'œil plein d'astuce, le sourire moqueur, une profusion de cheveux rouges qui eussent fait le bonheur d'une Parisienne de nos jours.

Cette masse de cheveux sortait d'un bonnet de coton qui ne devait pas aller au blanchissage plus de douze fois par an, et elle tombait en longues mèches droites jusque sur ses épaules.

Une paire d'énormes favoris taillés en *côtelettes* arrivait jusqu'au coin de ses lèvres et achevait de lui composer la physionomie la plus grotesquement narquoise qui fût en pleine Normandie.

Ce cabaretier se nommait Anthime Guichard.

Vrai Normand de Caudebec, il portait le cachet indélébile de sa race processive et madrée.

Au bruit produit par le gourdin du voyageur, nous l'avons dit, Anthime Guichard accourut à toutes jambes.

Il parut à la fois surpris et charmé de rencontrer un voyageur dans la salle commune.

Saluant obséquieusement son client du bout de son bonnet, sans se donner pourtant le souci de le détacher tout à fait de son chef, il demanda :

— Monsieur désire un pot de cidre?

— Oui.

— Voilà, monsieur... je vas le quérir.

— Un moment... un moment... je veux autre chose encore.

— Bien, monsieur n'a qu'à parler.

— Avez-vous... ?

Comme le voyageur s'exprimait avec assez de difficulté, maître Guichard voulant l'aider, répondit :

— J'ai tout dans mon établissement. Monsieur n'aura que l'embarras du choix.

— Avez-vous de quoi me donner à manger? reprit l'autre, en réitérant sa question.

— Choisissez.

— A la bonne heure, votre bouchon ne paye pas de mine, mais puisqu'il est aussi bien fourni... voyons... donnez-moi une tranche de pâté.

— Ah! il ne m'en reste plus... par extraordinaire.

— Bon... repartit le voyageur avec la plus profonde indifférence, alors, faites-moi un bifteck aux pommes. Ça vous va-t-il?

— Ça m'irait à merveille, dit Anthime Guichard ne se départant pas de son magnifique aplomb, mais le malheur est que ce matin même j'ai donné mon dernier morceau de viande. Pour ce qui est des pommes de terre, elles souffrent cette année. Je n'en conseillerai pas à monsieur.

— Bien... Dites-moi ce que vous avez, et je crois que ce sera le plus prudent et le plus court chemin, de votre nourriture à mon appetit.

— J'ai, monsieur, du pain, du lard, du jambon et des œufs, mais des œufs...

— Pondus de quand?

— De quand il vous plaira, répondit Anthime Guichard, qui ne s'imaginait point parodier, en parlant de la sorte, une scène qui se passait à la cour du grand roi, du roi Soleil, de Louis le Grand, quatorzième du nom.

— Bon! servez-moi un pain de quatre livres, faites-moi une omelette au lard, et apportez-moi le jambon.

— De combien d'œufs l'omelette?

— Je n'ai pas très-faim, répondit le voyageur après s'être consulté, mettez-en...

— Quatre.

— Non, quinze.

Le cabaretier regarda sa pratique avec admiration.

— Vous n'avez pas de fromage?

— Il faudrait être fou pour ne pas en avoir.

— Vous m'en donnerez.

— Lequel?

— Celui que vous voudrez. Je les aime tous.

— Ça se trouve bien, je n'en ai qu'un, pensa maître Guichard.

— Et du vin, n'est-ce pas?

— Il est cher, vous savez.

— Bon. Ce n'est pas ça que je vous demande. Combien le litre?

— C'est du vin fin... je ne le vends pas au litre.

— Combien la bouteille, alors?

— Trente sous.

— Apportez quatre bouteilles.

— Monsieur attend quelqu'un?

— J'attends... mon déjeuner...

— Bien. Monsieur prend du vin, alors monsieur ne prend pas de cidre.

— Pourquoi ça... que je n'en prendrais pas? demanda le voyageur avec une certaine dignité offensée.

— Dame! fit le cabaretier étonné.

— Donnez-m'en un pot.

Anthime disparut.

Il était aussi ravi que stupéfait.

Il reparut bientôt après portant un pain, un jambon, et le pot de cidre demandé.

Le tout fut placé soigneusement devant le voyageur.

— N'oubliez pas le vin, et soignez mon omelette, dit celui-ci.

— Soyez tranquille.

L'autre entama le pain et le jambon.

Il mangeait d'un appétit formidable.

Au bout de dix minutes, à la rentrée du cabaretier, qui lui apportait une omelette aux propor-

tions gigantesques, la moitié du jambon avait déjà disparu.

L'omelette se vit attaquer avec vigueur.

Anthime Guichard ne quittait pas des yeux ce spectacle attrayant et curieux.

Le voyageur lui dit entre deux bouchées :

— Mon vieux, achevez de me servir tout ce que je vous ai demandé, prenez un verre et asseyez-vous.

— M'asseoir?

— Là, en face de moi.

— C'est beaucoup d'honneur.

— Vous êtes bête! faites vite... J'ai à causer avec vous.

En un instant, le vin, le fromage et une bouteille d'eau-de-vie de marc furent placés sur la table.

Anthime s'assit en face de son client.

— A votre santé..., dit le voyageur en lui remplissant son verre. Si le vin n'est pas bon, vous vous en prendrez à qui vous savez, mon brave.

— A la vôtre..., répondit le cabaretier, qui, rendons-lui cette justice, n'hésita pas trop à avaler sa marchandise.

Ils trinquèrent.

L'effet de ce choc amical de verres fut singulier.

Ils se regardèrent dans le blanc des yeux.

La façon dont ils s'étaient salués réciproquement, le signe particulier qu'ils venaient de faire l'un et l'autre en portant chacun leur toast, les engagea à s'examiner avec plus d'attention.

— Ah ! ah ! fit le voyageur.

— Mais oui, répliqua le cabaretier.

— Vous vous appelez?

— Anthime Guichard, pour vous servir.

Et il vida son verre d'un air béat.

— Vous êtes du pays?

— A peu près.

— Ainsi, vous pouvez me donner un renseignement.

— Certainement. Lequel?

— *Les chemins sont-ils bons la nuit?*

— C'est selon.

— Comment l'entendez-vous?

— Parfois ils sont mauvais.

— Mais? demanda le voyageur en redoublant d'attention.

— *Mais au clair de lune, ils sont excellents.*

— Vers quelle heure la lune se lève-t-elle?

— Elle n'a pas besoin de se lever.

— Parce que?

— Parce qu'en ce moment *elle demeure constamment au ciel.*

— Vous êtes bien savant, mon maître?

— Je suis pourtant encore bien jeune.

— Votre âge?

— *Dix-huit ans au plus.* Et le vôtre?

— Moi, *je n'ai plus d'âge,* répondit le voyageur.

Le cabaretier se leva.

Il ôta son bonnet de coton et se tint respectueusement debout devant son hôte.

Le voyageur sourit gravement.

— Touchez-là, lui dit-il.

Ils se prirent la main et se la serrèrent d'une façon particulière.

— Bien. Nous nous entendons?

— Oui.

— Causons à cœur ouvert.

— J'attends, maître.

— Quoi de nouveau?

— Depuis quand? demanda Anthime Guichard.

— Depuis ce matin.

— Quelle heure?

— Quatre heures du matin.

— Beaucoup de choses.

— Allez.

— Voici : sur les quatre heures, une voiture attelée de deux chevaux de poste est arrivée ventre à terre.

— Par quelle route?

— Par la route que vous avez suivie vous-même.

— Après?

— Cette voiture a pris un sentier qui se trouve à deux pas d'ici, et, sans ralentir sa course, elle s'est dirigée vers la ferme.

— L'attendait-on?

— Il paraît; la porte charretière était ouverte, elle entra tout droit. Dix minutes plus tard, une

seconde voiture, en tout semblable à la première, apparaissait dans le chemin; elle prit la même direction, et, comme elle, pénétra dans la ferme, les portes se refermèrent aussitôt.

— Est-ce tout?

— Non pas.

— Quoi encore?

— A peine les deux voitures s'étaient-elles engouffrées dans la cour de la ferme comme deux tourbillons, que deux cavaliers, lancés à toute bride, s'arrêtèrent devant ma porte. Je guettais; je me dépêchai de leur ouvrir.

— Un homme d'une trentaine d'années et un enfant, n'est-il pas vrai?

— C'est cela même.

— Bon. Continuez.

— Après avoir mis pied à terre, ils entrèrent ici. Ils paraissaient accablés de fatigue.

— Pauvre Mouchette! murmura le voyageur.

— Leurs chevaux étaient à demi fourbus. Les pauvres bêtes sont encore étendues sur la litière.

— Passez... passez...

— Je leur ai servi à manger. Ils dévoraient.

— Comme moi.

— A peu près, fit en souriant Anthime Guichard... Vous le savez, maître, nos statuts nous ordonnent de faire, sans en avoir l'air, le signe de reconnaissance à tous les inconnus avec lesquels le hasard nous met en rapport.

— Oui... allez... allez...

— Ma curiosité était vivement surexcitée. Tous ces événements, ces arrivages ne me semblaient guère naturels. Je fis le signe. On me répondit. Les étrangers appartenaient à l'Association comme vous et moi.

— Je m'en doutais.

— Bientôt il n'y eut plus de secrets entre nous. Pendant qu'ils se reposaient, j'envoyai mon petit gars surveiller la ferme. Il n'a que dix ans, mais il est fûté comme un macaque.

— Eh bien?

— Rien n'a bougé encore.

— Les voitures, et ceux qu'elles ont amenés?...

— Sont toujours là, répondit Anthime.

— Alors nous les tenons, dit joyeusement le voyageur.

— Il faut le croire.

— Vous nous aiderez.

— A votre disposition.

— Et les Compagnons, que font-ils?

— Le plus vieux rôde autour du pot aux roses.

— Et l'autre?

— Le plus jeune a suivi au Havre un cavalier qui est parti d'ici, ce matin, à huit heures.

— A cheval?

— A cheval, oui.

— Bon. Il est entre bonnes mains. Avez-vous de la place ici?

— Oui, assez.

— La maison ne paraît pas bien grande.

Anthime se redressa avec importance, avec fierté.

— Elle est double!

— Profonde?

— Aussi profonde que haute.

— A merveille. Puis changeant de ton, le voyageur ajouta: Il paraît que vous êtes bien noté, mon compagnon.

— Vrai? tant mieux.

— Si je me suis arrêté ici, c'est que j'en avais reçu l'ordre.

— Vous saviez donc?...

— Rien... on ne m'avait pas prévenu que vous étiez des nôtres.

— On ne prévient jamais.

— Non. Écoutez bien ceci :

— Je suis tout oreilles.

C'était vrai, il eût été difficile dans tout l'ouest de la France de trouver une paire d'oreilles pouvant lutter avec celles du bienheureux Guichard.

Le voyageur reprit :

— Ce soir, à la tombée de la nuit, cinq voyageurs arriveront.

— Ensemble?

— Non, les uns après les autres. Les premiers à peu de distance des derniers.

Ils seront vêtus à peu près comme moi.

— En matelots?

— Oui. Après ceux-là, il en viendra un sixième.

— Toujours en costume de marin?

— Non pas. En bourgeois, celui-là. Ce dernier est un chef. Il est membre du grand conseil.

— Oh! oh! fit le cabaretier avec un mouvement de vanité satisfaite, un chef dans ma pauvre maison!

— Vous cacherez ces hommes...

— Le chef aussi?

— Le chef aussi, de manière à ce que personne ne puisse soupçonner leur présence chez vous.

— Comptez sur moi pour cela.

— Connaissez-vous la ferme?

— Comme ma propre maison.

— Cela pourra servir. Y a-t-il beaucoup de monde?

— Non.

— Combien de personnes?

— Trois maîtres et huit domestiques.

— Pas d'autres gens.

— Ils avaient une vingtaine de tâcherons...

— Que sont-ils devenus?

— On les a renvoyés.

— Pourquoi?

— Je ne sais pas trop... on les a renvoyés, il y a deux jours, bien que l'ouvrage ne soit pas terminé.

— Donc, il reste onze personnes.

— Juste.

— Ce soir, nous serons dix.

— Dix! fit Anthime avec étonnement.

— La partie est égale.

— Vous ne comptez pas les voyageurs arrivés cette nuit?

— Diable! Bast! nous mettrons les morceaux doubles... à la grâce de Dieu! Dites-moi... y a-t-il des chiens?

— Quatre.

— Méchants?

— Féroces!

— Pauvres bêtes!... Il faudra prendre garde.

— Oh! avec de bonnes boulettes ce ne sera pas long.

— Je ne voudrais pourtant pas les tuer.

— On tâchera de les épargner.

— Encore un coup, fit le voyageur en entamant la dernière bouteille.

— Avec plaisir.

Ils burent de nouveau.

— Ouf! fit le voyageur après avoir bu, je me sentais l'estomac dans les talons, j'avais vraiment besoin de prendre quelque chose. Je me sens tout guilleret, maintenant.

— Quelque chose! grommela le cabaretier.

Le voyageur avait tout dévoré.

— Que vous dois-je? demanda-t-il.

— Vous ne partez pas encore?

— Non, je reste.

— Alors, ce n'est pas la peine... Nous règlerons plus tard.

— Les bons comptes font les bons amis. Réglons sur-le-champ.

— Comme vous voudrez.

— Douze francs, vin compris.

Le voyageur paya.

— Voici quinze francs, dit-il majestueusement, ne me rendez pas, le reste sera pour votre petit gars.

— Merci, compagnon, répondit le cabaretier, dont les petits yeux clignotaient du double plaisir d'avoir rempli son devoir en faisant une excellente affaire.

— Appelez-moi par mon nom, ami Guichard.

— Et votre nom est ?

— La Cigale, répliqua le colosse simplement.

— Hein ! quoi ?

— La Cigale, répéta l'autre.

— Vous êtes le fameux la Cigale?

— Fameux ! je veux bien.

— Oh ! je vous connais par cœur.

— Comment çà, vieux.

— Frantz et Mouchette ne font que parler de vous.

— Les bavards !

— Ils vous attendent comme le Messie.

— Eh bien ! quoi? Je serai moins long que lui à arriver. Me voilà, et toutes voiles dehors.

— Ils vont être joliment contents !

— Vous croyez ?

— J'en suis sûr. Me permettez-vous de vous offrir le café ?

— Tout de même, répondit le géant. On ne le fait pas mauvais en Normandie, avec la rincette et la surrincette, pas vrai ?

— Pardi oui.

Anthime appela sa femme.

— Tiens ! votre femme est ici ?

— Oui, faut bien.

— Et vous ne m'en parliez pas !

— Oh ! c'est si peu important.

— Pas un mot devant votre femme.

— Pour qui me prenez-vous ? Arrive ici m'ame Guichard.

La femme du cabaretier arrivait précisément. Elle n'était pas jolie. Elle ne l'avait même jamais été. Plus jeune que le gracieux Anthime, elle paraissait avoir dix ans de plus que lui.

— Qué q'vous v'lez, nout'homme ? lui demanda-t-elle, avec cet accent traînard et narquois que les femmes possèdent dans cette grasse partie de la France.

— Du café, et vivement ! la mère.

— Pour un ?

— Non, pour deux.

— Allons ! bon ! encore du ben d'perdu !

— Va, va...

— Nous n'gagnerons jamais rin...

— Est-ce fini?

— Nous n'aurons jamais d'qué nous retirer à la ville.

Sur une menace d'Anthime, elle se retira en *marronnant* entre ses dents une kyrielle d'imprécations à l'endroit des clients qui venaient gruger gratis leur établissement.

Au bout de quelques minutes, elle revint avec du café, du sucre, deux tasses et une bouteille d'eau-de-vie de marc.

La première avait été vidée en manière de conversation par les deux compères, qui l'avaient *sifflée* sans s'en apercevoir.

Cela fait, elle se retira en maugréant, ne voulant pas autoriser de sa présence cette débauche ruineuse.

Au moment où le cabaretier versait le café dans les tasses, une ombre presque diaphane obstrua la lumière, et une crécelle joyeuse laissa tomber ces paroles goguenardes :

— *Quelle belle nuit pour une orgie à la tour !*

— Hein ? je reconnais ce timbre, fit le colosse en se retournant du côté du nouvel arrivant.

— Excusez ! continua celui-ci, plus que ça de balthazar ! Noces et festins ! On rigole sans les camaraux... c'est du propre. Je le dirai à maman.

— Moumouche ! s'écria la Cigale.

— Pssss ! pssss ! faisait le gamin en voltigeant

autour de son gigantesque ami, et en imitant le bourdonnement d'une grosse mouche, pssss! pssss! pssss!

— As-tu fini, gamin?

— Bonjour, nononcle!... Je veux un canard.

— Prends, bêta!

Et le géant tendit sa tasse à Mouchette, qui, prenant quatre ou cinq morceaux de sucre dans la soucoupe d'Anthime Guichard, les trempa dans le café de la Cigale, et les avala successivement avec le plus beau sang-froid du monde.

— Est-il gentil! dit la Cigale en se tournant du côté du cabaretier, qui regardait les familiarités de Mouchette d'un air ébahi; est-il gentil, hein?

— Vous trouvez?

— Monsieur fait sa Sophie! dit Mouchette, la bouche encore pleine de sucre.

Il allait continuer, mais un second personnage entra dans la salle commune du bouchon.

— Tiens! Frantz!

— Quoi de nouveau?

— Rien, répondit Frantz Keller, ils se tiennent coi comme des lièvres dans un terrier. Le gars à Guichard les surveille. Et toi, petit?

— Oh! moi! on ne me trouve pas joli ici... fit-il en lançant un regard de travers au cabaretier. Je me tais.

— Des excuses! cria le colosse au cabaretier.

Anthime fit des excuses très-humbles.

Mouchette reprit :

— Mon oncle, j'ai suivi le Brésilien.

— Quel Brésilien?... Ah! oui... le mal noirci.

— Marcos Praya.

— Bon. Quand on voit le pilote, le requin n'est pas loin.

— Comprends pas.

— Ça ne fait rien. Va toujours.

— Il m'a mené loin, le gueux.

— Où ça?

— Au Havre.

— A pied?

— Non, en ballon.

— Conte-nous ce que tu as fait.

— Oui... Je le veux bien.

On s'assit à ses côtés.

La Cigale, Frantz Keller et Anthime Guichard humaient déjà le récit du gamin.

Il commença :

— Pour lors...

Puis, réfléchissant et se grattant le bout du nez :

— Est-ce qu'il ne doit pas nous arriver un chef?

— Oui.

— Quand?

— Ce soir même.

— Alors, mes excellents bons, vous voudrez bien me permettre de garder ma primeur pour lui.

Il y eut un cri de réprobation poussé par le cabaretier et Frantz Keller.

Mouchette leur fit la nique.

La Cigale, de son côté, tout ennuyé qu'il fût d'attendre, dit naïvement :

— Moumouche a raison.

Sur ce, Mouchette se versa un plein verre d'eau-de-vie de marc et l'avala, pour noyer momentanément ces nouvelles importantes, qui, ajoutait-il par considération pour ses trois compagnons, ne demandaient qu'à prendre l'air.

Quoiqu'il n'en fît jamais qu'à sa tête, le gamin était toujours plein d'égards pour le géant.

XV

Mouchette se dessine.

Dans la soirée, l'unique salle de l'auberge de la Limace présentait un aspect inaccoutumé.

Une quinzaine d'individus, vêtus plus ou moins comme des matelots en disponibilité, étaient assis autour de deux ou trois tables placées bout à bout.

Ils achevaient de faire disparaître les victuailles qui garnissaient ces mêmes tables.

D'énormes tranches de bœuf, des gigots, des jambons, n'offraient plus que le spectacle attristant de leurs squelettes déchiquetés ; les pichets de cidre circulaient à la ronde avec un entrain témoignant de la soif inextinguible des convives.

Seulement, les conversations se tenaient à mi-voix.

Jamais un mot plus haut que l'autre.

Aucun de ces individus, marin ou non, n'était ivre.

C'était l'ordre dans le désordre.

Ce repas pantagruélique, mal éclairé par quelques chandelles fumeuses, était présidé par un homme tout jeune encore.

Cet homme, aux manières distinguées, contrastant avec les grossières habitudes de ses compagnons, avait le visage d'une pâleur cadavérique.

Au dehors, les ténèbres les plus épaisses.

Les volets du cabaret, hermétiquement fermés, ne laissaient filtrer aucune ligne lumineuse.

Le vent soufflait en foudre.

Dans l'espace, les nuages couraient avec la rapidité que pourraient avoir des escadrons débandés, dans la déroute d'une armée prise de panique.

Par intervalles, de larges gouttes de pluie tombaient en claquant sur la terre gelée.

Une tempête se préparait.

Çà et là apparaissaient des masses noirâtres, serrées contre les arbres, ou blotties dans les fossés du chemin.

Ces masses noires étaient des sentinelles, veillant au salut des hôtes de l'aubergiste.

Les hommes réunis dans la salle commune de la



Limace faisaient partie de l'association des Invisibles.

Le personnage placé au haut bout de la table, le jeune homme aux traits nobles et pâles, était le vicomte René de Luz.

Le vicomte souffrait encore de ses blessures, quoiqu'il eût soutenu le contraire au colonel Martial Renaud.

Mais la conscience du devoir sacré qu'il allait remplir lui rendait ses forces.

Aucun de ses compagnons ne mettait en doute qu'il lui fût possible de mener son entreprise à bonne fin, tant il rayonnait d'éclairs dans ses regards, tant il y avait la marque d'une indomptable volonté sur ses traits pâles et amaigris.

La demie après neuf heures sonna au coucou placé dans un angle de la salle.

René de Luz sortit de sa rêverie.

Il frappa un coup sur la table avec le couteau qu'il tenait à la main.

Le silence le plus absolu se fit immédiatement.

Sur un signe du vicomte, le cabaretier ouvrit la porte.

Mouchette entra.

Le jeune ami de la Cigale semblait transfiguré. Il avait grandi. Il se sentait homme.

Cette nature essentiellement primesautière, cette intelligence inculte qui végétait, champignon malsain, sur le pavé boueux de Paris, éparpillant

ses saillies, fusées inutiles, aux angles de tous les carrefours, avait enfin trouvé sa voie.

En le mettant en contact avec ces hommes voués au bien, le hasard avait fait vibrer dans le cœur du gamin ces cordes généreuses dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Son horizon s'était agrandi tout à coup.

L'enfant avait vu dérouler subitement, devant ses yeux éblouis, comme dans un magique kaléidoscope, ces grandes théories du devoir, de l'abnégation et du dévouement.

Théories humanitaires, rêves sociaux qui, à une heure donnée, font du *pâle voyou* parisien, tant décrié, de cet être multiple, hâve, cynique, produit autochthone de la grande capitale européenne, le héros échevelé, insouciant, convaincu et barricadeur de nos révolutions.

Aujourd'hui Mouchette se sentait vivre.

Il venait d'être piqué par l'aiguillon du dévouement.

La tête haute, le nez au vent, il commençait fièrement cette terrible bataille de la vie, lutte implacable où la créature est toujours vaincue par le créateur, représenté par la mort, mais où l'on suit fatalement deux guidons, celui de la gloire ou celui de l'infamie.

Mouchette, autant que possible, s'était promis de ne jamais démériter dans la personne qu'il prisait le plus au monde.

Et cette personne c'était celle de Mouchette lui-même.

Il aimait sa mère adoptive, la Pacline, mais il s'estimait plus qu'elle.

Le gamin s'approcha du vicomte, le salua aussi convenablement qu'il le put, puis se tint immobile, attendant qu'on l'interrogeât.

— Tu viens tard, lui dit le chef des Invisibles réunis dans le cabaret d'Anthime Guichard.

— On vient quand on peut, pas quand on veut. Je suis en retard, c'est vrai.

— Je te connais. Tu ne nous as pas fait attendre sans raison.

— C'est encore vrai.

— Qu'y a-t-il ?

— Les paroissiens d'à côté sont muets comme des poissons et immobiles comme des souches. Rien ne bruit, rien ne bouge.

— Alors, pourquoi ce retard?

— Ah! voilà! répliqua le gamin, tournant et retournant sa casquette entre ses doigts.

— Explique-toi.

Mouchette jeta autour de lui un regard qui signifiait : Vous voulez que je m'explique devant tout ce monde-là?

Le vicomte le comprit et lui réitéra l'ordre de parler.

L'enfant s'inclina en signe d'obéissance.

— Vous m'aviez envoyé en reconnaissance, n'est-ce pas, maître ?

— Oui.

— Eh bien ! en route, je me suis dit comme ça : pour reconnaître une chose, avant tout, il faut la connaître.

— Après ?

— Pour la connaître il faut la voir.

— Voir la ferme... du dehors !

— Ça n'aurait pas été bien malin, répondit assez irrespectueusement le gamin de Paris, qui, de temps en temps, ne pouvait s'empêcher de se laisser aller à sa nature railleuse.

— Tu a voulu entrer ?

— Je suis entré, fit-il avec une simplicité héroïque.

— Imprudent... tu auras donné l'éveil.

— Ah ! ouiche ! le plus souvent. J'ai été élevé sur le carreau des halles. Il n'y pousse pas des *calinos*.

La réputation de Calino était à peine à son aurore, et Mouchette la connaissait !

— Voyons !

— C'est ce que je me suis dit : Voyons, et j'ai vu.

— Hâte-toi.

— Voilà, voilà mon maître. Ne craignez rien, vous ne jetez pas votre temps par l'œil de bœuf du père Anthime, en écoutant mes renseignements.

Tous les compagnons écoutaient le gamin avec plaisir.

Son babil, son air délùré les intéressaient.

Mouchette reprit :

— Pour-lors je ruminais mon affaire... au milieu des ruminants qui se gobergeaient sur les vastes et vertes pelouses des environs. Des bœufs et des vaches, ça ne m'avançait guère. Je tourne la tête, et qu'est-ce que j'aperçois ? Un cheval, une belle bête, ma foi, qui tondait le vert à pleine bouche, dans le clos voisin. Bon, j'y suis. Il n'y avait personne là ; j'entre dans le clos, et je fais sortir la bête.

— Alors ?

— C'est intelligent, un cheval ! continua le gamin de Paris, qui, comme les grands orateurs ne daignait jamais accorder la moindre attention aux interruptions ; le mien avait compris mon idée tout de suite. Faut dire que je lui chatouillais un peu la croupe avec un paquet d'orties... Il ruait, il ruait comme un Turc causant amicalement avec un Russe.

Ce misérable Mouchette faisait même de la politique. .

Une fois par an, il parcourait le premier-Paris d'une feuille égarée.

Attendant que les rires de son auditoire se fussent calmés, il continua :

— Je me garais des ruades... Mon animal voyant qu'il n'y avait rien à *frire* avec Moumou... Il se

met à se secouer, à danser, à faire de la haute école, puis, enfin de compte le v'là qui prend sa course, et v'lan! Il ne manque pas le coche, il entre ventre à terre dans la ferme.

— La porte en était donc ouverte?

— On venait de l'ouvrir pour laisser passer une charette. Bon ça y était! j'arrive à mon tour, un bout de longe à la main. « Qu'est-ce que tu veux, petit? me demanda un grand serin, bête comme une oie. — Je veux qu'on me laisse reprendre *Cocotte*, qui vient de s'échapper... » Je lui réponds ça en pleurnichant... Mon grand serin appelle trois ou quatre grands gaillards qui me regardent, se chuchotent des bêtises à l'oreille, et me reçoivent comme un caniche dans un jeu de cochonnet.

— Pauvre Mouchette!

— Je ne me décourage pas. J'insiste... Pendant ce temps-là, le cheval, comme s'il avait eu le mot, faisait une vie de polichinelle dans la cour.

— Enfin?

— Enfin, tout le monde était en l'air pour mettre la main dessus. Bernique? Voyant ça, mes quatre argousins s'en mêlent... Mon grand serin me colle une bourrade et me pousse dans la cour en me disant : « Rattrappe ta bête, animal! » Je ne me le fais pas chanter deux fois, et j'entre. Ouf!

— Qu'as-tu vu?

— Tout ce qu'il y avait à voir : ceci, cela, et tout le tremblement!

— Tu a eu le temps ?

— Je le crois bien. Mon cheval, le malin singe, prenait plaisir à se moquer de nous... ce dont les autres bisquaient comme des ânes, et moi je riais .. en dedans. Il a fallu plus d'un grand quart d'heure pour l'empoigner.

— Bien.

Mouchette salua en remerciement de ce court éloge ds son adresse, et après un temps il reprit :

— Mon maître, il faudra changer votre plan de campagne.

— Tu le connais donc ? demanda René un peu ironiquement.

— Faut croire.

— Et pourquoi le changer ?

— Parce qu'il ne vaut pas une *chique*.

— Voyons.

— Vous allez voir. Questionnez-moi.

— Combien sont-ils dans la ferme ?

— Vingt-sept.

— Hein ! fit le vicomte étonné.

— Ah ! voilà ! ça vous *épate*. Je vous avais prévenu.

— Vingt-sept hommes ?

— Non.

— Alors, que me chantes-tu ?

— Vingt-sept personnes, tant du sexe masculin que du sexe féminin. Quoi ! les femmes, ça ne compte donc plus en Normandie, à l'heure qu'il est?

— Combien de femmes?

— Huit ou dix.

— Ah! c'est toujours cela de moins dit René.

— Comptez toujours sur une dix-huitaine de gaillards qui se portent bien.

— Ensuite?

— Quoi?

— Le capitaine, qu'en ont-ils fait?

— Oh! ils ne l'ont pas mangé. Ils le trainent comme un coq en pâte. Seulement je crois qu'ils tiennent bigrement... pardon! diablement à le garder.

— Où l'ont-ils logé? dans le principal corps de bâtiment?

— Non pas.

— Tu es sûr de ce que tu avances là?

— Pardi! je l'ai vu.

— Comment cela?

— A travers sa fenêtre. Le tapage l'a fait approcher. Il a regardé. Il doit m'avoir reconnu.

— Et puis? demanda vivement le vicomte.

— Et puis, on lui aura enjoint de ne pas rester au carreau... car je lui ai vu faire un geste de mauvaise humeur... et il a disparu de la fenêtre.

— Où l'a-t-on placé?

— Dans une espèce de pavillon qui se trouve juste au milieu de la cour.

— Un pavillon sans communications avec l'extérieur?

— C'est ça. Le rez-de-chaussée en est occupé par des étables.

— Diable ! fit le vicomte d'un air soucieux.

— Oui... c'est dur... mais ce n'est pas tout.

— Quoi encore?

— Le pavillon a quatre fenêtres et une porte à deux battants.

— Eh bien ! qu'importe ?

— Au bas de chaque fenêtre, il y a un factionnaire.

— Et devant la porte?

— Deux. En tout, six.

— Qu'ils en mettent vingt s'ils le veulent...

— C'est ce que j'ai pensé, dit Mouchette avec philosophie... A la grande rigueur, je trouve qu'ils n'en ont pas mis assez. Maintenant, il faut vous dire...

— Autre chose ?

— Sans doute. Sous une espèce de hangar, sans portes, ni volets, qui sert à remiser des charrettes, il y a un grand réservoir avec une cuve en pierre devant.

— Va... va...

— Va... va... vous avez l'air de *cracher* sur mon réservoir et sur ma cuve... vous avez tort.

— De quelle utilité peuvent-ils nous être?

— Attendez, vous verrez... dit sentencieument le gamin... Au bas de la cuve coule un ruisselet.

— Ah?

— Ce ruisselet, au lieu de serpenter dans la cour, fait un coude, et par un trou percé dans le mur, au pied du hangar, il lâche son eau dans la campagne.

— Bon! s'écria le vicomte, qui entrevoyait où allait en arriver l'enfant.

— Cette partie du hangar se trouve tellement encombrée d'ustensiles de travail qu'il devient presque impossible de le voir en plein jour... si bien que la nuit il n'y a pas de danger qu'on y *fourre le nez.*

— Bravo!

— J'ai voulu en avoir le cœur net.

— Qu'as-tu fait?

— J'ai fait... d'abord le tour de la ferme... Puis, après avoir *renclosé* le cheval, je suis revenu au pied du mur en question.

— Tu as retrouvé le trou?

— Il le fallait bien, répliqua Mouchette avec modestie, sans ça, ce que je vous raconte ou rien ce serait la même chansonnette; en dehors, à cet endroit-là, le mur est dégradé. L'humidité l'a attaqué raide. Le plâtre est rongé. Les pierres ne tiennent guère. Au résumé, en quelques coups de tampon on peut donner à ce bon enfant de trou la largeur nécessaire au passage d'un homme.

— Tu es un brave garçon, Mouchette.

— Parce que j'ai trouvé le trou! répondit le gamin de son ton innocent, bon enfant et narquois.

— Si nous réussissons ce sera grâce à toi, mon enfant.

— Oh ! nous n'y sommes pas encore, maître. Mais je n'ai pas fini.

On se remit à l'écouter.

— La nuit tombait... Il faisait noir comme dans un four éteint. Ma foi, je me suis amusé à détacher tout doucement une vingtaine de pierres... Elles se sont laissé faire, sans regimber, si bien...

— Si bien ?

— Si bien que le trou est, à cette heure, assez aimablement disposé pour que deux hommes y passent sans peine.

— Tu as fait cela ?

— Voilà pourquoi, mon maître, je me trouve en retard d'une heure et même de plus.

Le vicomte lui tendit la main.

Mouchette la lui serra le plus délicatement qu'il lui fut possible.

Il ajouta :

— Seulement, le temps presse.

— Ont-ils des soupçons ?

— Pas l'ombre... Ils sont solides, mais idiots... Le plus drôle de la farce, c'est qu'ils m'ont interrogé au sujet des étrangers qui circulaient dans le voisinage... Je leur ai donné des renseignements *aux pommes*. Ils se croient à l'abri de toutes poursuites... et s'ils surveillent le capitaine, c'est par acquit de conscience, et pour l'empêcher de fuir.

— Leur surveillance est plutôt intérieure.

— Oui. Ils ne gardent pas les abords de la ferme.

— Le trou dont tu parles est-il éloigné de la brèche que nous avons découverte?

— Sous la haie du jardin? fit le gamin.

— Oui.

— Passablement.

— A combien de pas, environ?

— Une centaine.

Le chef des Invisibles réfléchit quelques minutes.

Durant ce temps, on respecta tellement le travail qui se faisait dans son cerveau, qu'au milieu de tous ces hommes aux mœurs violentes, au langage bruyant, on eût entendu voler une mouche.

Enfin le jeune homme se leva.

L'attention redoubla.

Chacun comprit que l'heure approchait où l'on allait tenter de prendre la revanche de la défaite de Belleville.

Ils s'attendaient à ce que le vicomte de Luz allait leur développer le plan qu'il venait de mûrir.

Il n'en fut rien.

Leur chef appela le gigantesque ami du jeune... nous n'osons pas dire du jeune Mouchette, depuis l'importance homérique qu'il venait de prendre aux yeux de ses compagnons d'aventure.

La Cigale, qui était justement en train de féliciter ce dernier, le força à répéter son appel.

A la seconde reprise, il se dirigea vers le vicomte.

Celui-ci parla longuement.

Le géant l'écoutait sans répondre un mot.

Ses instructions données et bien comprises par la Cigale, René de Luz dit aux Invisibles placés sous ses ordres directs :

— Mes amis, nous allons nous séparer en deux troupes. La première sera commandée par la Cigale et guidée par Mouchette.

La Cigale baissa les yeux timidement.

Mouchette se passa la main dans les cheveux et *fit jabot.*

Le vicomte continua.

— Je me mettrai moi-même à la tête de la seconde. Je vous recommande d'obéir à notre ami et compagnon la Cigale comme vous m'obéissez. Avec des hommes comme vous, je n'ai pas besoin de donner d'encouragements... Vous ferez tous votre devoir, et si, comme je l'espère, tout marche d'après mes prévisions, avant peu notre cher Passe-Partout sera parmi nous.

Armez-vous et soyez prêts. Nous partons dans quelques minutes.

Ce fut tout.

Le vicomte avait expliqué ses intentions à la Cigale.

Celui-ci les communiqua au seul Mouchette.

Mouchette les garda pour lui.

Les autres s'apprêtèrent à marcher de confiance.

Le vicomte paya le cabaretier en lui recommandant, à leur sujet, le silence le plus absolu.

Puis il lui dit :

— Aussitôt après notre départ, vous sellerez le deux coureurs qui se trouvent dans votre écurie, et vous les conduirez au carrefour de l'Arbre-Vert.

— Et là ?

— Vous attendrez et vous ne répondrez qu'à quiconque vous donnera notre signe de reconnaissance et de ralliement.

— J'obéirai.

Les Invisibles étaient prêts.

Ils sortirent de l'auberge, glissant comme des ombres.

Ceux qui faisaient sentinelle vinrent les rejoindre, les rallier.

Alors, se séparant en deux troupes égales, ils prirent deux chemins différents, qui tous deux, après de longs circuits, aboutissaient à la ferme.

Les ténèbres s'épaississaient tellement, qu'on ne distinguait rien à deux pas devant soi.

Le vent soufflait avec une horrible violence.

La pluie tombait à torrents.

Les deux troupes disparurent dans l'obscurité.

Et peu après l'aubergiste, qui n'entendait plus le bruit de leurs pas rapides, se dirigea vers le réduit qui lui tenait lieu d'écurie, se signant dévotement et murmurant :

— Que Dieu les protége !

Puis changeant de ton :

— La soirée est bonne pour moi, ajouta-t-il en se frottant les mains. Tâchons de ne la pas mal finir. Pourvu que Mme Guichard ne vienne pas me demander ce que je vais faire en pleins champs, à cette heure et par cette eau !

Mais il fut rassuré en mettant le pied dans l'écurie.

Devant l'écurie, il y avait un mauvais hangar, servant de remise à une charrette démantibulée.

Dans la charrette, il y avait sa femme.

Et sa femme dormait d'un sommeil agité, qui sentait le cidre et l'eau-de-vie à cinq mètres à la ronde.

Pour la première fois de sa vie, maître Anthime Guichard fut enchanté d'avoir épousé une Normande qui aimait tant le cidre et qui lui vidait si souvent ses carafons d'eau-de-vie.

XVI

Le prisonnier.

Revenons maintenant à Passe-Partout.

Nous l'avons laissé dans la grotte de la maison de Belleville, faisant bravement face aux argousins de M. Jules, et soutenant, pour assurer la retraite des siens, une lutte dont ceux-ci, dont ses adversaires eux-mêmes ne pouvaient soupçonner tout l'héroïsme.

Ainsi que nous l'avons raconté en terminant la troisième partie de cet ouvrage, les hommes de la police avaient commencé par avoir le dessous.

Furieux de la résistance qui leur était opposée, stupéfaits de voir disparaître leurs ennemis sans

qu'il leur fût possible de deviner comment s'opérait cette retraite incroyable, exaspérés surtout d'avoir été si rudement battus dès le principe, ils avaient, sur l'ordre de leur chef, tenté un dernier effort pour découvrir l'issue secrète de la grotte.

Deux Invisibles y restaient encore.

Les autres avaient regagné le souterrain.

Ces deux hommes, qui soutenaient si bravement la retraite des leurs, étaient la Cigale et Passe-Partout.

La Cigale, impassible et tranquille comme s'il se fût trouvé par un temps d'orage dans le gréement de son navire, attendait que son capitaine fût passé de la grotte dans le souterrain.

D'une main, il brandissait une hache qui lançait de fulgurants éclairs au visage de ceux de ses ennemis assez hardis pour l'approcher.

Et malheur à celui qui arrivait à portée de son tranchant meurtrier!

De l'autre, il comptait pousser le ressort destiné à faire retomber la pierre qui séparait le souterrain de la grotte.

Et il se tenait là, immobile comme une cariatide, cette main posée sur le ressort.

Passe-Partout se battait comme un lion aux abois.

Mais le nombre de ses ennemis crut dans des proportions telles que bientôt toute la partie supérieure de la grotte se trouva envahie par eux.

La situation du capitaine était critique.

Dure alternative !

Il lui fallait ou fuir, ou se faire tuer.

Fuir, il ne le pouvait, quelle que fût la promptitude de son mouvement de retraite, sans que l'entrée du souterrain ne se trouvât dévoilée aux séides de M. Jules.

La Cigale ne pouvait faire retomber la pierre assez à temps, et ses compagnons étaient découverts, perdus.

L'héroïque chef n'hésita pas.

— Sauvons-les d'abord, se dit-il. Nous verrons ensuite à nous en tirer nous-même, tout seul.

Il bondit en avant, frappa trois ou quatre coups d'un large couteau de chasse qu'il tenait au poing, et forçant les plus braves parmi ses adversaires à reculer devant cette attaque inattendue, il se replia rapidement sur le colosse, qui attendait, ne distinguant rien, tant il y avait de fumée dans le souterrain.

— Ferme, la Cigale! lui cria Passe-Partout.

Le matelot de Passe-Partout, convaincu que son capitaine était hors de tout danger, le croyant auprès de ses camarades, avait obéi aussitôt.

Le ressort lâché, la pierre tourna sur elle-même. Elle rentra dans son alvéole avec une précision mathématique.

Et tout fut dit.

Les Invisibles étaient à l'abri de toutes recherches immédiates.

Pour les découvrir, il eut fallu démolir la grotte pierre à pierre, rocher à rocher.

Le comte de Warrens, Passe-Partout poussa un cri de joie.

Ses compagnons étaient sauvés.

Grâce à son habile manœuvre, aucun des combattants du parti opposé n'avait pu apercevoir l'entrée de l'issue qu'il désirait si ardemment cacher à tous les yeux.

Les siens étaient sains et saufs.

Mais lui !

Il croyait à son étoile.

— Je m'en tirerai ! se dit-il... A la grâce de Dieu !

Et il se rua tête baissée au plus épais du groupe formé par ses adversaires.

Alors il se passa un fait indescriptible.

Ce fut un spectacle incroyable, inouï.

Lutte insensée d'un seul homme contre vingt-cinq, contre trente peut-être !

Combat acharné, sans cris, terrible !

Parfois on entendait la chute d'un corps, le soupir d'un blessé, le râle d'un mourant, le sourd piétinement d'une foule haletante se débattant avec frénésie dans l'obscurité.

Le couteau du comte de Warrens avait fait une sanglante besogne.

Les agents de M. Jules et les serviteurs de la comtesse de Casa-Real, qui avaient fini par se joindre à eux, avaient reçu l'ordre de le prendre vivant.

C'est ce qui expliquait comment il avait pu soutenir aussi longtemps une lutte de cette taille.

Tout à coup, aux cris de douleur, aux hurlements de rage, succéda un long cri de triomphe.

Bondissant, frappant à droite, se défendant à gauche, allant et venant à travers cette foule qui, ayant perdu de vue et de mémoire l'idée de l'épargner pour le vendre chèrement à la comtesse ou à M. Jules, ou pour lui faire payer une riche rançon, en était venue à se servir de ses armes comme si elle avait eu affaire à une nuée d'ennemis, le comte de Warrens avait trébuché sur un cadavre!

Son arme s'était brisée dans sa chute.

A cette vue, ses ennemis s'étaient précipités sur lui comme un essaim de frelons.

Il s'était vu littéralement enseveli sous eux.

La fatigue du combat, l'émotion bien naturelle de sa chute, la pensée que c'en était fait de ses rêves de fraternité, de gloire et d'amour, tout cela lui causa une réaction tellement forte qu'il s'évanouit en touchant le sol.

Quand on parvint à déblayer le monceau d'hommes, blessés, mourants, ou mis hors d'eux-mêmes par cette lutte ardente, le comte était encore sans connaissance.

Sauf quelques piqûres et quelques estafilades sans importance, il était miraculeusement sorti de la bagarre.

Il était prisonnier de guerre.

Que se passa-t-il après sa chute?

Combien de temps demeura-t-il ainsi sans connaissance?

Le comte de Warrens ignora toujours ces détails.

Quand il rouvrit les yeux, un rayon de soleil qui vint le frapper en plein visage, comme une flèche d'or et de feu, l'obligea à les refermer.

Tout d'abord, ne se souvenant de rien, il laissa errer un regard languissant autour de lui, un regard qui cherchait les objets familiers à son réveil.

Il ne reconnut rien, ni chambre, ni meubles.

Il voulut se lever.

Son premier mouvement lui causa une brusque et subite souffrance.

Alors, il tressaillit.

La mémoire, la conscience des faits qui s'étaient passés avant sa chute lui revenait.

Grâce à un effort énergique, il parvint à sauter à bas de son lit, où il gisait étendu, complétement vêtu.

Cela fait, il se mit en devoir d'examiner l'endroit dans lequel il se trouvait.

C'était une cellule, assez étroite, aux murs blanchis à la chaux, éclairée par une fenêtre à double grillage.

Un lit en fer, une table en bois blanc, une chaise et une table de nuit en composaient tout l'ameublement.

Sur la table, il y avait la montre du comte.

Cette montre allait et marquait onze heures.

Deux ou trois livres, du papier, des plumes, un encrier, une carafe pleine d'eau avaient été placés près de la montre.

Une cuvette, un verre et quelques menus objets de toilette se trouvaient sur la table de nuit, près d'un chandelier de cuivre garni de sa bougie.

La porte de cette cellule était en chêne massif et garnie de fer.

Un guichet mobile, placé au beau milieu de cette porte, semblait être l'œil soupçonneux de ce morne visage.

C'était tout.

Le logement paraissait sombre et brutal, comme le fait qui l'y avait amené.

— Je suis prisonnier, se dit Passe-Partout, mais dans quelle prison me trouvé-je? A la Conciergerie? ou bien... bast, nous verrons plus tard.

Il mit machinalement les mains dans ses poches.

On ne l'avait pas fouillé.

— Voilà qui est étrange! pensa-t-il.

Alors, selon l'habitude invariable des prisonniers, bêtes féroces ou hommes civilisés, il commença à se promener de long en large dans sa cellule.

— Je ne suis pas entre les mains de l'ex-chef de la police de sûreté. Il m'aurait fait fouiller, dévaliser, sous prétexte de mesure de simple police. On en aurait fait autant dans une prison de l'État.

Entre les mains de qui suis-je tombé?

Hermosa!... serait-ce elle?

Où voudrait-elle en venir?

Me garder prisonnier, en chartre privée! séparé du monde! séquestré!

C'est jouer gros jeu.

Non, je me trompe... ce n'est pas cela.

Et Passe-Partout, qui avait déjà assez de sa promenade de long en large, jugea à propos de varier cet exercice peu récréatif, en se promenant de large en long.

Il réfléchissait.

— On viendra. J'interrogerai le guichetier. Il faudra bien que j'en tire une réponse quelconque, n'importe par quel moyen.

Mais le guichetier ne venait pas.

La journée s'écoula ainsi toute entière.

Rien ne vint troubler la solitude du comte de Warrens.

Cet abandon ne le surprit pas. Il s'y attendait.

Il se trouva même heureux jusqu'à un certain point de cette profonde solitude.

Avec la réflexion, le calme venait de rentrer dans son esprit.

Il était redevenu maître de lui-même, et préparé

à tout événement qui pourrait surgir sans qu'il s'y attendit.

Avant de tenter son expédition de Belleville, en homme bien avisé et qui possède l'habitude de ces choses-là, M. de Warrens avait pris soin de se débarrasser des objets et des papiers compromettants qu'il portait ordinairement sur lui, et de les mettre en lieu sûr.

En supposant, ce qui était probable, que pendant son sommeil, on eût visité ses habits, rien n'avait pu être trouvé sur lui qui eût pu mettre sur les traces de son identité.

Son linge, assez commun, n'était pas marqué.

Le vieux portefeuille qu'il portait dans la poche de sa veste ne renfermait que deux ou trois notes insignifiantes, quelques factures acquittées et des lettres au nom de Rifflard, ouvrier cambreur.

Il y avait aussi plusieurs quittances d'une chambre d'hôtel garni.

Avant de faire irruption dans le parc de la petite maison de Belleville, les compagnons de la Lune avaient quitté leurs costumes et s'étaient remis en bourgeois.

Le comte n'avait rien, ou du moins il ne croyait rien avoir à redouter pour ce qui concernait le secret de la société des Invisibles.

D'autre part, il connaissait trop bien ses associés, ses affidés, ses subordonnés, pour douter une minute de leur dévouement.

Il avait la certitude que l'association tout entière, y compris le ban et l'arrière-ban des Invisibles, se soulèverait pour lui venir en aide.

Il était tranquille.

De quoi s'agissait-il donc pour lui?

Tout simplement de se tenir sur ses gardes, de jouer serré et de tâcher de voir dans le jeu de ses adversaires, tout en poitrinant son propre jeu.

Ce n'était pas une bien grosse affaire pour le comte de Warrens, habitué qu'il était de longue date à lutter de ruse et d'adresse avec les plus fins limiers de la police.

Vers cinq heures du soir, un bruit de pas se fit entendre.

— Enfin! murmura le comte.

Les pas s'arrêtèrent devant sa porte, des verrous furent tirés, une clef tourna dans la serrure, et sa porte s'ouvrit.

Le comte s'était assis, dans la pose la plus indifférente qu'il put trouver.

Par la porte entr'ouverte il aperçut les shakos bordés des gardes municipaux.

Il entendit le bruit des crosses de fusil tombant sur le sol.

Cela lui donna à réfléchir.

Il était sur le point de revenir sur sa première pensée.

On ne lui laissa pas le temps de recommencer

ses pérégrinations dans le champ des repentirs ou dans le pré des espérances.

Un homme entra, portant plusieurs gamelles en ferblanc maintenues par une courroie.

Outre cela, il apportait des assiettes, du pain, une bouteille de vin et un couvert.

C'était un homme d'âge moyen, à la figure douce et craintive; ses manières embarrassées décelaient une grande ignorance de la vie des prisons.

Passe-Partout ne laissa pas échapper cette nuance.

Le geôlier alla droit à la table.

Après avoir silencieusement empilé les livres qui s'y trouvaient épars, et après avoir reculé le papier et l'écritoire dans le coin de la table où il venait de placer les livres, il mit le couvert du prisonnier.

Celui-ci l'examinait à la dérobée.

Voyant qu'il ne se déciderait pas à lui adresser la parole sans y être poussé, Passe-Partout tenant à profiter de cette timidité anormale, lui dit brusquement :

— Hé! l'ami?

L'autre se retourna.

— Quoi? répondit-il.

— Votre nom?

— Pourquoi faire?

Il était évident qu'il ne tenait pas à le dire.

Le comte n'insista pas.

— Qui êtes-vous? Pouvez-vous me dire cela, au moins?

— Qui je suis?

— Oui.

— Vous le voyez bien.

— Ma foi, non, fit Passe-Partout en riant de la mine de son interlocuteur.

— Je suis...

Le malheureux cherchait si sa réponse n'allait pas le compromettre. C'était clair comme le jour.

— Eh bien! vous êtes?

— Le porte-clefs de la prison.

— Ah! répliqua le prisonnier d'un ton moqueur.

— Oui.

— De quelle prison, s'il vous plaît?

— Ça ne vous regarde pas.

— Merci.

Le porte-clefs se dirigea vers la porte.

— Un moment encore! que diable! lui cria le comte de Warrens; avez-vous donc peur de moi?

Le porte-clefs tira un revolver de sa poche et le lui montra d'un air expressif:

— Non.

— A la bonne heure, repartit le prisonnier, voilà qui parle de soi-même. Où suis-je? pouvez-vous du moins répondre à cette question?

— Oui.

— Où suis-je, dites?

— Au secret.

— Bon. Je m'en doutais.

— Alors...

— Non... pas encore; attendez, mon brave, et Passe-Partout lui jeta la moitié du contenu de sa bourse qu'on avait négligé de lui enlever à son entrée dans cette singulière prison, ce qui, par parenthèse, est généralement un tort.

Le porte-clefs ramassa l'or et l'argent.

Puis il les remit gravement sur la table, en secouant la tête en signe de refus.

— De plus fort en plus fort, dit Passe-Partout gaiement; un porte-clefs qui méprise les clefs d'or... Enfin, mon ami, si je suis au secret, on va m'interroger un de ces jours?

— C'est probable.

— Bientôt?

— Possible!

— Vous ne le savez pas?

— Non.

— Puis-je voir le directeur, le *gouverneur* de la prison?

Passe-Partout employa ironiquement le mot *gouverneur*, quoique ce mot ne soit plus d'usage dans les prisons françaises.

Mais sa position lui semblait tellement peu dix-neuvième siècle, elle le ramenait tant à l'époque du Fort-l'Évêque et de la Bastille, que cette expression lui parut appropriée à la circonstance.

Le porte-clefs lui répondit aussi négativement à cette question qu'aux précédentes.

— Si je lui écris, lui remettrez-vous ma lettre?

— Je ne sais pas.

— Ah! j'aimerais mieux un *non* comme ceux que vous m'avez répondus avec tant de résolution.

— Eh bien! non!

Passe-Partout regarda le porte-clefs.

Le pauvre diable baissa honteusement la tête.

Il reprit en détournant les yeux de son prisonnier :

— Votre couvert est mis.

— Merci.

— Votre dîner refroidira.

— Cela m'est égal.

— Avez-vous encore besoin de quelque chose?

— De rien.

— Alors, bonsoir.

— Bonsoir... N'allez-vous pas revenir?

— Pas avant demain.

— Bien. Allez, mon ami.

— Voilà votre bougie allumée. Adieu.

— Adieu!

Le porte-clefs sortit.

Il ferma la porte et la verrouilla en dehors.

Demeuré seul, Passe-Partout se mit à table.

Les mets servis devant lui étaient simples, mais accommodés avec soin. Il avait faim. Il mangea.

Tout en satisfaisant aux besoins de sa misérable

guenille, il pensait à ce porte-clefs hors nature. Il réfléchissait.

Un soupçon avait traversé son esprit durant sa conversation avec le guichetier. Soupçon vague, sans consistance déterminée, mais qui peu à peu grandissait, grandissait, et finit par devenir une quasi-certitude.

Evidemment, le porte-clefs qu'on lui avait expédié éprouvait une gêne secrète en sa présence.

Il y avait dans sa façon d'agir un parti pris de rudesse et de mutisme qui juraient avec la douceur de sa physionomie.

On avait fait la leçon à cet homme.

Au compte de Passe-Partout, le pauvre guichetier était un malheureux acteur de troisième classe, récitant péniblement un rôle étudié à la hâte et mal su.

Ce papier, ces plumes et cette encre, toutes choses dont on prive les prisonniers mis au secret; ses poches qui n'avaient pas été vidées; jusqu'au repas, qui ne ressemblait en rien à l'ordinaire des prisons; tout cela faisait germer et naître dans son cerveau une foule d'idées singulières.

A jeun depuis longtemps, il venait de faire prestement disparaître le repas qu'on lui avait servi.

Il se sentait la tête alourdie.

Il s'étendit sur le lit de fer, ayant soin de placer sa bougie sur la table de nuit.

Il prit un livre au hasard et l'ouvrit.

Ce livre, touchante attention de la part des hôtes de ces lieux, était l'œuvre de Silvio Pellico, intitulé : *Miei Prigioni* (Mes Prisons).

Passe-Partout ne fit qu'en rire.

Il eût pourtant dû avoir plus de considération pour un chef-d'œuvre qui, malgré les beautés y contenues, ne manqua point de l'endormir au bout d'une dizaine de pages.

Disons, pour la défense du chef des Invisibles, que les fatigues écrasantes par lesquelles il avait passé tous les temps derniers, sa courte maladie, l'avaient singulièrement affaibli.

Ses yeux se fermaient malgré tous ses efforts pour rester éveillé.

Enfin le livre s'échappa de sa main. Sa tête retomba sur l'oreiller.

Sans même avoir le temps de souffler sa bougie, il s'endormit d'un profond sommeil.

Le lendemain, le soleil se chargea de nouveau du rôle de réveille-matin.

Le même rayon le mit sur pied.

Tout était dans le même état que la veille.

Il se leva et s'habilla en toute hâte.

Pourquoi ?

Sans raison, instinctivement, comme s'il eût prévu que quelque chose de grave allait lui arriver.

Il saisit sa montre, et sur le point d'y jeter les yeux, il se souvint que la veille, dans son besoin

pressant de repos et de sommeil, il avait oublié de la remonter.

Ce fut un ennui.

On ne s'imagine pas comme en prison ou dans la solititude absolue les heures sont longues quand on ne peut pas les distinguer, les entendre sonner.

Machinalement, néanmoins, il regarda le cadran.

O surprise !

Les aiguilles marchaient.

La montre indiquait huit heures.

Il se dit :

— Je l'aurai remontée hier soir sans y penser.

Il prit sa clef et voulut la remonter de nouveau. La clef ne fit que deux tours. Sa montre venait d'être remontée. On avait pris ce soin pendant son sommeil. Il regarda sa bougie. La bougie était presque intacte. On était donc entré dans sa cellule pendant qu'il dormait. On avait remonté sa montre et éteint sa lumière. Mais qui ? Et dans quel but ?

XVII

Le juge d'instruction.

A neuf heures le guichetier arriva.

Il apportait le déjeuner.

— Déjà levé! dit-il.

— Comme vous voyez, fit le comte de Warrens.

— Vous êtes matinal.

— Quelquefois.

— Après ça... ce n'est pas étonnant... vous avez si bien dormi cette nuit!

— Comment le savez-vous?

Le porte-clefs se mordit les lèvres.

— Je... j'ai fait une ronde à neuf heures du soir.

— Ah! c'est vous?

— Oui.

— Cependant, vous ne deviez pas revenir.

— C'est vrai.

— Eh bien! alors, pourquoi?...

— On m'a ordonné de faire cette ronde, j'ai obéi.

— Je dormais.

— Comme quatre.

— Vous avez fait du bruit... Il m'a semblé en entendre au beau milieu de mon sommeil.

— Par exemple!

— Oui.

— Je n'ai fait qu'entrer et sortir, avec les plus grandes précautions.

— Voyez-vous cela! et vous n'avez rien fait autre? demanda le prisonnier, sans paraître attacher la moindre importance à sa question.

— Rien autre. Ah! si... j'ai soufflé votre bougie.

— Ah! et puis...

— Pas autre chose.

— Mon ami, quelle heure avez-vous? fit ironiquement le comte de Warrens.

— Neuf heures dix minutes.

— Je n'ai que neuf heures cinq... Me permettez-vous de me mettre à l'heure de l'établissement?

— Faites.

— Par la même occasion, je vais remonter ma montre.

— Remontez.

— Merci de la permission.

Passe-Partout avait appris tout ce qu'il désirait savoir pour le moment.

Le porte-clefs mentait effrontément.

— Dites-moi, mon ami, reprit le comte, depuis combien de temps suis-je dans cette prison?

— Depuis cinq jours!

— Depuis cinq jours! s'écria le prisonnier avec stupéfaction.

— Dame! oui!

— Déjà!

— Vous avez été malade.

— Moi?

— Vous avez eu le délire.

— Ah! vous me l'apprenez!

— C'est comme ça.

Le porte-clefs, tout en répondant à Passe-Partout, s'emparait des gamelles vides, qu'il avait laissées la veille, seconde preuve de son mensonge.

S'il était revenu la nuit, il aurait emporté ces mêmes gamelles.

Il sortit en disant:

— A ce soir.

— A ce soir, répondit le comte, qui, dès qu'il fut seul, ajouta à part lui: On me trompe! on veut me donner le change. Pourquoi? Vive Dieu je le saurai!

Cette bougie... cette bougie a été allumée à cinq heures un quart ou cinq heures et demie, au plus tard. Si elle avait brûlé jusqu'à neuf heures elle se

serait entièrement consumée. Elle n'a brûlé qu'une heure, tout au plus.

Premier mensonge !

Ce n'est pas le guichetier qui a remonté ma montre. Pourquoi l'aurait-il fait? Et s'il l'avait fait, pourquoi ne me l'aurait-il pas dit? Il ne se doutait même pas de ce que je lui demandais, quand je lui ai parlé de l'heure... Non! non! ce n'est pas lui... j'en suis certain! Patience! j'aurai le fin mot de tout cela.

La journée se passa comme la précédente.

Le soir, Passe-Partout se sentit encore la tête lourde.

— Est-ce un effet de ma maladie? se demanda-t-il.

Cependant il se coucha.

Comme la veille, il s'endormit presque aussitôt qu'il eut mis sa tête sur l'oreiller.

Le lendemain, il s'éveilla de bonne heure.

Le temps était gris.

Sa cellule lui parut plus triste que de coutume.

Elle lui parut plus petite aussi.

Comme tous les prisonniers, pendant sa promenade machinale, si souvent répétée, il avait à plusieurs reprises compté les pas qu'il faisait en long et en large.

Ce jour-là son compte ne se trouva pas le même que celui de la veille.

Il crut s'être trompé.

Il recommença à compter.

Il ne s'était pas trompé.

A coup sûr, il y avait deux pas de moins en large et trois en long.

Cette erreur était singulière.

Il fit une autre observation.

Le soleil, qui, les jours précédents le frappait au visage dès la huitième heure du matin, ce jour-là n'atteignit son lit que vers midi.

Que voulait dire cela?

Toutes ces petites choses formaient l'ensemble d'un problème que, faute de meilleur aliment, son intelligence s'était promis de résoudre.

La fenêtre de la cellule se trouvait environ à dix pieds du sol.

Le comte enleva les objets qui encombraient la table, et il la transporta elle-même au pied de la fenêtre.

Puis il plaça la chaise sur la table.

Cela fait, il monta sur la table et de là, sur la chaise.

La fenêtre, nous l'avons expliqué, avait un double grillage, mi-partie extérieur, mi-partie intérieur.

Mais les mailles de ce grillage n'étaient pas assez étroites, et les vitres n'étaient pas encore assez salies par la poussière pour intercepter la vue de l'extérieur.

Passe-Partout aperçut la cime, dépouillée de feuilles, de grands arbres s'élevant à une hauteur

énorme, et devant, en été, au moment du feuillage, intercepter, comme un épais rideau, les rayons du soleil.

Ces arbres n'étaient éloignés que d'une centaine de pas, au plus, du mur de la prison.

Satisfait de ce qu'il venait d'apercevoir, et craignant d'être surpris dans ses recherches indiscrètes, le prisonnier descendit de son échafaudage improvisé, et remit toutes choses à leur place.

Plus le temps fuyait, moins le guichetier devenait communicatif.

Le prisonnier et lui n'échangeaient plus que de rares paroles.

Le soir, le comte de Warrens se sentit pris du même sommeil, et il s'endormit vite et lourdement comme les jours précédents.

Le lendemain matin, à l'instant où il se préparait à porter sa table au bas de la fenêtre un bruit de pas se fit entendre.

Le comte s'arrêta.

Il replaça les livres sur la table et se jeta sur son lit.

La porte de la cellule s'ouvrit pour laisser passage à deux hommes qui précédaient le porte-clefs.

— Voici monsieur le juge d'instruction, dit ce dernier en désignant un personnage aux traits sombres, au regard louche, correctement vêtu de noir, et portant la rosette de la Légion-d'honneur à sa boutonnière.

L'homme qui l'accompagnait, son greffier, portait sous le bras une chemise en cuir, bourrée de papiers.

D'énormes lunettes vertes lui couvraient un bon tiers de sa laide figure.

M. de Warrens ne put réprimer assez vite un sourire, à la vue de ces deux hommes.

Il avait instinctivement flairé un déguisement.

Deux nouveaux acteurs entrant en scène.

Après tout, il ne se plaignait pas de les recevoir. Qu'avait-il à faire de mieux dans cette maudite prison?

Il résolut de voir de quelle façon ces deux coquins émérites rempliraient les rôles dont ils s'étaient chargés.

La porte fermée, ou à peu près, le greffier s'assit sur une chaise apportée par le porte-clefs pour la circonstance exceptionnelle en question.

Il se préparait à écrire.

Le juge d'instruction se plaça du côté opposé de la table, et l'interrogatoire commença.

Cet interrogatoire fut conduit avec une adresse extrême, et soutenu avec une habileté rare.

Lutte curieuse de ruse et de finesse, livrée par le juge et par le prévenu.

En somme, Passe-Partout demeura impénétrable.

Le juge d'instruction fut contraint de baisser pavillon en lui-même, quand celui dont il comptait faire le jouet de ses rubriques magistrales ter-

mina en lui disant avec une nonchalance affectée :

— Du reste, monsieur, il y a une chose que je ne m'explique pas du tout.

— Laquelle?

— Vous me permettez de vous adresser, à mon tour, une seule, unique et simple question ?

— Faites, répliqua le juge de son air le plus sardonique.

— Comment se fait-il que, contrairement à l'usage, et au Code d'instruction criminelle, au lieu de m'appeler dans votre cabinet, vous ayez pris la peine de venir m'interroger dans ma cellule?

Le juge d'instruction toussa, cracha, se moucha.

La réponse n'était pas commode à trouver.

Il ne se donna même pas la peine de la chercher plus longtemps ; ç'eût été compromettre sa dignité.

Il riposta avec la gracieuseté brutale de celui qui se croit le plus fort.

— Monsieur, vous m'avez demandé la permission de m'adresser une question. Je vous l'ai accordée.

— C'est vrai.

— A mon tour, je vous demanderai l'autorisation de ne pas vous répondre.

— Je vous la refuse! fit en souriant de son air le plus aimable le comte de Warrens.

— Ce n'est pas trop sot! répliqua le juge d'instruction en riant. Mais vous trouverez bon que je ne tienne pas compte de votre refus.

— A votre aise, monsieur... Mais alors, vous ne vous étonnerez guère quand je vous informerai de la résolution formelle que je viens de prendre...

— Quelle résolution, monsieur?

— Celle de ne plus donner suite à aucune de vos questions.

Cela terminait l'interrogatoire.

Il était cinq heures et demie.

Cet entretien peu amical et peu loyal avait duré presque toute la journée.

Le greffier bredouilla d'une voix nasillarde le procès-verbal de la séance.

Il le présenta à signer à Passe-Partout.

Le piége était grossier.

Le prisonnier ne s'y laissa point prendre.

— Le secret est-il levé? demanda-t-il au juge qui suivait tous ses mouvements.

— Pas encore... répondit celui-ci. La justice, ne se déclare pas assez éclairée.

— Ah! c'est ainsi!

— Oui.

— Alors, je ne signerai pas ce procès-verbal.

Et il rejeta la plume.

— Vous refusez de signer?

— Formellement.

— Monsieur, vous vous oubliez...

— Je ne reconnais pas la légalité d'un interrogatoire fait dans de semblables conditions.

— Mais...

— Je ne signerai, monsieur le juge, que lorsque j'aurai été interrogé dans votre cabinet.

— Soit, monsieur, répliqua le juge d'instruction, réprimant avec peine un geste de mauvaise humeur ; il sera fait ainsi que vous désirez.

Il se leva.

Son greffier l'imita.

— Pardon, messieurs, fit Passe-Partout.

Le juge d'instruction s'arrêta dans sa marche.

— Un mot encore, s'il est possible.

— Parlez.

— Quand aura lieu ce second interrogatoire!

— Le plus tôt possible.

— Mais encore, ne pouvez-vous me fixer une date certaine monsieur?

Le juge d'instruction se consulta :

— Dans dix jours, fit-il en clignant de l'œil du côté de son greffier.

L'intention ironique de ce coup d'œil n'échappa au comte de Warrens.

Il s'inclina silencieusement.

Le juge et le greffier sortirent majestueusement.

— Allons, la farce continue ! se dit le prisonnier. Dans quel but la jouent-ils?

En ce moment le guichetier rentra.

Il apportait le dîner du prisonnier.

Celui-ci ne chercha même pas à lui demander l'ombre d'un renseignement.

Le porte-clefs ne lui aurait pas répondu l'ombre d'un monosyllabe.

XVIII

Un ami inconnu.

A son réveil, le lendemain matin, le comte de Warrens se jeta à bas de son lit.

Sans même prendre le temps de se vêtir, malgré un froid piquant, il s'y prit comme la veille, débarrassa la table de tout ce qui pouvait gêner l'exécution de son projet, la porta au pied de la fenêtre, plaça la chaise sur la table, monta sur la chaise et regarda.

Il retint avec peine un cri de surprise.

Les arbres avaient disparu.

A leur place, il apercevait le sommet d'un toit humblement couvert de chaume.

On le changeait de chambre ou de cellule chaque nuit. Le fait devenait certain pour lui.

Oui ; mais comment s'y prenait-on ?

Que se passait-il pendant son sommeil ?

Ce sommeil lui-même, si lourd, si profond, comment parvenait-on à l'obtenir de lui, qui d'ordinaire savait si facilement s'en passer ?

Chaque soir ne lui versait-on pas quelque narcotique dans ses aliments ou dans sa boisson pour le plonger dans une léthargie factice, pendant laquelle on faisait de lui ce qu'on voulait ?

Passe-Partout frémit à cette pensée.

Elle lui était déjà venue.

Mais jamais elle ne lui était venue aussi claire, aussi lucide qu'en ce moment.

Puis, pour la centième fois, il se le demandait sans pouvoir se donner une réponse concluante : dans la main de quel implacable ennemi était-il tombé ?

Quels sinistres projets, quelles vues ténébreuses cet ennemi, quel qu'il fût, nourrissait-il contre lui ?

Cette comédie de toutes les nuits, qu'on jouait ainsi depuis près de deux semaines, avec une si effroyable tenacité, cachait une idée de vengeance bien arrêtée.

Un nom revenait toujours sur ses lèvres :

Celui de la comtesse Hermosa de Casa-Real.

N'était-elle pas son mauvais génie ? N'avait-elle pas juré sa perte ?

En somme, ne se défendait-elle pas en l'attaquant, lui, qui tenait entre ses mains une arme si terrible contre elle.

Oui, mais de cette arme, il n'avait encore ni usé, ni abusé.

C'était bien imprudent à elle de jouer ainsi avec le feu de sa colère.

D'ailleurs, sa perte, sa mort, enlevaient à la comtesse toute espérance de retrouver son enfant!

Il se disait tout cela.

Puis venaient les arguments qui parlaient contre ce fond d'idées.

De quelle puissance assez grande la comtesse de Casa-Real, étrangère en France, pouvait-elle disposer, pour mener à fin une si terrible, une si dangereuse vengeance?

Passe encore à la Havane.

Mais la catastrophe du brick la *Rédemption* avait renversé le piédestal de son influence, même dans ce pays.

Jugeant le capitaine Noël par elle-même, la créole s'était dit qu'il allait transmettre aux autorités tous les détails de cet horrible assassinat.

Il n'en fut rien pourtant. Noël empêcha San-Lucar d'en ouvrir la bouche. Il pardonna encore cette fois.

La comtesse de Casa-Real, réfugiée en France, contrainte, malgré sa richesse, à se tenir sur un qui-vive continuel, ne devait, ne pouvait avoir en-

tre les mains d'aussi formidables moyens d'action.

La Havane lui était donc interdite.

Elle se croyait accusée, dénoncée.

Hermosa, créole, cruelle, vindicative, mais réduite à l'impuissance, devait, comme la tigresse aux aguets, attendre patiemment son ennemi ou sa victime, et ne s'élancer sur lui ou sur elle que sans risquer de compromettre sa chasse ou sa vengeance.

En supposant même qu'il se trouvât en ses mains, comment l'épargnait-elle si longtemps, elle, qui avait tout risqué, à plusieurs reprises, pour le faire assassiner ?

Etrange contraste !

Choc de passions inexplicables chez cette femme.

Le mardi détruisait chez elle toutes les impressions du lundi.

Un jour elle se laissait aller à ses pensées de haine et de colère ; le lendemain, soit lassitude, soit bons sentiments, elle décommandait les crimes ou les tentatives de crimes ordonnées la veille.

Il était impossible de compter sérieusement avec un caractère comme celui-là.

Non, la créole n'était pour rien dans cette affaire.

Passe-Partout se répétait cela continuellement.

Et pourtant, dans son for intérieur, le nom de la comtesse de Casa-Real était celui qui lui revenait le plus souvent au cerveau.

Elle seule pouvait mettre ces raffinements, cette coquetterie féroce dans la revanche qu'elle prenait.



M. Jules ?

M. Jules était un agent de police, plus adroit peut-être que ses confrères, oui, mais, à cause de ses antécédents, l'ex-chef de la police de sûreté n'aurait pas osé risquer de retourner au bagne pour une satisfaction toute d'amour-propre.

Coquin de bas étage, faussaire, voleur, oui ! mais assassin ! assassin lâche et froid ! assassin ! bourreau et tortionnaire ! non, M. Jules ne l'avait jamais été.

Il avait de l'honneur et de la probité à sa manière. Le meurtre lui répugnait.

Maître du comte, il l'aurait purement et simplement livré au préfet de police, comme chef de l'association des Invisibles, et sa part eût fini là.

Ne pouvait-il pas l'avoir vendu ?

A qui ?

A la comtesse de Casa-Real, après avoir aidé à le prendre vivant, ou bien après l'avoir capturé lui-même, lui seul ?

Ah ! voilà qui était possible, probable même.

Le comte en était là de ses marches et contremarches imaginaires, quand il se sentit rappeler au sentiment de sa tenue légère par le froid excessif, qui le mordait trop cruellement.

Il sauta à bas de son échafaudage, remit tout en ordre et s'habilla.

Cela fait, il s'assit.

Machinalement, comme la veille, ses yeux tombèrent sur sa montre, où ils la cherchèrent.

Il la prit pour la remonter.

Il en ouvrit le boîtier.

Du boîtier ouvert, s'échappa un papier de soie.

Dans sa situation, rien n'était indifférent, tout lui devenait un événement.

Il regarda.

Sur ce papier, on avait écrit quelques mots microscopiques au crayon.

Le comte tressaillit de joie.

Il parvint à grand'peine à déchiffrer cette écriture.

Voici ce que disait le papier :

On veille...

Ne buvez pas de vin.

Ou si vous en buvez, que ce soit peu et coupé d'eau.

Jetez le reste de la bouteille, pour faire croire que vous avez tout bu.

Un ami.

— Un ami ! répéta le comte de Warrens. Un ami ! Qui cela ? Pourquoi n'a-t-on pas signé ?

Martial aurait signé.

Les autres amis aussi.

Pourquoi celui qui m'écrit, ne me dit-il pas son nom ?

Puis se frappant le front, il réfléchit.

— C'est un piége, fit-il. Bah ! je le verrai bien ! Quelle que soit la source de cet avertissement, de cet encouragement... merci à l'ami inconnu... Son avis est le bien venu. Il ne faut rien négliger !... Ce

papier dit vrai, je le sens! Je serais fou en ne l'écoutant pas.

Il déchira le papier en parcelles presque imperceptibles, et le jeta tout éparpillé sous son lit.

A l'heure habituelle, le porte-clefs parut avec le déjeuner.

Contrairement à sa coutume le digne homme était en humeur babillarde.

Il paraissait presque gai.

M. de Warrens s'aperçut de ce changement, qui le rendit soupçonneux et réservé.

Ne laissant rien paraître de ses impressions, il feignit d'entrer dans la disposition joyeuse du guichetier.

Il lui donna même la réplique.

— Vous êtes gai, aujourd'hui, mon brave? lui dit-il.

— Ma foi, oui.

— Et vous avez des raisons pour cela?

— Peut-être bien.

— Et peut-on savoir ce qui vous rend si heureux?

— Demandez et nous verrons.

— C'est que généralement, quand je vous interroge, vous ne me répondez guère.

— Essayez.

— Oh! je veux bien... J'ai du temps de reste... fit Passe-Partout philosophiquement.

— Voyons.

— Auriez-vous fait un héritage?

— Je suis enfant trouvé.

— Ah !

— Oui.

— Alors ce n'est pas cela?

— Non.

— Cherchons.

— Cherchons.

Ils restèrent une demi-minute silencieux, ne cherchant pas, mais s'examinant l'un l'autre à la dérobée.

— Dites donc... reprit le prisonnier.

— Quoi?

— Si vous me disiez tout bonnement la chose, cela m'éviterait la peine de la chercher.

— Au fait.

— Allons, voyons.

— Je veux bien...

— Qu'est-ce?

— Voilà ce que c'est : Grâce au ciel, d'ici à deux jours je vais devenir libre comme l'air.

— Libre ! vous?

— Moi-même.

— Ne l'êtes-vous donc pas?

— Pas plus que vous.

— Etes-vous emprisonné comme moi?

— Oui.

— Je ne comprends pas.

— Je le suis... à cause de vous.

— Comment? Je vous le répète, je ne vous comprends pas.

— Vous, non... mais moi, oui. Vous n'auriez pas la tête si dure...

— Merci!

— Si vous ne dormiez pas comme un vrai loir.

— C'est vrai. Je dors beaucoup.

— Trop.

— Ah! vous trouvez? fit Passe-Partout s'embrouillant de plus en plus dans ce mélange de rudesse et de bonne volonté à son égard.

— Oui... mais suffit... assez causé pour l'instant.

— Nous n'avons rien dit!

— Voilà le couvert mis... buvez, mangez, et grand bien vous fasse!

Le comte se mit à table et prit son pain, qu'il se disposait à rompre par le milieu.

Le guichetier l'arrêta :

— Bon! voilà que vous allez casser votre pain devant moi!

— Est-ce vous manquer de respect, mon maître? demanda avec une joyeuse ironie le prisonnier, qui ne perdait pas une des paroles du porte-clefs.

— Ce n'est pas cela.

— Alors?

— Je trouve seulement plus propre de couper le pain que de le casser, voilà tout.

— Cela fait moins de miettes, répondit Passe-Partout en riant. C'est bon, mon ami... Je vais

couper mon pain comme un bon paysan que je voudrais être... Après tout, vous avez bien raison, et je ne sais vraiment pas pourquoi dans le monde et dans la civilité puérile et honnête on vous dit : Cassez votre pain, ne le coupez pas.

Le guichetier sortit en le regardant mystérieusement et en mettant un doigt sur ses lèvres.

— Il y a quelque chose, murmura le prisonnier. Voyons un peu.

Il saisit le couteau à lame ronde qui se trouvait sur la table et fendit le pain dans toute sa longueur.

Les deux parties du pain tombèrent l'une à droite, l'autre à gauche.

Dans celle de gauche se trouvait un long poignard à gaîne de chagrin.

Le comte le reconnut. Ce poignard lui appartenait.

Mais comment parvenait-il entre ses mains, surtout d'une si étrange façon ?

Ce fut avec un véritable sentiment de reconnaissance pour son ami inconnu que le comte, plein de joie, cacha l'arme dans sa poitrine.

Mais cette surprise n'était pas la seule qu'il devait éprouver ce jour-là.

Le guichetier avait posé trois gamelles sur la table. Ces gamelles contenaient son repas du matin.

Il ouvrit la première ; elle renfermait une paire de revolvers à six coups chacun. De ces mignons

coups-de-poing, vrais bijoux qui ne se fabriquaient alors qu'en Amérique.

Les revolvers étaient chargés.

Le comte les fit vivement disparaître.

Il se sentait sauvé. Il tenait la vie de douze hommes dans sa poche.

Le brave guichetier était son complice. Plus de doute à cet égard.

L'avis, reçu le matin, venait bien réellement d'un ami.

Croire plus longtemps à un piége, c'eût été douter de la bonté céleste.

Il se laissa aller en toute confiance à l'espoir qui pointait pour lui.

La seconde gamelle contenait une bouteille plate, garnie de cuir.

Cette bouteille était pleine d'eau.

— Tout est prévu, se dit-il.

Il ouvrit alors la troisième gamelle.

Celle-là contenait le déjeuner.

Le comte se mit gaiement à table.

Qu'avait-il à redouter maintenant?

Des amis au dehors!

Un complice au dedans!

Et des armes!

Tout lui souriait de nouveau.

La partie perdue aux trois quarts se relevait pour lui.

Les probabilités se mettaient de son côté.

Il ne se préoccupa plus que d'un seul soin, cacher ses armes.

Les revolvers ne l'inquiétaient pas, leur petitesse permettait de les mettre, sans l'ombre de danger, dans les poches de côté de sa veste.

Pour le poignard, la difficulté grandissait.

Cette arme, œuvre d'un ouvrier espagnol du quinzième siècle, était une véritable *miséricorde*, longue d'environ dix-huit pouces, y compris la poignée, ciselée avec une délicatesse et une perfection rares.

Le comte de Warrens la dégaîna.

Un papier était roulé autour de la lame.

Sur ce papier étaient écrites certaines instructions d'une écriture fine et même ressemblant à s'y méprendre à celle du billet que le prisonnier avait trouvé précédemment caché dans le boîtier de sa montre.

Cette écriture, il crut la reconnaître.

Mais l'idée que la personne à qui elle appartenait pouvait se trouver auprès de lui tombait tellement dans l'absurde que Passe-Partout la rejeta sans y réfléchir davantage.

Il crut à une ressemblance de plume.

On lui disait qu'il pouvait avoir la confiance la plus absolue dans le guichetier, dont on avait acheté le dévouement.

On l'avertissait de se méfier des breuvages qui lui étaient servis.

On lui recommandait surtout de veiller et de se tenir sur ses gardes; le moment de sa délivrance approchant, et ses amis étant prêts à intervenir vigoureusement en sa faveur.

Les deux derniers mots de cette missive étaient : « Patience ! espoir ! »

Le papier eut le même sort que le billet, c'est-à-dire qu'il l'anéantit.

Il cacha le poignard sous son gilet.

Puis se jetant nonchalamment sur son lit, il ouvrit pour la seconde fois le beau livre de Silvio Pellico.

Voici le chapitre ou le commencement du chapitre qui par un incompréhensible hasard lui tomba sous les yeux :

« CHAPITRE XXIII.

« Le geôlier me précédait.

« Je le suivis en silence.

« Nous traversâmes plusieurs corridors et plusieurs salles, et nous arrivâmes à un petit escalier qui nous conduisit sous les *Plombs,* prisons d'État célèbres depuis le temps de la république vénitienne.

« Là, le geôlier me demanda mon nom, l'inscrivit, et, cela fait, il m'enferma dans la chambre qui m'était destinée.

« Les *Plombs,* sont la partie supérieure de l'ancien palais des doges.

« Partie toute couverte en plomb.

« Ma chambre avait une fenêtre avec une énorme grille en fer, et plongeait sur le toit, en plomb aussi, de l'église Saint-Marc.

« Au delà de l'église, je voyais au loin l'extrémité de la place ; de tous côtés des toits et des clochers s'offraient à mes regards.

« Le clocher gigantesque de Saint-Marc n'était séparé de moi que par l'église elle-même ; et j'entendais parler les personnes qui se tenaient sur le sommet de la plate-forme. »

En comparant la situation de ce malheureux martyr avec la sienne, le comte de Warrens fut sur le point de remercier Dieu.

Silvio Pellico, avant même d'aller au Spielberg, avait dû renoncer à toute espérance, comme les damnés du Dante.

Au moment de refermer ce livre, qui, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, lui semblait un contre-sens, par sa résignation et par son trop plein de mysticisme, il tomba sur la dernière page, sur le trait final que voici :

« Ah ! de tous mes maux passés et de ma félicité présente, du bien et du mal qui m'arrivent, que la providence soit bénie !

« De leur plein gré ou contre leur volonté, les hommes et les choses sont les admirables instruments qu'elle emploie dans un but constamment digne d'elle ! »

C'était tout.



Passe-Partout lisait ainsi non pas pour se distraire, mais afin de donner le change à ses ennemis, à ses surveillants, pour peu que l'envie les prît de le surprendre en le visitant à l'improviste dans sa cellule.

Et pourtant il ne put s'empêcher de mettre momentanément de côté ses propres appréhensions, pour admirer la foi en Dieu, la grâce inaltérable de ce chrétien qui avait tant souffert, et qui ne savait pas ce que c'était qu'un cri désespéré.

Quoique les malheurs passés de Silvio Pellico servissent de diversion à ses ennuis, la journée fut longue pour le comte de Warrens.

Elle lui parut interminable.

A l'heure ordinaire le porte-clefs entra ; il apportait le diner.

Les deux hommes n'échangèrent pas un mot.

Seulement, pendant que le guichetier arrangeait le lit et mettait le couvert, le prisonnier vida le contenu de la bouteille qu'on lui apportait, jusqu'aux deux tiers, dans la bouteille empaillée...

L'autre sans paraître s'en apercevoir cependant le regardait faire du coin de l'œil; puis lorsque le comte eut fini, il ramassa les gamelles vides et sortit.

Le prisonnier expédia vite son repas.

Le moment approchait.

Il le sentait.

C'était la dernière et suprême bataille.



Il s'agissait de jouer serré, de lutter de ruse, de tromper des trompeurs.

Préparant tout pour faire croire qu'il se disposait à dormir sa grasse nuitée, il s'étendit sur le lit, ayant soin de placer sur la table un livre entre ouvert, selon son habitude.

Puis, laissant comme il faisait toujours, la bougie allumée, il ferma les yeux et il attendit.

Si brave qu'il fût, son cœur battait.

Il allait avoir à faire à un ennemi terrible !

A l'inconnu !

Or, l'inconnu, pour les âmes les mieux trempées, est plus effrayant qu'un danger avéré, inévitable, quel qu'il soit.

Son attente ne fut pas longue.

Elle ne dura qu'une demi-heure.

Demi-heure dont il compta chaque seconde, en prenant pour pendule le mouvement précipité et pourtant si lent à son gré de son cœur.

Enfin un léger grincement se fit entendre dans la serrure.

La porte tourna sur ses gonds, huilés avec soin, et plusieurs hommes entrèrent à pas de loup.

M. de Warrens ne pouvait rien voir.

Quoiqu'il en eût fortement envie, il gardait courageusement les yeux fermés.

Mais il entendait.

Et c'était quelque chose!

Un instant la pensée lui vint de se lever et, les

revolvers aux poings, de se ruer à l'improviste, à corps perdu, sur ses ennemis.

Il résista à cette pensée, à cette tentation imprudente.

Il était probable que provisoirement, on n'en voulait point à sa vie.

Et puis, ses adversaires étaient sans doute nombreux, bien armés, eux aussi !

Sans doute aussi, leurs précautions étaient elles bien prises ?

XIX

La dernière étape

On allait, on venait, on furetait.

On visitait tout dans la chambre.

Une voix que le comte de Warrens reconnut pour celle de son guichetier, disait craintivement entre haut et bas :

— Hum ! hum ! ce soir, le pauvre diable n'a même pas eu la force de se déshabiller complétement. Le sommeil l'a pris comme un coup de foudre. La dose était peut-être un peu trop forte. Il faudra y prendre garde.

— Pourquoi ? demanda une autre voix.

— Si on veut le garder vivant.

— Prrr? Il n'y a pas de danger.

— Voyez comme il dort... On le croirait trépassé, si on ne savait pas ce qui en est.

— Le fait est qu'il dort comme un troupeau de marmottes, dit un second interlocuteur.

Les braves gens ne se gênaient plus.

Ils causaient entre eux aussi haut que cela leur passait par la tête, se croyant certain de ne pas être entendus par le prisonnier.

Celui-ci ne perdait pas un mot de leur entretien.

— Je ne l'ai jamais vu ainsi, reprit le guichetier.

— C'est vrai.

— A coup sûr on a triplé la dose aujourd'hui.

— Tiens-tu à le savoir?

— Moi? ma foi non. Qu'est-ce que cela me fait, après tout?

— A la bonne heure! eh bien! tu le sauras alors. Oui, le bonhomme a bu du sommeil pour une vingtaine d'heures.

— Hein?

— Tu ne m'entends pas? je dis pour vingt heures.

— Vingt?

— Au moins.

— Et pourquoi cette double ration?

— Parce que nous sommes à la dernière étape, mon vieux...

— Après?

— Que la trotte sera longue.

— Ah! bien... je comprends.

— Et qu'il ne doit pas nous gêner pendant les quatorze ou quinze heures prochaines.

— Oui... mais on risque de le faire passer de vie à trépas.

— On ne risque rien... d'abord le paroissien a l'âme chevillée dans le corps.

— Ce n'est pas une raison.

— Ensuite... il en sera quitte pour un abrutissement général qui lui durera une dizaine de jours.

— C'est assez pour un homme seul.

— Et qui n'en a pas l'habitude... ajouta l'autre en riant d'un gros rire.

Tout en parlant ainsi, ces hommes allaient et venaient continuellement.

Passe-Partout comprit qu'ils étaient en train d'enlever les meubles, de déménager sans tambour ni trompette, comme ils avaient l'habitude de le faire à chaque étape; malgré tout son courage, il sentait les gouttelettes d'une sueur froide perler à ses tempes.

— C'est drôle, tout de même, reprit au bout

d'un instant un des interlocuteurs, cette idée d'endormir un homme tous les soirs pour le faire voyager.

— Imbécile !

— Pourquoi imbécile ?

— C'est clair comme le jour, pourtant.

— Je ne trouve pas, moi.

—Tu ne comprends pas qu'*elle* ne veut pas lui donner vent du lieu où on le conduit ?

Elle!

Passe-Partout avait bien entendu : *Elle!*

Plus de doute.

Il se trouvait entre les mains de son ennemie mortelle.

Il était bien le captif de la comtesse de Casa-Real.

Réunissant toutes ses forces, faisant appel à tout son sang-froid, à toute sa volonté, il écouta de nouveau en conservant les apparences du sommeil le plus profond.

L'interlocuteur du guichetier continua :

— Tu ne comprends pas çà ?

— Non.

— C'est cependant bien simple. Il en sera ainsi jusqu'à ce que nous arrivions là-bas.

— Là-bas ? où ?

— A la mer.

— Ah ! oui, que je suis bête !

— Tu le reconnais! C'est heureux.

— Oui... mais, dites-donc, j'y pense. Il est marin, ce cadet-là.

— Eh bien?

— Une fois à bord, il s'apercevra qu'il vient de quitter le plancher des vaches.

— Possible! mais on le descendra et on l'enfermera dans la fosse aux lions, où le diable lui-même ne verrait goutte; et cela fait, je le mets bien au défi, si bon marin qu'il soit, de prendre son estime et de deviner où on le conduit.

A cette révélation inattendue, un frisson de terreur parcourut le corps du comte de Warrens.

Par un effort désespéré, il parvint à conserver son apparence froide et impassible.

Bien lui en prit.

Un de ses gardiens avaient toujours l'œil fixé sur son visage.

D'ailleurs, il comprit que son allié le porte-clefs avait certainement un but en causant ainsi avec ses camarades.

C'était une manière de lui donner tous les renseignements qui pouvaient lui être utiles sans se compromettre lui-même.

Tout en tremblant de se trahir involontairement, le prisonnier admirait la finesse du porte-clefs.

Mais il ne savait pas tout.

Il écouta encore.

— Bah! reprit le guichetier, crois-tu donc que le prisonnier n'ait rien deviné?

— Lui?

— Oui.

— On dit que c'est un malin; moi, je crois que c'est un idiot... A sa place, j'aurais tenté dix fois de me sauver.

— Le jour où il se sentira le pied sur un navire, à fond de cale ou sur le pont....

— Eh bien! quoi?

— Il devinera tout de suite qu'on le conduit à la Havane.

L'autre haussa les épaules.

Passe-Partout eut un moment d'angoisse.

Il crut qu'on ne répondrait pas à l'insinuation du porte-clefs.

Mais ses gardiens avaient la langue bien pendue, et quand ils se lâchaient la bride, ils prenaient le mords aux dents.

Le camarade du guichetier répliqua :

— A la Havane! faut-il que tu sois...

— On n'y va pas?

— Eh! non?

— Vrai?

— Pardine! c'est ça qui *la lui coupera... et raide.*

— Oh! alors!... Pourtant c'est dommage.

— Pourquoi?

— A la Havane on était chez soi.

— Oui... mais ce diable qui dort si bêtement... y a mis son véto.

— Pas si bête!

— Ça lui servira! Il a dénoncé l'affaire du brick.

— Sans la nommer... elle!

— Oui, mais elle ne s'y est pas fiée... Elle a fait vendre ses propriétés en sous-main.

— A perte!

— Elle est si riche! Un peu plus, un peu moins...

— Et elle ne reparaîtra plus à Cuba?

— Ma foi, non. Le *garote vil* n'a rien de bien tentant.

— Puisqu'elle n'est pas en cause?

— Les autres peuvent la faire prendre, si on parvient à les prendre eux-mêmes.

— C'est vrai!

— Tu comprends comme elle porte ce mignon-là dans son tendre cœur.

— Ah! ah! le gaillard; il a fait cela, s'écria le porte-clefs avec une indignation jouée de main de maître.

— Oui... mais il ne le portera pas en paradis. Si nous n'avons plus la Havane à notre disposition, nous avons un autre pays qui semble avoir été découvert et créé pour nous.

— Ah! à la bonne heure.

— Un pays charmant, où l'on est libre de faire ce qu'on veut, camarade; d'aller, de venir, de vivre ou de mourir, de mettre des citoyens au monde ou de les en faire partir à son gré, sans que personne y trouve à redire, sans que nul policeman, alguazil ou sergent de ville vienne fourrer son nez dans vos affaires.

— Fameux!

— Un pays de cocagne!

— J'entends bien; mais qu'est-il ce pays? sans trop de curiosité.

— Ah! voilà.

— C'est un secret... encore.

— Ma foi non, mais devine?

— Ce serait trop long. Dis.

— San-Francisco.

— San-Francisco... en Californie?

— En Californie... précisément.

— Le pays de l'or.

— Oui, vieux... Eh houp la!.. Dans six mois nous sommes tous millionnaires, rien que cela... Tout est prêt pour nous recevoir là-bas, et dans le grand.

— Quelle chance!

— Bon!... il ne reste plus que le lit à enlever.

— Y sommes nous?

— Charge-toi du dormeur.

— Et partons!

Le porte-clefs s'approcha alors du comte de Warrens.

Il se pencha sur lui, le prit par la ceinture, l'enleva comme un enfant dans ses bras vigoureux, et sortit en disant :

— Saperlotte! Il est plus lourd qu'hier!... Son sommeil est pareil à la mort! Il me semble que je porte un cadavre!

Quelques minutes plus tard, le comte se trouvait étendu sur les coussins moelleux d'une vaste berline.

Il entendit le bruissement d'une clef tournant dans une serrure.

La portière était cadenassée.

On venait de l'enfermer.

Presque aussitôt la voiture partit au galop furieux de quatre chevaux lancés à toute bride.

On ne galopait pas.

On volait.

On dévorait l'espace.

Passe-Partout attendît un peu avant de se risquer à sortir de son immobilité.

N'entendant rien près de lui, ni un mouvement de muscle, ni un froissement d'étoffe, ni le souffle léger d'une respiration contenue, il entre ouvrit enfin les yeux.

Rien! Personne.

Il se trouvait seul, bien seul.

Il respira plus librement, quoique enfermé à triple tour.

La présence de ces argousins ne lui pesait plus sur la poitrine.

Ah! la comtesse de Casa-Real avait bien pris toutes ses précautions.

Le tout maintenant, était de savoir si elle avait calculé sans une trahison possible, ou si, cauteleuse comme une créole qu'elle était, elle n'avait pas gardé pour elle seule la partie la plus sérieuse de son plan.

La comtesse Hermosa de Casa-Real se mettre entièrement entre les mains de ses serviteurs! Leur donner connaissance de ses desseins, de ses projets, dans une question aussi grave pour elle! C'était bien peu probable.

Passe-Partout, après réflexion, ne prit donc de tout ce qu'il venait d'entendre que ce qui lui parut être absolument possible.

A coup sûr, on ne le conduirait pas à la Havane, si la tentative de délivrance faite en sa faveur venait à échouer.

Mais madame la comtesse de Casa-Real partir pour San-Francisco, pour cette contrée sauvage où ne vont que les pionniers de la richesse et de l'or!

Madame de Casa-Real, qui n'avait rien à de-

mander à une de ces mines, certainement moins riches qu'elle!

Le camarade du porte-clefs devait se tromper, ou bien la comtesse avait trompé cet homme et ses compagnons.

De toute façon, en mettant la main sur le poignard qui se trouvait dans sa poche, en touchant de ses doigts crispés, la crosse de ses revolvers, Passe-Partout se disait mentalement :

— Ni à la Havane! ni à San-Francisco!

Il jeta les regards autour de lui.

On traversait une plaine nue et aride.

Impossible de s'orienter.

Que faire? patienter.

Le comte de Warrens s'y résolut : il s'accommoda du mieux qu'il lui fût possible sur les coussins de la berline; et froidement, nettement, il récapitula tous un à un, les renseignements que le porte-clefs lui avait fait donner si adroitement par ses complices.

Il eut beau tourner et retourner ces renseignements, il ne put en tirer autre chose que les réflexions précédentes.

Seulement, on veillait sur lui. La chose était sûre.

Mais qui?

Qui avait acheté le guichetier?

A qui appartenait cette écriture microscopique,

impossible à reconnaître à cause de son infinie petitesse?

Une réponse lui était venue à l'esprit.

Il l'avait rejetée comme impossible, comme insensée.

Il y revenait pourtant, à cette réponse, à cette pensée incessante.

Du reste, de toute façon, il se tenait prêt à tout événement.

L'œil au guet, l'oreille au vent, la main sur ses armes, il attendait, bien déterminé à se faire tuer en combattant, en vendant chèrement sa vie, ou à reconquérir sa liberté.

La voiture roula toute la nuit, les chevaux allant ventre à terre.

Elle ne s'arrêtait que pour relayer.

Les chevaux à peine changés, on repartait, toujours courant non pas un train de poste, mais un train d'enfer.

Enfin, le comte de Warrens sentit qu'on s'engageait dans un chemin de traverse.

Une porte roula bruyamment sur ses gonds rouillés.

La voiture s'engouffra comme un ouragan dans une vaste cour.

Là elle s'arrêta.

Passe-Partout comprit qu'on était arrivé.

Il se rejeta en arrière, reprit l'attitude qu'il avait

en partant, ferma les yeux de plus belle, et attendit.

Il était huit heures du matin.

XX

La ferme-prison.

On ouvrit le cadenas qui fermait la portière de la berline.

Un homme se pencha sur le comte, et après l'avoir examiné avec attention pendant deux ou trois minutes.

— Il dort, dit-il... il dort encore, hein! le gaillard a le sommeil dur, mais avant peu il ne tardera pas à s'éveiller.

— Que faire? répondit le guichetier dont le comte reconnut la voix.

— Ce qui est convenu, ne le savez-vous pas? Exécutez vos ordres, et ne vous préoccupez point du reste.

— Mais il s'apercevra de son changement de prison?

— Qu'importe? On le lui expliquera si besoin est; d'ailleurs, dans deux jours nous serons sous voiles.

— Allons.

Comme il l'avait fait au départ de la précédente étape, le guichetier prit Passe-Partout dans ses bras, le sortit de la voiture et l'emporta sur son épaule comme s'il n'eut été qu'un enfant.

Après un court trajet et après avoir senti qu'on montait une vingtaine de degrés en assez mauvais état, le comte de Warrens s'aperçut qu'on l'étendait sur un lit.

C'était toujours la même marche. On n'y changeait pas un iota.

— L'éveillons-nous? demanda son allié mystérieux.

— Oui.

Le guichetier approcha alors un flacon des narines du prisonnier.

Celui-ci fit un brusque soubresaut.

— Peste! camarade, dit une voix inconnue, il est plus fiévreux aujourd'hui qu'il ne l'était d'ordinaire, eh! eh!

Le comte comprit qu'il lui fallait redoubler de prudence, il s'arrêta dans son réveil.

Il resta quelques minutes, s'étirant comme dans un rêve.

Puis enfin il ouvrit les yeux.

Un homme vêtu de noir de la tête aux pieds, aux traits durs et sévères, aux regards louches, lui tâtait le pouls, les yeux fixés sur une montre qu'il tenait de la main gauche.

C'était un médecin.

Passe-Partout entra franchement dans la mise en scène de cette comédie.

Il joua son rôle à merveille.

— Qu'y a-t-il? murmura-t-il... J'ai souffert comme si j'allais mourir... Je ne me suis jamais senti aussi faible.

— Vous nous avez fortement inquiétés, monsieur, répondit d'un ton dogmatique et en hochant la tête, le médecin ou celui qui en remplissait les fonctions.

Le prisonnier, jouant consciencieusement son rôle et faisant semblant de retrouver toute sa connaissance, dit, après avoir jeté un regard étonné autour de lui :

— Je ne suis plus dans ma cellule.

— Non, monsieur.

— Où m'a-t-on amené?

— A l'hôpital.

— A quel hôpital?

— Je veux dire à l'infirmerie de la prison, reprit son interlocuteur en se reprenant avec un empressement maladroit.

— J'ai donc été bien souffrant, docteur? reprit le comte.

— Oui, monsieur.

— Quand cela?

— Hier au soir.

— Ah!

Le comte ne pouvait s'empêcher d'admirer l'assurance avec laquelle mentaient tous ces gens-là.

Cette audace tenait réellement du prodige.

Il fallait qu'une volonté forte et bien ordonnée les dirigeât les uns et les autres.

— Hier au soir, ce brave homme ajouta le vrai ou le faux médecin, désignant le porte-clefs, en pénétrant dans votre cellule, à l'heure de sa ronde, vous a trouvé sans connaissance et à demi renversé sur votre lit.

— En effet... je m'en souviens...

— Ah! fit le docteur, ne pouvant retenir un sourire ironique et faux comme son visage.

— Je me sentais fatigué, brisé; j'avais la tête lourde, et une envie de sommeil irrésistible m'a pris. Je me suis mis en mesure de me mettre au lit... et... et... j'ai été pris d'un étourdissement qui m'a enlevé toute faculté.

— Et depuis lors?

— Je ne me rappelle plus rien.

Le médecin approuvait bonnement de la tête les paroles du prisonnier.

Il continua:

— Justement inquiet de votre état, le porte-clefs m'a fait appeler. Heureusement je n'avais pas en-

core quitté la prison. Je suis accouru assez à temps pour vous donner les premiers soins et vous faire transporter ici.

— Merci, monsieur.

— Cette chambre est vaste, bien aérée; la fenêtre donne sur la cour de la ferme-modèle des jeunes détenus.

— La vue sera plus gaie.

— Je l'ai pensé. Tenez-vous tranquille et tout ira bien.

— Je vous le promets.

— Adieu, monsieur. Ce soir, s'il est besoin, je reviendrai.

Le médecin sortit.

Demeurés seuls, et sûrs de n'être pas entendus, le prisonnier et le guichetier se regardèrent un instant comme deux augures de l'ancienne Rome et partirent d'un éclat de rire strident et railleur.

— Où sommes-nous, ici, mon camarade, demanda vivement Passe-Partout, dès qu'il eut repris son sang-froid.

— Je ne connais pas le pays, monsieur, répondit-il tout penaud.

— Tant pis.

— Tout ce que je puis vous garantir, c'est que nous n'avons pas plus de vingt lieues d'ici au prochain port de mer.

— Et...

— Et rien... répondit le porte-clefs... Ah çà?

vous n'avez pas dormi, pendant votre sommeil, n'est-ce pas?

— Certes, non.

— Alors vous en savez autant que moi. Seulement, prenez bien garde... la surveillance redouble, on fait des rondes fréquentes. Les murs ont des yeux et des oreilles.

M. de Warrens reconnut la justesse de cette observation.

Il baissa la tête silencieusement.

— Là, maintenant... fit le porte-clefs en changeant de ton et élevant la voix, voici votre déjeuner monsieur... Mangez, buvez si le cœur vous en dit, et bon courage.

Il accentua ces deux derniers membres de phrase, de telle sorte, que Passe-Partout comprit qu'il n'avait rien à redouter du repas apporté par le guichetier.

Il fit un signe de tête au porte-clefs, qui se retira sans attendre plus longtemps.

Le premier mouvement du prisonnier fut d'aller à la fenêtre.

Cette fenêtre donnait sur une cour déserte, fermée et entourée par de hautes murailles.

Ce qu'il vit ne démentait en rien le dire du pseudo-médecin.

Des murs chancelants, des toits couverts de chaume, dans la cour, des instruments de labourage épars çà et là, des charrettes reposant sur

leurs limons, une infinité de poules picorant à droite et à gauche, des canards barbotant dans une mare fangeuse, lui firent comprendre qu'effectivement il se trouvait dans une ferme assez importante.

La fenêtre était cadenassée avec soin; précaution prise sans doute à cause de l'absence de barreaux.

La vue étant naturellement assez bornée, il ne put se rendre un compte exact de la situation du corps de logis occupé par lui.

Pourtant, il fit une remarque qui le combla de joie.

La fenêtre, à son compte, ne devait pas se trouver à une distance de plus quinze pieds du sol.

Le comte de Warrens passa cette journée plus agréablement que toutes les précédentes.

Tout sert de diversion à un prisonnier.

De même qu'un enfant, un rien l'amuse, l'intéresse, ne faut-il pas qu'il tue le temps d'une façon ou d'une autre?

Le principal, pour lui, consiste donc à tuer le temps, le temps qui s'écoule si lentement quand on souffre, et qui s'envole, hélas! avec tant de rapidité lorsqu'on est heureux.

Le soir, le guichetier lui apporta son dîner.

— Pas d'imprudence, lui dit-il vite et bas, on vous surveille de près.

Derrière lui entra le soi-disant médecin.

Sa visite le convainquit que son malade ne courait aucun danger.

La nuit fut tranquille.

L'impatience de ne rien voir venir, de n'apercevoir aucun signe précurseur de sa libération, commençait à donner réellement la fièvre au prisonnier.

Peu à peu, cependant, il se raisonna lui-même et réussit à se calmer.

Le lendemain, le guichetier entra dans sa cellule et tout en allant et en venant dans la chambre, lui glissa ce seul mot à l'oreille :

— Attention !

Ce seul mot lui donna l'éveil.

Un nouveau danger le menaçait.

Mais lequel ?

Le guichetier avait voulu le mettre sur ses gardes.

Il y avait réussi.

Quel que fût ce danger, Passe-Partout l'attendait de pied ferme.

Cette existence monotone qu'il menait, depuis tant de longs et tristes jours, lui, l'homme du tourbillon et de la vie à grandes guides, le fatiguait, l'énervait et lui enlevait enfin presque toute son énergie et son courage.

Aussi considéra-t-il cette menace ou cet avertissement plutôt comme un bienfait que comme l'annonce d'un malheur.

L'espoir envahit son cœur. Il mit toute crainte puérile de côté.

Mieux valait cent fois pour lui une lutte mortelle, mais définitive, que cette alternative continuelle dans laquelle il se consumait depuis déjà si longtemps.

Il se redressa.

Un sourire se dessina sur ses lèvres.

Il se sentait fort et prêt.

Vers trois heures de l'après-midi, au moment où il y pensait le moins, un grand bruit qui se faisait dans la cour de la ferme vint subitement le tirer de ses méditations.

Il se leva et s'avança jusqu'à la fenêtre.

Un singulier spectacle s'offrit à sa vue.

La cour était remplie d'une foule d'individus, hommes, femmes, enfants, qui couraient dans tous les sens, criant, s'invectivant et jurant à qui mieux mieux.

Les poules et les canards s'enfuyaient à tire d'ailes, au milieu de leur effarement.

Le comte chercha instinctivement la cause de tout ce tumulte.

Cette cause était tout simplement un cheval.

Ce cheval, échappé on ne savait d'où, galopait comme un furieux à travers la cour, déjouant, à force de ruades et de sauts prodigieux, les efforts de tous ses persécuteurs ou poursuivants.

On essayait vainement de l'arrêter.

Un gamin, à la mine effrontée et narquoise, faisait, en courant après la bête rebelle, plus

de bruit à lui seul que tous les autres ensemble.

Il criait, trépignait, et, son bridon à la main, gesticulait bruyamment au milieu de la foule, sans paraître tenir compte le moins du monde, des injures et des bourrades qui pleuvaient sur lui dru comme grêle.

M. de Warrens regarda cette scène avec assez d'indifférence.

C'était burlesque, mais voilà tout.

Tout à coup le gamin s'arrêta droit en face de la fenêtre, derrière laquelle se tenait le comte, et, relevant subitement la tête, il fixa sur le prisonnier ses yeux noirs, pétillants de malice.

Ses yeux rencontrèrent un moment, une seconde à peine, ceux de M. de Warrens dont le visage était appuyé sur les vitres.

Ce fut rapide comme la lueur d'un éclair.

Il porta un doigt à ses lèvres.

Le comte le vit.

Cela fait, le gamin, certain d'avoir été compris, se perdit dans la foule.

L'indifférence du prisonnier fit place au plus curieux intérêt.

Il allait s'élancer en avant.

Les vitres de la fenêtre cadenassée l'arrêtèrent dans son élan.

Il tressaillit.

Puis, étouffant un cri de surprise, il se retira vivement de la fenêtre, pour ne pas être aperçu de

ses gardiens qui eussent pu prendre ombrage de sa curiosité, et il alla, en chancelant, tomber sur sa chaise.

L'heure de sa délivrance approchait.

Passe-Partout venait de reconnaître Mouchette!

Cette vue, à laquelle il ne s'attendait pas, lui avait donné au cœur un coup impossible à soutenir tout d'abord.

Il eût mieux supporté le choc d'une balle de pistolet.

Mouchette dans la cour de la ferme, qu'on nous pardonne cette ambitieuse comparaison, c'était pour lui, la colombe de l'arche rapportant une branche d'olivier.

Mouchette, pour lui, c'était la personnification de tous les siens.

Il n'y avait plus de doute possible.

Ses amis étaient là!

A force de recherches et de dévouement, ils avaient enfin découvert la retraite où ses ennemis le sequestraient.

Ils avaient sans doute suivi, atteint, perdu et retrouvé sa piste, puisque depuis un si grand nombre de jours et de nuits, c'était la première fois qu'en dehors du billet et des armes que son guichetier lui avait fait passer, il parvenaient à lui donner signe de vie.

Dans un élan subit de joie et de reconnaissance vers le Très-Haut, le comte de Warrens, qui jus-



que-là ne s'était pas oublié et n'avait jamais laissé échapper un cri imprudent, une phrase qui pût trahir la disposition de son esprit, le comte s'écria avec enthousiasme :

— Mon Dieu, Seigneur! vous prenez en pitié celles de vos créatures qui ne désespèrent jamais! Mon Dieu! je n'ai pas desespéré et vous me secourez! Mon Dieu! que votre saint nom soit béni!

L'espoir rentrait dans son cœur.

Il tomba presque à genoux.

Une voix railleuse, écho sinistre de sa prière, lui répondit :

— Que le nom du Seigneur soit béni, monsieur le comte. Je vous trouve donc enfin disposé à agir en chrétien, en père, en homme que la grâce à touché! Je suis heureuse de vous entendre parler et prier ainsi. Que le saint nom du Seigneur soit béni!

Le comte se releva, avant même que ses genoux n'eussent touché le sol.

La porte de sa prison venait de s'ouvrir sans bruit.

La comtesse Hermosa de Casa-Real se tenait devant lui, froide, hautaine, implacable.

Monsieur de Warrens se trouvait enfin face à face avec son ennemie mortelle.



FIN.



TABLE

PARIS. — E. DE SOYE, IMPRIMEUR, PLACE DU PANTHÉON, 2.



